

Florentin et Rosine ou l'orphelin des Vosges

Nicht kopieren

Florentin et Rosine ou l'orphelin des Vosges

von Johann Heinrich Jung, genannt Jung-Stilling

Nach den Erstdrucken herausgegeben und kommentiert

von

Erich Mertens

Nicht kopieren

Inhalt

BAND 1 8

BAND 2 87

HINWEISE167

REGISTER169

Nicht kopieren



F L O R E N T I N

E T

R O S I N E ,

O U

L'ORPHELIN DES VOSGES,

Histoire véritable , traduite de l'allemand

D E S T I L L I N G .

Avec figures dessinées et gravées par Quéverdo.

P R E M I È R E P A R T I E .

A P A R I S ,

Chez { LEPETIT, Libraire, quai des
Augustins, No. 32 ;
DUGRIT, Libraire, rue de la
Révolution, à Niort ;
PLAS-MAME, Libraire, à Tours.

A N I I I D E L A R É P U B L I Q U E .

Band 1

FLORENTIN ¹

ET

ROSINE

OU

L'ORPHELIN DES VOSGES, ²

Histoire véritable, traduite de l'allemand

DE STILLING.

Avec figures dessinées et gravées par Quéverdo. ³

—
PREMIÈRE PARTIE.

—
A PARIS,

LEPETIT, Libraire, quai des

Augustines, No. 32;

Chez DUGRIT, Libraire, rue de la

Révolution, à *Niort*;

PLAS-MAME, Libraire, à *Tours*.

—
AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

¹ Jung-Stilling nennt in seiner LG (s. Anm. 25) S. 400 seine zweite Gattin zunächst „Selma von St Florentin“, d. i.: Maria Salome („Selma“) von St. George, geb. 20.06.1760. – August Stöber: Oberrheinisches Sagenbuch. Straßburg: Schuler und Heidelberg: Winter 1842; darin: S. 239-240 August Stöber: Sankt Florentin; mit Anm. S. 559: Die Legende, die Chroniksage und die Volksüberlieferungen erzählen die Wunder des heil. Florens, der dem heil. Arbogast als Bischof von Straßburg nachfolgte. In der Chronik von Königshoven wird berichtet, dass ihm die Heilung der blinden Tochter des Königs Dagobert zu danken sei: ebd.: „Dagobert bewohnte damals seine Burg in Kirchheim. Florenz stiftete von den Geschenken des Königs die Abtei von Niederhaslach; seine Reliquien befinden sich in einem vergitterten Schranke, am Eingange des Chors. Die jetzige Kirche ist eine der schönsten des Elsasses und wurde zum Theil von einem Sohne Erwins von Steinbach gebaut.“

² Siehe neben den Erstdrucken 1781-1783 die Edition S. 5 ff. in: „Johann Heinrich Jung's, genannt Stilling, Doktor der Arzneykunde und der Weltweisheit, Großherzoglich-Badischer geheimer Hofrath, sämtliche Schriften. - Zum erstenmale vollständig gesammelt und herausgegeben von Verwandten, Freunden und Verehrern des Verewigten. - Neunter Band. Enthält: Sämtliche Romane. - Stuttgart. J. Scheible's Buchhandlung. - 1837. Johann Heinrich Jung's genannt Stilling, sämtliche Romane; nämlich: Die Geschichte Florentins von Fahlendorn. - Die Geschichte des Herrn von Morgenthau. - Lebensgeschichte der Theodora von der Linden. - In Einem Bande. - Stuttgart. J. Scheible's Buchhandlung. - 1837.“

³ François Marie Isidore Quéverdo, Kupferstecher, Vignettenzeichner u. Maler; geb. Josselin (Morbihan) ?12. 1748, gest. Paris 24.12.1797; sein Sohn Louis Mariy Yves Quéverdo, geb. Paris 27.05.1788 (er kann also nicht der Stecher hier sein). – Vgl. P[ierre].-M[arie]. Gault de Saint-Germain : Les trois siècles de la peinture en France ou Galerie des peintres français, depuis François I.er jusqu'au règne de Napoléon. Paris : Belin 1808, S. 277.

FLORENTIN
ET ROSINE

--

PREMIÈRE PARTIE:

--

CHAPITRE PREMIER.

Les prémices de la sympathie.

Il y a dans la partie occidentale des Vosges,⁴ une terre vaste et populeuse, avec titre de Comté, à laquelle un ancien château, maintenant en ruines, a donné le nom de Theulingen. On voit à l'est les cimes boisées du Vogèse, et au-dessous, une chaîne de montagnes entremêlées de vallées riantes et fertiles qu'arrose une multitude de ruisseaux qui, réunis en petites rivières, vont se jeter dans la Moselle. C'est là que se sont passés les événements dont je consacre le récit à l'amu-⁵

I. X

2 FLORENTIN

sement, à l'instruction des âmes bonnes et sensibles.

Un soir, c'étoit dans la saison des vendanges, quand les feuilles commencent à jaunir, le pauvre Flor descendoit de ses montagnes par un sentier solitaire. Flor n'avoit que dix ans. Une chemise déchirée, mal recouverte par une veste en lambeaux, un chapeau gris de vétusté ; tel étoit son habillement. A son côté pendoit un havresac usé. Il tenoit à la main un fort bâton d'épine, avec lequel il écartoit à grand peine les chiens qui venoient l'assaillir.

⁴ Nach den Angaben im Roman scheint es der nordwestliche Teil der Vogesen/Vosges zu sein. Beulenburg/Beulenburg liegt 2 Stunden von Wissembourg entfernt. Von dort sind es 15 Stunden bis nach Saarlouis. Eine Reiseroute geht von Bergzabern nach Marmoutier (= Maursmünster) über Westhoffen, Rosheim (bei Obernai) und Barr nach Markkirch. – Auf dem Weg nach Amsterdam kam man von Trier aus nach Dudeldorf, 5 Stunden nördlich davon. – Beulenburg liegt 2 Stunden von Fahlendorf und 8 Stunden von Heizenheim und 4 Stunden von Eichenborn entfernt. Fahlendorf je zwei Stunden von Eichenborn und Beulenburg. Vgl. Anm. 11. – Im Original findet sich Heizenheim = hier Ezenheim; Eichenborn = hier Theulingen.

⁵ Der erste Absatz hier ohne die Zeilenumbrüche.

Le sentier traversoit une belle prairie. Au-delà présentait un bois d'où s'élevait une épaisse, étoit un champ de navets. Une corde tendue tout autour supportait de vieux morceaux d'étoffe, dont le mouvement, quand l'air les agitoit, servait à épouvanter le bétail et les sangliers. Le pauvre enfant courut à un ruisseau, but et s'assit sous une touffe d'aulnes. Il avait faim ; il ouvrit son sac, et n'y trouvant que

ET ROSINE. 3

des miettes et deux petits morceaux de pain bis, il leva au ciel ses beaux yeux bleus, d'où couloient de grosses larmes : Ma pauvre et bonne maman ! s'écria-t-il, où êtes-vous ? quand mon sac étoit vide, vous me donniez de votre pain ; - et maintenant ! je passe des jours entiers sans que personne m'offre à manger.

Il reprit le sac, fouilla dans tous les coins, pour rassembler les miettes : O maman ! continua-t-il, à présent, vous êtes couchée sous le gazon, derrière le mur de l'église : et pour toujours ! (Ici les sanglots l'interrompirent.) Et votre pauvre Flor va tout seul mendier par le monde, comme un petit poulet qui a perdu sa mère. Vous me disiez souvent : Dieu nous voit ; il aime tous les hommes ; quand on s'adresse à lui, ce bon père donne ce qu'on lui demande. Eh bien ! mon Dieu ! je mendie à t porte. Tu dois être un grand et riche seigneur, puisque tu as tout fait, le ciel, la terre et le soleil. Donne-moi donc une retraite pour cette nuit, et fais que je ne meure pas de froid cet hiver. Donne encore au pauvre

4 FLORENTIN

Flor ! ... (Il se remit à pleurer.) Ma chère maman ! Mais elle est morte ; je ne la verrai plus ; je n'aurai plus de mère tant que je vivrai. Les gens mettent quelque chose de noir à leur chapeau quand ils ont perdu leurs parents. Cela fait qu'en les voyant, les autres deviennent tristes avec eux et en ont compassion. Mais le pauvre Flor ! qui devinera qu'il a perdu sa mère ?

Tout en se lamentant, il porta les yeux sur le champ de navets, et sentit un grand désir d'en manger ; mais sa mère lui avoit défendu de rien dérober. Sur ces entre-faites, arriva une petite fille, qui menoit en lesse une chèvre pour lui faire brouter les feuilles des navets. Flor alla vers elle ; c'était un enfant de son âge ; elle le vit s'approcher sans en avoir peur.

Mam'sell, dit-il, je voudrais bien manger quelques navets, mai je n'ose.

Est-ce à vous qu'ils appartiennent ?

– Oui, mon ami. D'où es-tu ?

– Mon dieu ! je n'ai point de pays ; je suis le petit Florentin, que le monde appelle le pauvre Flor.

ET ROSINE. 5

– Florentin, c'est un joli nom. Moi, je m'appelle Rosine.

– C'est aussi un joli nom. Ma mère s'appelloit Hélène ; ce nom-la est bien plus beau.

– Je ne sais. Où est donc ta mère ?

– Elle est morte.

– Pauvre Flor ! Y a-t-il longtemps ?

– Déjà huit jours. (Et tous deux se mirent à pleurer.)

– Tu es un bon enfant. Mais tes habits sont tous déchirés ; sans cela je t'embrasserois, je m'asseirois près de toi.

– Mes habits sont propres, quoiqu'usés.

Cependant je n'aurai pas le courage d'evous embrasser, car vous valez mieux que moi ; je ne suis que le pauvre Flor.

– Écoute, Florentin, ne mange pas de naets crus. As-tu faim ?

– Oui, Rosine, j'ai faim.

– Eh bien ! partageons mon goûter. Sur le champ elle tira de son panier une grosse beurrée. Non, dit Florentin, il ne t'en resteroit pas assez.

– Oh ! je n'ai pas faim, moi : ce soir je

I

6 FLORENTIN

mangerai tant qu'il me plaira. Et toi, tu ne sais pas encore si tu trouveras à souper.

Elle ouvrit son petit couteau, puis, faisant deux parts de la beurrée, elle donna la plus grosse à Florentin. Ils s'assirent à côté de l'autre, et mangèrent gaiement. Ecoute, Rosine, dit le petit garçon ; les gens portent à leur chapeau quelque chose de noir quand il est mort quelqu'un de leur famille. Je voudrais faire comm eux ; mais je n'ai pas ce qu'il faudroit.

– Assurément, pauvre ami, tu devrais avoir un crêpe à ton chapeau. En disant cela, Rosine regarde autour d'elle, et voit sur la corde un lambeau d'une vieille robe noir. Elly y court, en arrache une large bande, et l'apperte à Florentin, qui saute de joie en la recevant, et veut serrer Rosine dans ses bras ; elle l'écarie doucement, s'assied et cherche des épingles. Florentin lui donn son chapeau ; mais il est si vieux que les épingles n'y peuvent tenir. Il me vient une idée, dit-elle ; quand M.

ET ROSINE. 7

le Bailli étoit en deuil, il portoit un crêpe au bras. Aussi-tôt elle attache de son mieux la bande noire à la manche de Florentin. – Ils passèrent encore près d'une heure à jaser amicalement, et déjà la fraîcheur du soir commençoit à se faire sentir. Ah ! mon ami, dit Rosine, où passeras-tu la nuit ?

– Ne pourrais-je pas te, suivre au hameau ?

– Hélas, non ! nous avons jund garde de nuit trop méchant ! il te chasseroit, pauvre Florentin !

Ne te chagrine pas, Rosine ; jusqu'ici je n'ai pas couché dehors ; mais il ma fâche de te quitter.

Les deux enfans se désoloient ; enfin, Rosine dit à l'autre : Tiens ! vois-tu cette fumée là-bas dans le bois ? là demeure un honnête charbonnier qui reçoit tous les pauvres que chasse notre garde. Vas le trouver. Ils se levèrent, s'embrassèrent de bon cœur, et prirent le chemin, l'un de la forêt, et l'autre de son hameau.

8 FLORENTIN

CHAPITRE II.

La Bienveillance.

ROBERT KEHL, ⁶ le charbonnier, étoit ainsi que Rosine, du village d'Ezenheim, et passoit pour le plus rich de l'endroit. C'étoit un grand homme sec, d'un âge déjà avancé. Veuf depuis très-long-tems, il avoit chez lui sa fille Marthe et son gendre Lorenz : tous trois étoient doués de la même bonté d'ame, et de la même ardeur au travail.

Ce soir-là, le vieux Robert se promenoit autour de sa charbonnière en feu, pour voir s'il n'y restoit rien à faire avant la nuit. Le soleil, prêt à se cacher derrière les montagnes, lançoit à travers les arbres ses derniers rayons. Le vénérable vieillard entonnoit déjà son cantique du soir, quand le bruit des feuilles lui fit apercevoir un enfant qui couroit droit à lui. Bon papa, dit Flor en l'abordant, voulez-vous bien me donner un asyle pour cette nuit ?

– Je ne sais pas encor,

ET ROSINE. 9

– O bon papa, recevez-moi. J'ai trouvé dans la prairie, Rosine qui faisoit paître une chèvre : elle m'a dit que vous étiez charitable ; que sans vous, quantité de gens seroient morts de froid et de faim.

– C'est qu'ils étoient bons et honnêtes.

Vois-tu ; je ne puis souffrir les mauvais enfans. Pourquoi seul, et si tard ?

– Hélas ! ma mère est morte la semaine dernière. Je n'ai point de père, point de mère, point de parens !

– Ton âge ?

– Dix ans.

– Écoute, petit ; si je croyois. . . .

N'importe ; tu coucheras chez nous.

Aurois-tu faim par hasard ?

⁶ Im Original Ruprecht Kehl = hier Robert Kehl.

- Non, grace à Rosine, qui m’a donné la meilleure part de son goûter.
- Rosine est une sage petite fille. Pourquoi t’a-t-elle fait du bien sans te connoître ? as-tu rendu service aux gens qui te logent, qui te donnent du pain ? songes-tu quelquefois à cela ?
- Oui, oui, bon papa. Ma mère m’a souvent dit : Prends garde, Florentin ; *ceux*

10 FLORENTIN

qui nous font l’aumône, n’y sont pas obligés. Quand tu seras grand, il faudra travailler pour rendre aux autres le bien qu’on te fait actuellement. Et voilà ce que je pense en moi-même : si je vais mendiant par le pays, comment pourrai-je aider tous ceux qui m’auroient donné quelque chose ? si cela continue, un jour il faudra que j’aide à tout le monde.

Pourquoi, continua Robert en souriant ta mère m’aidoit-elle, au lieu de travailler ?

- Pauvre Hélène ! ma chère maman ! ... Le bon Dieu sait qu’elle étoit toujours malade ! ...
- C’est autre chose. Allons, mon enfant, tu coucheras chez moi. Mais, es-tu vraiment las de mendier ?
- Ah ! que je j’aie seulement du pain sec, de l’eau, et le plus mauvais habit ! le travail le plus pénible le sera moins pour moi que la vie que je mène.
- Attends ; repose-toi là, près de la charbonnière.

ET ROSINE. 11

Robert resta debout et chanta son cantique.

Cependant le soleil étoit couché. Marthe apporta le souper de son père. Ma fille, lui dit-il, emmène coucher au logis ce pauvre enfant. Il n’a ni père ni mère ; il m’intéresse. J’aurois envie de le garder avec quelques jours.

- Volontiers, nous connoissons ainsi son caractère.
- Justement. S’il est d’un bon naturel,

et sur-tout s'il a dit la vérité, j'en prendrai soin. Aussi ben tu n'as pas d'enfans.

– Avant tout, il faudra savoir ce qu'en dira ton mari.

A ces mots, Flor tout joyeux, s'approcha de Marthe en Lui souriant avec le sourir d'un ange. Ah ! l'aimable enfant, dit-elle ! viens ; sois sage, et je te servirai de mère. Florentin regarda son crêpe, et dit : Oui, je serai sage.

Qu'as-tu là, lui demanda Marthe ?

– Un peu d'étoffe noire, parce que ma mère est morte.

12 FLORENTIN

– Pauvre petit ! et qui t'a mis ce crêpe au bras ?

– Une petite bergère, appelée Rosine, là-bas, dans le champ de navets.

– C'est bien fait à Rosnie mais combien de tems veux-tu porter cela ?

– Jusqu'à ce que vous soyez sûre de ma sagesse.

Marthe et Robert se regardent. Cet enfant, dit le vieillard, a la raison d'un homme fait. –Dieu m'en est témoin, reprend Marthe ; il veut dire qu'alors je serai sa mère, et qu'il n'aura plus de deuil à porter. Mon enfant, tu es bien, avisé ; suis-moi. Marthe souhaite la bonne nuit à son père, prend Flor par la main, et gänge sa maison, en jasant avec lui.

Son mari fumoit tranquillement, assis auprès du feu. Mon cher Lorenz, lui dit-elle, je t'amène un petit orphelin, que mon père te recommande. Bien obligé, dit sèchement Lorenz, après avoir regardé Florentin. Sans rien ajouter, Marthe se mit à son ouvrage.

ET ROSINE. 13

Florentin restoit debout en face de Lorenz, qui l'observoit attentivement, sans détourner les yeux de dessus lui. L'enfant embarrassé de sa contenance, se tourna du côté de Marthe ; mais elle n'y fit aucune attention. Enfin, ne pouvant soutenir plus

long-temps le regard de Lorenz, Florentin se prit à verser de grosses larmes. Le gendre de Robert devina son embars ; il en tira bon augure pour son cœur. Il rompt enfin le silence : Petit, comment t'appelles-tu ? Flor, effrayé d'entendre une voix sortir de cette physionomie sérieuse, répond tout tremblant : Florentin.

– Oui-dà ; Florentin, approche-toi. (L'enfant hazarde quelques pas avec la plus grande timidité.) Donne – moi ton sac. (Florentin détache lentement le sac de son épaule. Lorenz le prend et le jette au feu.) Tu n'en as plus besoin.

Le pauvre Flor, qui n'a sur terre d'autre bien que ce sac, pousse un profond soupir : ses yeux fixés sur le foyer, laissent souler un torrent de larmes. Cependant Lorenz, les coudes appuyés sur ses

I 2

14 FLORENTIN

genoux, voit de sang-froid le sac se consumer. Ensuite il se lève : Marthe, dit-il en riant !

– Que veux-tu, mon mari ?

– On trouverai-je mon bonnet de laine ?

– Là haut, dans l'armoire.

– Florentin ! va dans l'étable, jeter ton chapeau sous les pieds des bœufs.

L'enfant y courut gaiment ; à son retour, Lorenz luit mit le bonnet de laine. Ensuite il couvrit la table, tandis que Marthe coupoit du pain, et versoit du lait dans un grand plat de terre, Florentin se tenoit patiemment au-près du feu. Tout ein soupant, Marthe raconta de qui s'étoit passé entre Robert, elle et Florentin, et comment elle avoit promis au petit orphelin de lui servir de mère, s'il se comportoit sagement. Marthe, dit Lorenz, c'est à moi d'y veiller ; cela dépend de l'éducation.

– Pas tout à fait, mon chère mari. Il y a des enfants élevés très-durement, qui pourtant ne réussissent pas.

– Durement et bien sont deux ; cels tient à la sensibilité du sœur.

ET ROSINE. 15

– C'est ce que je veux dire, mon ami,
c'est ce que je veux dire.

– Or donc, Flor a le cœur sensible ;
je l'ai éprouvé. Quand je fixoit la vur sur
lui, quand son sac brûloit, il ne faisoit
que pleurer ou soupirer ; il ne lui est
échappé ni plainte, ni murmure.

– Je le crois de même un bon petit
garçon. De plus, il est d'une jolie figure ;
tu le verras, quand il sera propre et mieux
vétu.

Les deuc époux laissèrent dans le plat
une bonne part de soupe et mangèrent
ensemble une beurrée. Marthe se retira
dans la cuisine, Lorenz appella Floren-
tin : Viens, lui dit-il, mon enfant ;
assieds-toi là. Le petit se mit à table.

Un instant après, Lorenz lui dit ein man=
geant : à quoi songes-tu ?

– Au plaisir d'être chez vous.

– Mais. . . d'où vient que nous sommes
bons à ton égard ? nous ne te devons rien ;
nous te connoissons à peine.

– Je l'ignore.

– Réfléchis un peu.

16 FLORENTIN

– Je suis pauvre, et vous êtes compa-
tissaus.

– Tout le monde le traite-t-il ainsi ?

– Oh non ! vous êtes les premiers.

– Cependant nous avons rencontré bien
d'autres orphelins, et nous t'avons fait
pour aucun, ce que nous t'avons promis.
Mon fils Et le bon Dieu !

– Ma mère m'a répété spuvent qu'il a
tout fait, qu'on doit lui demander ses
secours, et qu'ils attendrit les Ah ! je
m'en rappelle ... oui ... je n'y pensois pas.

– Qu'est-ce donc ? quoi ?

O Dieu ! Dieu ! (les pleurs l'interrom-
pirent.) Aujourd'hui même, après-midi,
j'ai demandé au Seigneur un gîte pour cette
nuit, un asyle pour cet hiver, et encore
un peu de pain. O Dieu ! Dieu ! je le vois ;
c'est lui qui fait que vous, que le vieux
père, que votre femme, êtes bons à mon

ègard.

Marthe, s'écria Lorenz en s'essuyant les yeux ! Florentin sait prier, et Dieu l'exauce ! D'une sommune voix ils adoptèrent Florentin.

ET ROSINE. 17

CHAPITRE III.

La petite Maitresse d'école.

MARTHE fit à son Florentin du linge neuf ; Lorenz lui acheta des habits pour les jours ouvriers, et d'autres pour les dimanches, Son lit fut placé dans la chambre du vieux Robert, qui ne s'endormoit jamais sans lui conter d'anciennes histoires, et lui donner de bons avis.

Quand l'hiver fut venu, Robert, Lorenz et Marthe délibérèrent sur ce qu'ils feroient de leur pupille. Il fut décidé qu'on l'enverroit à l'école ; car il ne connoissoit seulement pas ses lettres. Florentin en fut enchanté. Il écoutoit souvent le vieux Robert lire dans la bible de la maison ; cela lui donnoit une ardente envie de pouvoir y lire lui-même. Mais ce qui lui fit bien un autre plaisir, ce fut de trouver à l'école, Rosine sa bienfaitrice, qu'il n'avoit eu, depuis son arrivée, que rarement l'occasion d'entrevoir. La petite n'en fut pas moins charmée ; elle avoit pourtant un

2

18 FLORENTIN

peu de honte, de ce que son cher Florentin, quoique le plus âgé des garçons, se trouvoit au même banc que les marmots de quatre ou cinq ans. Elle pria le maître de souffrir qu'elle montrât l'alphabet à son protégé ; Blasius (c'est le nom du maître) y consentit avec joie. Rosine chantoit et lisait parfaitement ; elle tenoit de la nature des dispositions très-heureuses, qui n'avoient pas échappé au discernement de l'honnête Blasius. Bientôt il conçut de

Florentin une idée non moins avantageuse. Il se persuada que la Providence avoit de grands projets sur ces deuy enfans, et il donna ses plus tendres soins à leur instruction.

Les parens de Rosine étoient complaisans, officieux, mais moins bienfaisans que la famille de Robert ; ils n'avoient pas non plus le jugement aussi sûr. Il se nommoient Claire et Nicolas. La mère étoit une excellente villageois, qui chérissoit avec passion Rosine son unique enfant, et ne négligeoit rien pour la former. Les progrès de Florentin le rendirent

ET ROSINE. 19

plus cher à Lorenz ; il l'aimoit sur-tout a cause du plaisir qu'il prenoit à se trouver avec les gens raisonnables, et du peu de goût qu'il témoignoit pour les amusements de l'enfance. En effet, il demeurait volontiers au logis, travailloit gaiement au ménage, et reprenoit le champ sa plume ou son livre. Dans l'après-dinée du dimanche, on lui faisoit lire une page ou deux de la bible ; il s'en acquittoit si bien, que Robert étoit convenu avec lui, que toutes les semaines où il auroit été pieux, sage et appliqué, il feroit le dimanche la lecture à sa place. Il avoit une prononciation si nette, sa voix étoit si expressive, qu'on voyoit assez qu'il comprenoit parfaitement ce qu'il lisoit. Rosine alloit ordinairement le voir ce jour-là, et lisoit aussi son chapitre.

--

20 FLORENTIN

CHAPITRE IV.

La Maison paternelle.

TROIS ans se passèrent sans qu'il leur arrivât rien de remarquable. Cependant la

familiarité dans laquelle ils vivoient, alarma les parens de Rosine. Ils ne reprochoient pas au petit orphelin sa pauvreté ; ils craignoient seulement qu'il n'eût une origine honteuse, et vouloient prévenir suites graves qui pourroient résulter dans l'avenir d'une trop grande intimité. Lorenz les devina, quoiqu'il n'eut pas les mêmes craintes. Il se leva un jour plus matin qu'à l'ordinaire, ordonna à Florentin de mettre son bel habit, prit son chapeau et son bâton, et dit à Robert et à sa femme, qu'il alloit passer deux ou trois jours dehors avec leur enfant. On le laissa partir sans lui faire des questions ; car lorsqu'il avoit quelque chose en tête, il ne falloit pas l'en distraire. Florentin avoit appris de sa mère qu'il étoit né dans le château de Fahlendorn, à

ET ROSINE. 21

douze milles d'Ezenheim. Comme il ignoroit le nom de son père, Lorenz l'appelloit ordinairement Florentin de Fahlendorn. Ce fut vers cette ancienne seigneurie, dont le Comte de Theulingen étoit alors en possession, que Lorenz s'achemina pour prendre des informations sur la naissance de son fils adoptif. Sans en rien témoigner, il souhaitoit que cette origine eût quelque chose d'honorable. Le château demi-ruiné, servoit encore à la demeure du fermier, et d'un garde qui veilloit sur le gibier et sur les bois.

Le premier étoit un vieil respectable anabaptiste. Il reçut amicalement nos voyageurs, les mena dans sa chambre, et leur offrit du laitage et du pain. Michel, lui dit Lorenz qui le connoissoit depuis longtemps, le Providence a conduit chez moi l'enfant qui m'accompagne ; il y a trois ans que je l'ai retiré de la mendicité. Il croit être né dans les environs de ce château ; tu nous apprendras peut-être quelle sorte de gens étoient ses père et mère.

Vous a-t-il dit leur nom, répondit

Michel, après avoir rêvé quelques ma-
meus ?

Ma mère se nommoit Hélène, dit Flo-
rentin, et mon père Franz ; il est mort ici.

Ha ha ! s'écria Michel. Puis appelant
sa femme: voilà, dit-il, l'enfant de la
pauvre Hélène, et de ce vieux soldat à la
jambe de bois, qui demeuroient dans la
boulangerie. Tu t'en souviens bien.

– Ha ! mon Dieu ; j'étois auprès de sa
mère quand elle le mit au monde ; elle
souffrit cruellement.

– Eh bien ! notre ami Lorenz lui sert de
père, et l'élève chez lui.

– Belle action ! Dieu l'en récompensera.

– Sa mère est donc morte ?

Oui, répondit Florentin, huit jours
avant que je trouvasse mon second père.

Dieu te bénisse, reprit Michel ; sois
pieux ; fais le bien, et le bien t'arrivera.

Tes parens étoient pauvres, mais honnêtes.

C'éto là, dit Lorenz, ce que je voulois
vous demander ; s'il nest né de braves gens,
et ce que vous savez de sa famille.

– Ecoute, Lorenz ; il peut bien y avoir

ET ROSINE. 23

douze ans que le pauvre Franz est mort ;
il en avoit passé quatre ici, et sans se faire
prier, il nous avoit confié plusieurs parti-
cularités de sa vie ; j'ai pourtant oublié
d'où sa femme et lui étoient originaires.

La fermière ne s'en souvenoit pas non
plus. Mais elle se rappelle que leur curé,
qui demeuroit à une lieue de Fahlendorn,
rendoit de fréquentes visites à Franz durant
sa dernière maladie, que c'étoit lui qui
avoit baptisé l'enfant, et qu'il puvoit ainsi
donner plus des renseignemens qu'aucun
autre. Lorenz résolut d'aller chez le curé ;
il vouloit partir à l'instant même. Mais
Florntin marqua le plus vif desir de
visiter la chambre où il étoit né, où son
père avoit souffert et vécu si long-temps.
Michel sourit ; cette curiosité lui plut ; elle
eut aussi l'approbation de Lorenz. Ils sor-
tirent tous ensemble, et traversant une
prairie, ils gagnèrent une maisonnette

inhabitée, qui ne servoit qu'à retirer les outils de la boulangerie.

Une petite cuisine, une chambre composaient tout l'appartement. Voilà, dit la

24 FLORENTIN

fermière à Florentin, la demeure de tes parens. Là étoit leur lit ; ici étoit la table. L'enfant examinoit jusqu'aux moindres choses, avec un recueillement religieux. Il avoit le cœur si gros qu'il s'assit à terre pour verser un torrent de larmes. Les spectateurs étoient presque aussi touchés que lui. Il se leva pourtant, et découvrit quelque chose d'écrit sur le mur. Il le lut, et ses pleurs recommencèrent à couler. Il s'éloignoit, il se rapprochoit ; il sembloit ne pas en croire ses yeux. Personne ne lui parloit ; on craignoit de troubler sa sensibilité. Enfin Lorenz lut tout haut les vers suivans, qui étoient tracés au crayon rouge, d'une écriture très-lisible.

C'est ici que j'attends une illustre victoire ;
Telle est la volonté du plus puissant des rois.
Je trouve mon bonheur à souffrir pour sa gloire ;
Je combats sous ses yeux, j'obéis à ses loix !
Franz de Fahlendorf.

C'est ton père lui-même qui. . . Lorenz ne put achever, tant il étoit ému. Michel sourut chercher de l'encre, une plume et du papier, et les remit à Florentin, qui

ET ROSINE. 25

copie les vers. Oui, dit l'anabaptiste, c'est vraiment là l'écriture de Franz. Il avoit une belle main. C'est de lui que mes enfans ont appris à écrire.

Quand il fallut sortir, Florentin ne s'y détermina qu'à regret. Mon Dieu ! disoit-il, faites que je devienne grand, et seulement assez riche pour acheter cette maison, je promets d'y fonder une école pour les pauvres orphelins. Un moment, s'écria Michel, il me vient une idée. Il retourna dans la chambre de Franz, détacha du mur le quartier de plâtre où étoient les vers, et l'apporta. De retour au château, il plia le plâtre dans un papier, arrangea le tout

dans une boîte, et le remit à Florentin, qui, sautant de joie, crut posséder le plus riche trésor.

Lorenz et lui prirent congé du fermier, et partirent le soir même pour Maybourg, où demeuroit le curé. Ils y choisirent une auberge, puis allèrent à son logis. Lorenz lui exposa franchement ce qui l'amenoit. Le pasteur se réjuit pour Flor. Oui, dit-il, mon cher enfant, ton origine est

I 3

26 FLORENTIN

distinguée ; ton père étoit de Fahlendorn et sortoit de l'ancienne famille de ce nom. De mauvaises spéculations, des mariages mal assortis, avoient dérangé les affaires de tes ayeux. La ferme se trouvant hypothétique de toutes parts, le vieux comte de Tehuelingen paya les dettes se l'appropriâ. Les archives de ta maison sont déposées dans mon église ; j'ai dans mes registres toute ta généalogie.

Dès sa tendre jeunesse, ton père prit le parti des armes ; il savoit lire et écrire ; il étoit spirituel et brave. Cependant il ne put avancer dans les troupes ; en voici la raison. A peine fut-il au régiment, qu'il lia connaissance dans le Palatinat, avec une bonne et sage personne, fille d'un maître d'école. Ils s'épousèrent tellement l'un de l'autre, qu'elle le suivit secrètement à la guerre de Hongrie. Ils se marièrent ensemble en Franconie ; j'en conserve l'acte authentique ; et Franz m'a souvent assuré que ton le temps de la guerre, son Hélène s'étoit parfaitement conduite.

A la paix, ton père fut remercié ; il

ET ROSINE. 27

avait en pourtant une jambe emportée par un boulet. Sans fortune, éloignés de leur patrie, tes parens furent réduits à mendier, pour revenir à Fahlendorn. L'excès de leur misère étoit tel. qu'il leur fallut rendre grâce à la Providence, de la mort de deux enfans qui leur étoient nés sous la tent. Ils louèrent la maisonnette que vous avez vue et

travaillèrent pour qui voulut les employer. C'est là que tu vins au monde. Une suite de couches malheureuses rendit ta mère impotente, et ton père mourut après de longues souffrances, dans les sentimens d'une résignation plus qu'ordinaire.

Lorenz et Florentin n'avoient pas perdu la moindre syllabe de ce récit. Lorenz pria le curé de lui remettre un extrait de l'acte de baptême de Florentin, et des titres de sa famille. Le pasteur lui répondit qu'il donneroit volontiers à l'enfant une attestation de son origine, que du reste il ne se dessaisiroit d'aucun titre, mais qu'assisté d'un notaire et de témoins, il rassembleroit dans une cassette particulière tous les papiers de la maison de Fahlendorn, et

28 FLORENTIN

qu'il y joindroit une relation de la vie de Franz, avec l'indication des pages de registre paroissial, où se trouvoient les noms de tous les ayeux de Florentin. Cette cassette, ajouta-t-il, sera cachetée et déposée dans la sacristie, pour être remise à l'enfant à sa majorité. Alors il pourra s'en servir utilement, et se faire reconnoître pour l'unique héritier des Fahlendorn.

ET ROSINE. 29

CHAPITRE V.

L'Amour et l'Ambition.

LORENZ et Florentin, non moins surpris que charmés des lumières qu'ils avoient recueillies, remercièrent le pasteur et se retirèrent. Le lendemain de très-bonne heure, ils reprirent la route d'Ezenheim. Ils causèrent peu dans le trajet. De son naturel, Lorenz n'étoit pas prodigue de paroles, et Florentin réfléchissoit profondément sur ce qu'il venoit d'apprendre.

L'enfant auroit portant bien désiré que son histoire eût été sue de tout le monde. Il n'étoit plus honteux d'avoir mendié ; la certitude d'une naissance honorable élevait son ame. Mais il connoissoit Lorenz ; il étoit sûr que cette homme prudent ne laisseroit rien transpirer au-delà de ce que seroit nécessaire.

Après une heure de marche : Mon papa, dit Florentin, Nicolas, Claire et Rosine vont être bien contents, quand vous leur direz que mes parens ont été d'honnêtes gens. Cela surprendra bien du monde !

3

30 FLORENTIN

– Peut-être.

– Est-ce que vous ne leur conterez pas tout ce qui s'est passé ?

– Nicolas n'aura qu'à lire.

– Vous lui donnerez donc l'attestation.

– Paix ! laisse-moi faire.

Il fallut que Florentin se contentât de cedes réponses ; car il ne fut plus dit un seul mot de tout le voyage.

En arrivant, Lorenz reprit ses habits ordinaires et s'assit près du feu. Ni Robert, ni Marthe ne se permirent de l'interroger. Cependant la femme mouroit d'envie de savoir le résultat du voyage ; elle tira Florentin à l'écart, et celui-ci ne se fit aucun scrupule de tout raconter. Marthe en instruisit aussitôt son vieux père, et tous deux s'en réjouirent.

Le jour suivant, Lorenz se rendit chez Nicolas, et lut l'écrit dont il étoit porteur, en présence de Claire et de Rosine. ensuite il alla trouver le curé, lui fit consigner ses freins seignemens sur son registre, et déposa même dans ses archives l'original de l'attestation du pasteur de Maybourg. Bientôt

ET ROSINE. 31

en ne parla dans la paroisse que de l'histoire de Florentin de Fahlendorf, à quoi chacun ajouta des circonstances plus ou moins merveilleuses, au gré de son imagination.

Le mérite de Florentin se développoit tous les jours. Il étoit passionné pour les livres ; il en faisoit son unique occupation. Il avoit sur-tout une activité singulière ; il ne restoit pas oisif un instant. Mais on ne pouvoit distinguer à quelle étude son penchant le portoit de préférence. Lorenz étoit charmée de ses heureuses dispositions, il ne pouvoit se décider à faire de son enfant un simple laboureur comm lui ; sans en rien laisser voir, il y réfléchissoit depuis longtemps. Un soir après souper la conversation tomba sur ce sujet. Le vieillard étoit d'avis que Florentin seroit très-propre au labourage ; sa fille en convenoit ; elle croyoit pourtant qu'il valoit mieux lui faire apprendre un bon métier. L'enfant n'étoit pas dans la chambre ; autrement Lorenz n'auroit pas souffert qu'on eut entamé cette discussion, qu'il fit cesser en disant : *Ce*

32 FLORENTIN

seront dommage d'employer un jeune poirier à *faire du charbon*. Robert et Marthe comprirent à merveille l'allégorie, et ne cherchèrent pas à pénétrer ses desseins. Vraisemblablement il n'en avoit pas plus qu'eux-mêmes. Sa coutume étoit de tirer parti des circonstances, sans se livrer aux conjectures. Personne ne haïssoit plus que lui la manie des projets ; il avait reconnu que les vicissitudes humaines dérangent les plans les mieux concertés.

Depuis que Florentin connoissoit son origine, il sentoit en lui-même un desir, une agitation qui l'emportoit vers quelque chose dont il n'avoit pas d'idée. Il pensoit au château de Fahlendorn, à ses ancêtres ; dans ses rêves, il les voyoit errer autour des ruines de leur manoir, en habits de chevaliers. Cependant il n'ambitionnoit pas und condition relevée. Peut – être que Rosine entroit pour beaucoup dans cette disposition de son esprit. L'idée de l'épouser dans la suite, idée qui devoit se fortifier de jour en jour et devenir une véritable passion, prenoit déjà racine dans son cœur ;

ET ROSINE. 33

il voyoit parfaitement que son élévation pourroit empêcher cette alliance. Malgré cela, la pensée de rester au village lui étoit insupportable. Il lui sembloit trop fastidieux de recommencer tous les ans le cercle uniforme des travaux de la campagne. En un mot, il sentoit l'énergie de son ame, et ne pouvoit s'en rendre compte. Cependant il ne parloit à personne de ce qu'il éprouvoit. Il s'acquittoit avec zèle de tout ce qu'on exigeoit de lui : la reconnaissance ne lui permettoit pas de marquer de dégoût pour les travaux utiles à ses bienfaiteurs. Lorenz ne tarda pas à s'apercevoir de ce changement. Il trouvoit souvent Florentin triste et rêveur ; son empressement à obéir étoit trop vif pour être naturel. Cela chagrinoit ce bon père ; mais convaincu qu'il n'y pouvoit rien, il abandonnoit le tout à la Providence, qui, selon lui, veilloit sur cet enfant, et sauroit bien disposer tout pour le mieux.

34 FLORENTIN

CHAPITRE VI.

Les bons cœurs.

DEUX fois par semaine, Florentin, Rosine et d'autres enfans de leur âge, alloient ensemble à l'instruction publique de la paroisse. Le curé remarqua les dispositions prodigieuses des deux premiers, particulièrement celles du jeune homme. Il le prit en grand affection, et fit son éloge dans toutes les bonnes maisons du pays. Alors vivoit à Birkenstein (c'est le nom de la paroisse de Lorenz) un jeune savant, nommé Stahlmann, riche, bien né, et de mœurs irréprochables. La foiblesse de sa poitrine l'empêchoit de prendre ce qu'on appelle un état ; et sa seule occupation étoit de composer des ouvrages utiles, occupation, qui, certes en vaut bien une

autre. Il avoit déjà ouï parler fort avantageusement de Florentin ; mais le témoignage du curé inspira l'envie demander cet enfant extraordinaire, et de s'entretenir avec lui. Lorsque Florentin parut, M.

ET ROSINE. 35

Stahlmann le fit asseoir, et lui tint ce discours : Mon petit ami, ne soyez pas timide, ouvre-moi votre cœur, et ne me dissimulez rien sur ce que je vais vous demander.

Le ton de douceur et l'air amical de M. Stahlmann gagnèrent la confiance de Florentin : je suis prêt, répondit-il, à vous obéir.

– On assure que vous avez d'heureuses dispositions pour l'étude. La lecture vous plait donc singulièrement ?

– Je n'aime rien tant que les livres ; cependant je me sens de vocation ni pour les sciences, ni pour l'état ecclésiastique.

– Préfereriez-vous la condition de laboureur ?

– Oh ! non.

– Un métier vous conviendrait peut-être davantage ?

– Non, monsieur.

– Voudriez-vous aller à la guerre ?

– Je ne m'en soucie pas.

– Eh ! mais que voulez-vous donc être ?

36 FLORENTIN

Ici les larmes vinrent aux yeux de Florentin. Monsieur, dit-il, je ne sais pas moi-même ce que je veux. Souffrez que je vous dise ce que j'éprouve intérieurement. Mon plus grand plaisir, c'est la lecture ; et je n'ai pourtant pas envie de devenir un savant de profession. Je ne puis rester oisif un seul instant ; et ce que je fais n'est jamais ce que je voudrais faire. Quand je me demande ce que je préférerois à mes occupations ordinaires, je ne peux m'en rendre compte. Aussi je m'écarte souvent du village, sans avoir personne avec moi ; je me mets à genoux, et je dis à haute voix : O

mon Dieu ! je voudrais faire bie. .. bien des choses. J'ignore à quoi tu m'appelles ; aide-moi à découvrir une occupation qui me plaise.

Mon cher Florentin, reprit M. Stahlman très – ému, répétez – vous souvent cette prière ?

– Tous kes jours, presqu'a chaque moment.

– C'est fort bien. Je suis content de vous. Continuez, et vous saurez bientôt à quoi le

ET ROSINE. 37

ciel vous destine. Mais parmi les actions ordinaires de votre vie, n'en distingueriez-vous pas qui vous ennuient moins que d'autres ? Tâchez de vous les rappeler.

– Par exemple (Florentin rêva pendant quelques minutes) ... dxernièrement un de nos voisins perdit un veau ; je courus par les montagnes, dans les vallons, et n'eus point de repos que je n'eusse ramené l'animal à son maitre. J'aurais été désolé qu'un autre m'eût prévenu.

– Vous aimez peut-être les bestiaux.

– Point de tout, monsieur.

– Ne pourriez – vous pas me donner d'autres exemples ?

– Le mois passé, je revenois de l'église avec un autre enfant ; nous rencontrâmes chemin faisant, un tapageur qui chercha querelle à mon camarade ; je le défendis, et je forçai le méchant à s'éloigner. Cette aventure me fit aussi grand plaisir.

– Continuez.

– Un enfant s' 'toit cassé la jambe en sourant sur la glace. J'engageai tous ceuy du village à donner un sobriquet injurieux

I 4

28 FLORENTIN

à quiconquw iroit dprénavant glisseer, et je leur fis promettre de ne plus admettre à leurs jeux ceux qui masqueroient à cette conventgion. Tous y consentirent, et depuis il n'arrive plus de pareils accidens. Mes camarades étoient aussi dans l'habitude de jurer ; je leur représentai combien cela

étoit repréhensible ; tous ignoroient les moyens de se corriger. Il faut, leur dis-je, qu'à l'avenir chacun de nous crache au visage du premier qui jurera. L'engagement fut prononcé d'une commune voix ; la chose n'eut qu'une fois ou deux, et depuis lors on ne jure plus. Voilà les actions qui me flattent ; et c'est au point que je n'en voudrais point faire d'autres.

– Bien, mon cher enfant, bien ! mais encore une question : le plaisir que vous donnent ces actions, vient-il de ce qu'on vous loue à cause d'elles, et de ce qu'on vous en aime mieux ? les faites-vous par pure amitié pour les hommes, ou croyez-vous remplir un devoir ?

– Il me semble que ces trois motifs y entrent pour quelque chose ; car je suis

ET ROSINE. 39

sontent lorsqu'on dit du bien de moi, qu'on me fait amitié. Je crois pourtant agir encore plus par amour les hommes ; je me conduirois de même, quand je serois sûr que tout le monde l'ignorerait ; mais il m'est plus doux qu'on le sache. Enfin je me figure aussi que c'est accomplir un devoir.

Mon cher Florentin, soyez tranquille, reprit M. Stahlmann : continuez de prier et de faire le bien, c'est là précisément la base des vertus. Mais ne regardez pas si l'on vous applaudit. Plus le bien que vous ferez sera secret, plus il aura de mérite, et plus il vous attirera de bonheur et de bénédictions. Au reste, ne vous inquiétez pas de l'avenir ; le ciel y pourvoira sans doute. Faites gaïment et de bonne volonté ce que vous ordonnent vos bienfaiteurs, c'est là votre premier devoir On parle aussi d'une jeune fille avec qui vous êtes presque continuellement ; pense-t-elle comme vous ?

– Oh ! oui, monsieur, Rosine a précisément les mêmes goûts que moi.

40 FLORENTIN

– Retournez chez vous en paix, lui dit

M. Stahlmann en lui frappant sur l'épaule ; celui qui veille sur les lys des champs et sur les moindres créature, prendra soin de vous et de Rosine.

Florentin, après avoir promis de suivre ses conseils, retourna chez Lorenz, et depuis ce jour, il lui sembla voir plus clair dans ses desirs ; cependant il ne pouvoit pas encore s'en rendre parfaitement raison.

Chapitre VII.

La Bienfaisance.

IL raconta mot pour mot à ses amis, ce qui venoit de se passer entre M. Stahlmann et lui. On ne lui fit aucune observation ; ni Robert, ni Marthe ne le pouvoient, et Lorenz n'en avoit pas la volonté. Mais, comme tous le chérissent tendrement, chacun fut à sa manière, inquiet de ce que le sort lui réservoir.

De son côté, M. Stahlmann s'occupa de mettre cet intéressant orphelin dans le

ET ROSINE. 41

cas de développer son caractère et de suivre sa vocation. Ses idées s'arrêterent sur un ancien compagnon d'études, avec lequel il n'avoit cessé de vivre dans la plus étroite amitié, qu'il entretenoit par une correspondance suivie. C'étoit un riche gentilhomme, seigneur d'une terre considérable qu'il administroit par lui-même ; il se nommoit le Baron de Beulembourg ; ses biens aussi fertiles qu'agréablement situés, touchoient à la Comté de Theulingen. M. de Beulembourg étoit un de ces hommes rares qui mettent leur bonheur et leur gloire à rendre service à leurs semblables. Son épouse étoit dans les mêmes principes ; mais elle avoit de plus que lui ces manières aimables et gracieuses qui doublent le charme des vertus. Un fils âgé de douze ans, une fille dans sa dixième année, croissoient sous les yeux de ses dignes

époux, et promettoient de marcher sur leur traces.

C'est à ce seigneur qu M. Stahlmann écrivit l'histoire de Florentin dans le plus grand détail, ses étonnans dispositions,

4

42 FLORENTIN

son penchant à la bienfaisance, et l'intimité qui l'unissoit à Rosine. Il lui fit aussi le portrait de cette jeune fille, et finit par le prier de prendre, s'il étoit possible, ces deux enfans sous sa protection.

Ces détails intéressèrent assez M. et Madame de Beulembourg, pour les décider à faire venir Florentin et Rosine, et M. Stahlmann reçut bientôt la réponse qu'il desiroit. Il se rendit sur le champ à Ezenheim, et fit part du succès de ses démarches à la famille de Robert. Lorenz fut enchanté de la nouvelle ; son père et sa femme au contraire en furent très-affligés. Florentin faisoit tout leur joie. Les soirs en allant se coucher, Robert jasoit avec Florentin, lui contoit des aventures de sa jeunesse ; l'enfant l'écoutoit avec plaisir, et lui faisoit une foule de petites questions qui l'amusoient beaucoup. Marthe aussi ; Marthe la meilleure femme du monde, qui aimoit les enfans à la folie, s'étoit si bien accoutumée à la société du petit Florentin, qu'il lui sembloit l'avoir elle-même porté dans ses flancs. Mais Lorenz

ET ROSINE. 43

qui ne lui étoit pas moins attaché qu'Æeux, avoit plus de prévoyance ; bien sûr que Florentin ne cesseroit jamais de les honorer comme ses parens, il saisissoit avec ardeur la seule occasion qui fut en son pouvoir de lui ouvrir la carrière à laquelle il sembloit destiné.

Pour l'enfant, il éprouva la plus vive émotion ; il pressentit un grand changement dans sa fortune. Il courut à son oratoire accoutumé, le cœur rempli d'un sentiment qu'il n'avoit pas la force de rendre. L'idée de l'avenir s'étoit d'abord tel-

lement emparée de son ame, qu'il ne songeoit point à Rosine ; mais lorsqu'il vint à se rappeler qu'ils alloient vivre dans le même château, pénétré des reconnaissances et de joie, il remercia par un torrent de larmes l'arbitre tout-puissant de son prochain bonheur.

Après avoir obtenu le consentement de Robert et de son gendre, M. Stahlmann se rendit chez le père de Rosine ; Lorenz l'y suivit. Ils craignoient des difficultés ; ils se trompoient. Nicolas et Claire s'enten-

44 FLORENTIN

tirent de bon cœur au départ de leur fille ; ils avoient eux-mêmes remarqué depuis long-tems, qu'elle n'avoit point d'école leur en avoit fait prendre une si haute idée, qu'ils avoient abandonné l'espérance de la garder auprès d'eux. M. Stahlmann écrivit donc à son ami, qu'il étoit le maître de fixer le tems où les enfans pourroient se rendre chez lui. M. de Beulenburg leur envoya une voiture. Les adieux furent pénibles dans les deux familles, moins cependant pour les enfans que pour les autres personnes ; et comme Beulenburg n'est qu'à huit lieues d'Ezenheim, on se consola dans l'espérance de se voir très-souvent. M. Stahlmann les accompagna lui-même, pour observer comment ils seroient reçus, à quelles fonctions on les destineroit, et pour donner au besoin son avis, à cet égard. Pendant le voyage il les instruisit de la manière de se présenter au château, et de s'y conduire dans les commencemens.

Ils y arrivèrent le même soir, M. et

ET ROSINE. 45

Madame de Beulenburg en furent charmés dès la première vue. En effet, Florentin étoit d'une physionomie intéressante et distinguée ; les moindres traits de Rosine respiroient l'agrément et la douceur. Après un petit nombre de questions qui servirent à faire briller l'intelligence des enfans, M. de Beulenburg recom-

manda qu'ils fussent traités avec beaucoup de soins et d'amitié.

Pendant le souper, où se réunirent M. et Madame de Beulenburg, leurs enfans, M. Rheinwald, instituteur de ces derniers, et M. Stahlmann, on parla de ce qu'on feroit des nouveaux arrivés. On ne trouva rien de mieux que de confier Florentin à l'intendant, et Rosine à la femme de charge, comme si on les eût destinés à les remplacer un jour. Cependant M. Rheinwald fut chargé de les instruire en même tems que le jeune baron et sa sœur, et de se conduire envers tous les quatre d'une manière absolument pareille dans ce qui regardoit l'éducation.

M. de Beulenburg avoit mis sur le meil-

46 FLORENTIN

leur pied l'administration de ses biens et les gouvernement de sa terre. Il avoit un Bailli pour rendre la justice. L'intendant (M. Herman), outre la perception des revenus de la baronnie, étoit encore chargé de veiller au bien être des vassaux.

La femme de charge, déjà d'un certain âge étoit la veuve d'un ministre, et se nommoit Strassmann. Elle reçut l'ordre exprès de traiter Rosine comme sa propre fille.

De son côté le brace Hermann prit Florentine sous sa direction. Ces deuy personnes logeoient au château, et mangeoient à une table particulière, où Rheinwald leur tenoit le plus souvent compagnie. Ce fut aussi la table de Florentin et de Rosine. On les habilla décemment, et l'on eut bientôt poli ce que leurs manières avoient de rustique. Rheinwald enseignoit à ses quatre élèves les langues qui leur étoient nécessaires, aux garçons le latin, l'anglois et le françois ; aux filles le françois seulement. Il s'appliquoit sur-tout à leur inculquer des principes de moral aussi clairs qu'inébranlables. Les mathématiques et la phy-

ET ROSINE. 47

sique entroient dans son cours d'études ; il y joignoit souvent des leçons de clave-

cin, auxquelles Rosine prit tant de goût, qu'en très-peu de temps elle y surpassa les trois autres. Enfin, Madame Strassmann mettait sa pupille au fait des ouvrages de son sexe, et des détails de l'économie domestique, tandis qu'Herman faisoit écrire Florentin dans son cabinet, et de tems en tems le chargeoit des ordres qu'il avoit à donner aux vassaux.

Les deux jeunes gens allèrent au-delà de ce qu'on avoit espéré. Lorenz et Nicolas leur rendoit visite au moins chaque mois. Ils pleuroient de joie de les voir si bien vêtus, si sages et si chéris. Ces bons parens retournoient chez eux la satisfaction dans le cœur ; Lorenz lui-même ne pouvoit s'empêcher de parler de ses chers enfans à tout le monde.

Ainsi s'écoulèrent quatre ou cinq ans. A cette époque il arriva dans le sort de Florentin et Rosine, des changements dont les suites eurent une grande influence sur le rest de leur vie.

48 FLORENTIN

Chapitre VIII.

Symptômes.

LE goût décidé de Florentin se déclara pour les sciences utiles à la société. Pendant qu'il demeuroit chez Lorenz, ce penchant étoit sans cesse contrarié ; voilà ce qui le tourmentoit alors. Mais, à Beulenburg, il se trouvoit comme un arbre planté dans le sol et sous le climat qui lui conviennent. Toutes ses facultés se développoient sans contrainte. Il étudioit assiduellement, et se rendoit familières les occupations d'Herman. Souvent même dans la campagne, il trouvoit des moyens de rendre service aux laboureurs, soit en leur faisant part d'une découverte relative à leur art, soit en leur donnant des conseils utiles pour leurs intérêts. M. de Beulenburg qui l'observoit avec attention, vint à le chérir comme son pro-

pre fils. Il conversoit avec lui des heures entières, et voyant qu'il n'abusoit point de sa confiance, il se plaisoit à l'avoir dans sa chambre, et ne pouvoit faire une pro-

ET ROSINE. 49

menade sans lui. Bientôt il résolut de l'envoyer avec son fils à l'université. Il se flattoit par-là de mettre le jeune Beulenburg à l'abri du mauvais exemple et des occasions dangereuses, et d'assurer en même tems le bonheur de Florentin. Charles de Beulenburg, sans avoir les talens de son camarade d'études, ne lui cédoit pas en bonnes qualités, et lui étoit sincèrement attaché ; Rheinwald, non plus que ses parens, n'avoit pas la foiblesse de lui laisser croire qu'il fut d'une espèce privilégiée. Au contraire, on profitoit de mille circonstances pour lui faire sentir que l'unique prérogative de sa naissance, étoit celle de travailler au bonheur des autres hommes. Mais d'un autre côté, ce judicieux instituteur savoit persuader à Florentin que les faveurs qu'il recevoit dans le cours de sa vie, ne seroient que des obligations de plus de se rendre modeste et zélé pour ses devoirs. Madame de Beulenburg n'étoit pas moins satisfaite de l'éducation de Rosine, qui ne tarda pas à surpasser en graces, en talens, le plus grand nombre des personnes

I 5

50 FLORENTIN

de son âge. Adélaïde (c'est le nom de la jeune Baronne), tendrement chérie de ses parens, ressembloit à beaucoup d'égards à Rosine ; elle avoit pour celle-ci amitié si vive, qu'on trouve peu d'exemples d'un pareil attachement entre deux personnes du même sexe. Madame de Beulenburg en étoit enchantée, et pour qu'il ne manquât rien au bonheur de ces intéressantes amies, elle donna Rosine pour compagne à sa fille.

Jusqu'alors Florentin et Rosine avoient mené la vie la plus douce. Cependant tout le monde sentoit que la prodigieuse sym-

pathie de leurs ames, fortifiée par un commerce de dix ans, aboutiroit au plus ardent amour. Rheinwald, qui connoissoit à fond les hommes, avoit constamment pris soin de disposer leur cœur, de manière qu'ils fussent toujours les maitres de leur passion, lors même qu'elle s'annonceroient avec le plus de violence. Il n'avoit rien négligé pour obtenir la confiance de tous deux ; il étoit devenu le dépositaire de leurs moindres secrets.

ET ROSINE. 51

L'un et l'autre atteint sa vingtième année, et les printemps égayoit tous les êtres, quand Rosine éprouva pour la première fois une tristesse qui ne lui étoit pas naturelle. Sa mélancolie fut remarquée d'Adelaïde ; elle lui demanda ce qu'elle avoit, mais il étoit impossible à Rosine de le définir. Elle répondit que tout lui inspiroit des idées sombres et douloureuses, la vue de la belle nature, l'éclat du jour, la fraîcheur de l'ombrage, qu'enfin par tout où s'arrêtoient ses regards, elle sentoit ses yeux se mouiller, sans en connoître la raison. Adelaïde très-inquiète, alla trouver sa mère, et lui fit part de ses observations. M^{me}. de Beulembourg manda Rosine, et l'interrogea vainement. Elle voulut essayer si le grand air et l'exercice dissepéroient sa tristesse. En conséquence toute la famille arrêta pour le soir une promenade à la Solitude. C'étoit une maison de plaisance, que M. de Beulembourg avoit fait construire sur une éminence, à un quart de lieue du château. On y jouissoit d'une vue magnifique. Le Bâtiment avoit la forme d'une

52 FLORENTIN

métairie, et l'ameublement étoit d'une élégante simplicité. On se mit en marche vers le cinq heures du soir.

Chapitre IX.

Déclaration.

INSENSIBLEMENT Florentin et Rosine se trouvèrent à quelque distance en arrière du reste de la compagnie.

Ma chère Rosine, tu m'inquiètes, dit Florentin ; qu'est-ce qui t'afflige depuis quelques jours ?

– Ah ! mon ami, je ne sais. Je suis accablée d'idées lugubres et sinistres ; je suis comme si tu étois mort, ou que tu m'eusses quitté pour toujours. Puis quand je reviens à moi ... je me rappelle avec plaisir que tu vis, que tu es près de moi. Mais ... bientôt je retombe dans mes premières alarmes. Je crains de te perdre ; je m'afflige et ne peux fixer mes pensées inquiètes. Florentin réfléchit profondément ; il fit plusieurs pas sans répondre. Enfin, ma tendre amie, dit-il, il faut que je te dé-

ET ROSINE. 53

couvre un secret que je te cache depuis six mois ; il en est tems. Tu sais combien tu m'es chère, combien sans toi la vie me seroit pénible ; je temble que nous ne soyons menacés d'une prochaine séparation. Je crois que la Providence a résolu de nous éloigner pour un tems l'un de l'autre, de nous éprouver, d'exercer notre patience et notre soumission, afin de rendre par la suite notre réunion plus douce et plus sensible. M. Rheinwald m'a souvent répété ses paroles pleines de sens : *Florentin, ne croyez pas suivre toujours le sentier de roses où vous marchez depuis dix ans avec votre Rosine. Non ; une félicité constante est rarement le partage de l'humanité. Avec le meilleur naturel, on contracte un caractère inflexible, quand on n'est pas essayé par l'infortune. Mais soyez assuré que si le Ciel vous éprouve quelque tems, c'est qu'il a sur vous de grands desseins. Tel est le langage habituel de notre respectable ami, et ses conseils m'ont donné la force d'attendre tranquillement tout ce qui pourra m'arriver.*

5

Cette explication soulagea beaucoup Rosine. Cher Florentin, reprit-elle, me voilà résignée. Je vois que nous sommes réservés à des épreuves ; cela m'afflige un peu ; mais je sens en même temps que nous finirons par être heureux ensemble, et cet espoir me tranquillise.

– Je prévois, dit Florentin, charmé de l'entendre parler ainsi, que notre séparation aura lieu cet automne. Tu sais que je dois accompagner le jeune Charles à l'université ; les épreuves dont nous sommes menacés, se réduiront peut-être à ces trois ou quatre années d'absence ... Mais, ô ma bien aimée ! .. (Il la fixoit ; son visage étoit en feu ... ses mains, ses lèvres étoient tremblantes) je vais te parler un langage nouveau. Nous avons jusqu'à présent vécu comme deux tendres amis. Nous causions souvent de notre mariage futur, mais en jouant, et comme d'une chose qui ne nous touchoit que de loin. Il n'en est plus de même ... L'image céleste et pure de notre amour se présente à moi avec toutes ses délices. Il n'y a plus que l'idée de notre

ET ROSINE. 55

union qui remplisse mon âme. Je n'envisage au monde de bonheur que celui de l'aimer, d'être chéri de toi, de t'appartenir et de te posséder jusqu'au tombeau. Dis, Rosine ; partages-tu les élans de ce cœur qui ne bat que pour toi ?

Chaque mot est pour l'âme de Rosine un trait de lumière. A son tour, elle rougit, elle tremble, et du ton le plus doux et le plus effectueux, arrête, dit-elle ; ce sentiment délicieux est trop fort pour moi ; je succombe à l'ivresse du bonheur.

Elle se penche sur les bras de Florentin, ils s'embrassent étroitement ; ils tombent ensemble à genoux. Astre brillant ! superbe soleil ! dit alors Florentin, et toi Créateur de l'univers, toi devant qui ce soleil n'est rien ! .. vois deux cœurs embrasés du même amour ; sois témoin de notre éternelle union. Je jure devant toi une tendresse inviolable à ma chère Rosine, et sa bouche me fait le

même serment.

Oui, s'écria Rosine ; oui, je jure de t'aimer toujours.

Grand Dieu, reprit Florentin, que ton

56 FLORENTIN

bras ne s'appesantisse pas trop sur nous ... !

Ici la voix lui manqua, et tous deux abimés dans le sentiment profond de leur commune existence, demeurèrent immobiles et muets dans les bras l'un de l'autre.

Alors M. Rheinwald, qui ne les avoit pas perdus de vue, s'en approcha sans qu'ils l'entendissent, puis étendant ses mains sur leur tête, il dit : et moi votre ami, je bénis vos sermens mutuels. Il étoit trop avant dans leur confiance pour que son apparition les effrayât. Ils se levèrent prmpement à la vérité ; mais leur inquiétude fut dissipée, quand ils virrent sur ses lèvres le sourire de l'amitié.

Actuellement, ajouta Rheinwald, avançons, mes enfans. Ils gagnèrent la Solitude, sans dire un seul mot. Florentin et Rosine étoient encore trop émus ; Rheinwald ne jugea pas à propos de les distraire. Il ne voulut même faire part de rien pour le moment au reste de la compagnie.

La soirée se passe très-agréablement ; chacun s'efforçoit d'égayer Rosine, que l'on croyoit encore affligée ; mais elle ne

ET ROSINE. 57

l'étoit plus ; son cœur nageoit dans la joie et il en étoit de même de Florentin.

Le souper se fit à la Solitude. Ensuite on sortit du pavillon, pour s'asseoir en rond sous les arbres, et jouir de la fraîcheur de la nuit. Le beau tems, quelques nuages rougeâtres qui touchoient l'horison, le chant des rossignols, la lune qui se levoit, un peu de vent qui frémissoit dans les feuillages, tout dispoit aux plus délicieuses rêveries. Rosine, dit le Baron, après quelque minutes de silence, il ne manque ici que d'entendre votre charmante voix.

– Quelle est la chanson qui plairoit à

votre excellence ?

– Je m'en rappotre à votre goût.

Chante, lui dit Florentin, la romance
de Seymour et d'Almène.⁷

– Volontiers J'y pensois.

Rheinwald rentra vite dans l'apparte-
ment, ouvrit une fenêtre, puis se mit à
préluder sur le clavecin dans le mouvement
de cette romance. Ni M. ni Madame de
Beulenburg ne l'avoient encor enten-

58 FLORENTIN

due ; Rosine la chantoit rarement, pace
qu'elle lui sembloit trop tonchante. C'étoit
pourtant celle qu'elle préféroit. Elle con-
venoit parfaitement à sa situation ; elle
commença donc, accompagnée par Rhein-
wald.⁸

Sur son cheval galoppoit dans la plaine,
Par un beau soir le généraux Seymour,
Vers le manoir où demeuroit Almène,
Sa jeune épouse et son unique amour.

Il entre au sein d'une forêt obscure,
Qui le sépare encore de son réduit.
Le calme règne au loin sur la nature ;
On n'entend plus que l'oiseau de la nuit.

Dans le lointaine, un cavalier perfide
Lui crie : « arrête, et donne-moi ton or » .
Seymour avance une flèche rapide
Vole et l'atteint ; il chancelle, il est mort.

Le palefroi s'éloigne deson maître.
Almène écoute, Almène n'entend plus
Ce pas léger qu'elle a cru reconnoitre :
« Seymour ! Seymour » ! Ses cris sont superflus.

⁷ Ungeklärt ist bisher die Umwandlung des Textes durch die Einführung von Seymour und Alkmène. – Vgl. zur Szene auch: Ruth E. Müller[-Lindenbergl]: Erzählte Töne.]Studien zur Musikästhetik im späten 18. Jahrhundert. Stuttgart: Steiner 1989. (S. 57-67: „III. Johann Heinrich Jung-Stilling: Musik und Religion.“) [Zugl. Diss. TU Berlin 1988, Berlin 1989 = Beihefte zum Archiv für Musikwissenschaft. Hrsg. v. Hans Heinrich Eggebrecht in Verbindung mit [...] Bd. XXX [30], S. 62, 65. – Hans Grellmann. Die Technik der empfindsamen Erziehungsromane Jung-Stillings. Ein Beitrag zur Empfindsamkeit und Aufklärung. Neu hrsg. u. m. Vorwort, Dokumenten u. Anm. versehen von Erich Mertens. Kreuztal: verlag die wielandschmiede (1993. - ISBN 3-925498-46-X).

⁸ „Es zog einmal am Mondenschein / Ein Jüngling über Land.“; Bd. 9 (Romane; s. Anm. 2), 1837, S. 49; auch in: Gedichte 1821, S. 189, SS 13, 1837, S. 304.

Du fond des bois, à ses plaintes funèbres,
Rien ne repond que la voix des hibous.
Elle s'élançait au milieu des ténèbres : ...
« C'est ton Almène ! est-ce toi, mon époux » ?

ET ROSINE. 59

Valentin court, la saisit et l'emmène :
« Suis moi, dit-il, tu n'as plus de Seymour » .
« Dieu ! s'écria la gémissante Almène,
Fais que mes yeux ne s'ouvrent plus au jour » .

Dès le soir même un ange de lumière,
La délivra par une douce mort.
Pour Valentin, opprobre de la terre,
Il succomba sous le poids du reinord.

Rosine avait mis dans son chant une telle
expression, que tout le monde, attendri,
sembloit écouter encore long-tems après
qu'elle eût fini. Enfin le Baron s'écria : Sa
voix pénètre mon cœur ; elle sera ma fille ;
je veux la chérir comme ma fille.

Adelaïde la serra dans ses bras ; elle ne
savait assez lui témoigner son contente-
ment. Enfin, sur les dix heures, on retourna
au château.

Chapitre X.

L'Enlèvement.

ROSINE ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle
se leva de bonne heure, fatiguée de mille
idées tristes et confuses qui l'avaient assail-
lie. Elle se mit à la fenêtre et contempla.

60 FLORENTIN

la campagne. Du côté de l'orient de gros
nuages erroient dans le ciel, vivement co-
lorés par les rayons du soleil prêt à se lever.
Il tonnoit sourdement à l'ouest, d'où souf-
floït un vent impétueux, chassant devant
lui des montagnes de nuées qui menaçoient
de couvrir la terre d'un déluge de pluie.
Un silence solennel régnoit sur toute la
contrée ; il n'étoit interrompu que par le
chant des coqs qu'on entendoit dans le

lointain. Tandis que Rosine s'abandonne à sa rêverie, un garçon d'écurie amène dans la cour un cheval sellé ; bientôt paroît Florentin en bottes, avec M. Herman qui lui parle et lui donne des commissions. Florentin monte à cheval ; Rosine lui souhaite tristement le bon jour. Il part après l'avoir saluée d'un air troublé. Rosine ferme la fenêtre, et ses joues sont inondées de pleurs. Tout le jour elle fut tourmentée par des pressentimens sinistres. On chercha les moyens de la distraire, Rheinwald ne la perdit pas de vue un seul instant. Il lui rappelle que l'Être Suprême agit toujours en bon père ; qu'il ne fait point de blessures

ET ROSINE. 61

incurables. Il lui fit remarquer les soins particuliers que la Providence avoit pris jusques-là d'elle et de Florentin, et parvint à lui rendre le courage et la tranquillité. Ah ! mon digne ami, dit-elle en essuyant ses larmes : soyez toujours mon guide, Venez me fortifier dans mes heures de trouble et d'abattement. Rheinwald le lui promit, et l'assura que, dans toutes les circonstances, elle trouveroit en lui le zèle d'un frère. Le soir Florentin ne revint pas à l'heure accoutumée. Le cœur commença de battre à la pauvre Rosine, qui épitoit son retour. Rheinwald lui-même craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux ; l'alarme se répandit dans le château ; les uns se mirent aux croisées, les autres à la porte, pour écouter si Florentin venoit ; mais ce fut inutilement. Herman est celui qui se donne le plus de mouvement. Il fait seller un cheval, prend un domestique avec lui, et court le soir même à l'endroit où il croit de rencontrer. Il y arrive au milieu de la nuit, éveille les paysans, et leur demande ce qu'est devenu Fahlen-

I 6

62 FLORENTIN

dorn. Ces gens étonnés lui répondent affirmativement qu'il est reparti sur les cinq heures, et qu'il a pris le chemin de Beu-

lenbourg. Herman attend le point du jour ; il ne veut pas retourner au château qu'il n'ait eu des nouvelles sûres.

Dès que l'aube reparut, il se fit accompagner par cinq ou six paysans, qui s'offrirent d'eux-mêmes à l'aider dans ses recherches ; car ils étoient tous très-attachés Florentin. Entre leur demeure et le château, le chemin traversoit une forêt au centre de laquelle se trouvoit une auberge isolée. Herman entra dans l'auberge ; il apprit que la veille il y étoit venu dans la matinée quatre soldats hollandois,⁹ qu'ila y étoient demeurés jusque vers les cinq heures du soir, que l'un d'eux sortoit à chaque instant pour regarde sur la route, et revenoit parler bas à ses camarades. A cinq heures ils avoient payé l'hôte, et tous ensemble avoient enfilé le chemin de Beulenberg ; un instant après M. de Fahlendorn avoit passé à cheval.

Herman soupçonnant pour lors avec

ET ROSINE. 63

douleur ce qui pouvoit être arrivé, dit aux paysans de retourner chez eux, et reprit le chemin du château. A deux portées de fusil de l'auberge, il remarqua que la terre étoit très-foulée, comme s'il y avoit eu un petit combat en ce lieu ; il conjectura que les soldats ayant arrêté Florentin, ce jeune homme avoit voulu leur passer sur le ventre en piquant son cheval. Le domestique reconnut aussi des empreintes de fers, qui les conduisirent dans l'épaisseur de la forêt où ils trouvèrent l'animal qui passoit librement sans être attaché. L'intendant ne douta plus que les soldats n'eussent emmené Florentin de force, et reprit le chemin de Beulenberg accablé de chagrin.

Dès qu'on l'aperçut, tout le monde, le Baron lui même, coururent lui demander des nouvelles. Herman raconta ce qu'il avoit observé. Pour Rosine, elle restoit dans sa chambre et n'osoit sortir, tant elle craignoit d'appendre un malheur.

⁹ Vgl. Grellmann (wie Anm. 7) passim und bes. Anm. 317 S. 246.

Adélaïde de Rheinwald ne l'avoient pas quittée depuis la veille. Quand le dernier

64 FLORENTIN
apprit le retour de l'intendant, il alla le trouver, s'informa des détails, et vint les rendre fidèlement à Rosine. Dieu soit loué ! dit-elle, il n'est pas donc pas mort ! Elle tomba évanouie sur sa chaise. On la rappella bientôt à elle-même, et Rheinwald lui prodigua les consolations. M. et M^{me} de Beulenburg, Adélaïde, tous pleuroient avec Rosine. Le jeune Charles sollicita de son père la permission de poursuivre les soldats avec quelques paysans. Il entroit alors dans sa dix-huitième année, et bouilloit d'ardeur et de courage. M. de Beulenburg s'y refusa par plusieurs motifs : d'abord, suivant lui, les soldats devoient avoir une avance de seize lieues au moins ; on ne pouvoit donc les rencontrer que sur un territoire étranger, où l'on b'auroit su prévoir quelles étoient leurs ressources. Outre cela, il n'étoit guères vraisemblable qu'ils suivissent les routes ordinaires, supposé qu'ils eussent pris celle de Hollande ; ce qui n'étoit pas même sûr. Le jeune homme fut obligé de se contenter de ces raisons, et de laisser à son

ET ROSINE. 65
père le soin de faire des dispositions dont le succès fut moins douteux. Cependant Rosine demanda qu'on voulut bien envoyer un exprès, apprendre ce malheur à ses parens et aux amis de Florentin, avant que le bruit public le portât à leurs oreilles, accompagné de circonstances effrayantes ou exagérées. On remplit aussi-tôt son desir. M. de Beulenburg fit expédier aussi des lettres circulaires adressées à tous les gouvernemens et aux magistrats, pour les prier de faire arrêter les soldats, et de les lui renvoyer sous bonne escorte.

Le prétendu Philosophe.

LE juge de Beulenburg se nommoit Steinfeld ; c'étoit un vieillard respectable, riche sans s'être écarté jamais de la plus exacte probité. Mais il négligeoit totalement l'éducation de ses enfans. Du matin au soir courbé sur les livres, il s'inquiétoit fort peu de tout le reste. Il ne sortoit de son cabinet

6

66 FLORENTIN

qu'aux heures des repas ou du sommeil, et reprenoit son travail dès qu'il étoit éveillé. Sa femme étoit accoutumée à ce genre de vie, et le laissoit faire. En récompense, elle avoit contracté habitude de crier sans cesse contre ses enfans depuis leur bas âge, et ceux-ci étoient tellement aguerris à ce bruit, que, malgré clameurs et menaces, ils ne faisoient jamais que ce qu'il leur plaisoit. Ils étoient au nombre de quatre : deux fils et deux filles ; celles-ci très-galantes, ceux-là fort mauvais sujets. On avoit envoyé les fils ensemble à l'université ; il n'y avoit entre eux qu'un an de différence. Ils s'y étoient mal conduits. L'un ayant tué en duel un de ses camarades avoit été forcé de s'enfuir, et s'étoit engagé dans un regiment hollandois. Il étoit passé en Amérique, et avoit montré quelque bravoure à Surinam, dans une affaire contre les Sauvages ; ce qui lui avoit valu le grade de lieutenant. L'autre avoit rempli son tems à l'université ; mais il avoit plus fréquenté les maisons de jeu que les écoles, et, soit intrigue, soit faveur, il étoit devenu licencié. Il affectoit

ET ROSINE. 67

le *philosophisme*, faisoit des vers tant bien que mal, et passoit sa vie à lire les écrits les plus frivoles et les plus licencieux. Lorsque Florentin disparut, les deux frères étoient à Beulenburg, l'un par congé, l'autre pour aider à son père et se mettre à portée de lui succéder. Mais ils avoient un ton si malhonnête, qu'on ne les invitoit jamais au château.

Cependant, M. de Beulembourg imagina que ce lieutenant pourroit indiquer des moyens de ravoir Florentin. Il pria donc à diner la famille Steinfeld, et la conversation roula principalement sur ce sujet. Le lieutenant plaignit beaucoup Florentin, et promit d'en écrire sur-le-champ à tous les amis qu'il avoit en Hollande ; mais il craignoit, disoit-il, que M. de Fahlendorn ne fut, comme il y avoit tout lieu de le présumer, entre les mains de recruteurs avides qui se déroberoient à tous les recherches ; que peut-être même il ne fut déjà sur mer quand ses lettres arriveroient à Amsterdam.

Le Bron convint de la vraisemblance

68 FLORENTIN

de ces conjectures ; il n'avoit point de correspondances en Hollande ; il se borna donc à prier le lieutenant de tenir sa promesse, et de ne pas manquer le premier courier.

On continua de raisonner sur l'enlèvement. Personne ne comprenoit comment les soldats Hollandois avoient pu se trouver si juste sur le passage de Florentin. Un tel complot sembloit prémédité. Je n'y vois rien de surprenant, dit l'officier. Probablement un des soldats est né dans ces environs ; il aura remarqué la belle taille et la figure de ce jeune homme, et l'espérance d'ung grand profit l'aura engagé à chercher les moyens de s'en emparer. Il aura pris avec lui trois autres recruteurs, qui moyennant quelque argent se seront associés à lui. Je parierois que l'enlèvement s'est fait de cette manière.

Le juge et ses enfans passèrent l'après-midi au château. Mais Adélaïde et son amie ne parurent pas ; elles ne pouvoient souffrir ni le ton, ni le langage des deux jeunes Steinfeld.

ET ROSINE. 69

L'Amitié.

A trois jours de-là deux paysans se présentèrent à Beulembourg. C'étoient Lorenz et Nicolas, guêtrés et le havresac sur le dos. Ils étoient décidés à courir après Florentin pour le ramener à quelque prix que ce fût. Ils avoient cousu six cens florins dans leur ceinture, et s'étoient munis du linge qu'ils avoient cru nécessaire.

Leur arrivée fit u ne grande sensation. M. de Beulembourg ne put s'empêcher de sourire à les entendre parler avec confiance de leur projet. Il leur opposa beaucoup de difficultés ; mais ce fut envain. Lorenz avoit jusques-là laissé la parole à Nicolas ; mais à la fin, il dit lentement et du ton sec qui lui étoit ordinaire : Je suis le père de Florentin ; Dieu me l'à donné : il me le redemandera. Je dois faire au moins tout de qui dépend de moi. Le Baron frappé de l'air majestueux et sévère du villageois, s'avança respectueusement et lui serra la

70 FLORENTIN

main : Brave homme, dit-il, Dieu vous bénira. Il l'à déjà fait, Monseigneur, répondit Lozent ! M. de Beulembourg leur fit observer que la nuit approchoit, et leur offrit de la passer au château. Demain, dit-il, vous partirez aussi matin qu'il vous plaira.

Avec la permission de votre excellence, reprit Nicolas, je ne saurois prendre aucun repos que je n'aie vu ma Rosine.

Soit, répondit le Baron ; je vous y conduiria moi-même.

Dès que Rosine aperçut son père, elle courut en pleurant se jeter dans ses bras.

Ah ! mon père, s'écria-t-elle ... ! Pauvre chere enfant, dit Nicolas ! Quand ils se furent embrassés, Lorenz s'avança ; Rosine lui présenta la main : Non, mademoiselle, dit-il, je suis le père de Florentin. Elle lui saute au col, elle a peine à s'en arracher. Vois, mon enfant, dit Lorenz ; ces larmes méritent bien que tu me nommes ton père. Oui, je le suis ; je veux l'être

toujours. Toujours, toujours, s'écrie Rosine ! Elle se jette une seconde fois à son

ET ROSINE. 71

col, et l'embrasse à plusieurs reprises.

Arrête, arrête, ma fille, dit Lorenz ! mon cœur n'y peut suffire.

Après cette tendre réception, les vénérables paysans firent part de leur projet à Rosine. Cette bonne volonté la charmoit, quoiqu'elle craignit beaucoup que leur voyage ne fût inutile. Je n'en crois rien, dit Nicolas. Après tout quand nous ne ferions qu'aller à Amsterdam, demander dans les auberges des nouvelles de Florentin, nous n'aurions pas encore perdu notre tems. En pareil cas, on ne doit épargner ni son argent ni sa peine. Mais toi, comment peux-tu supporter ce malheur ?

Rosine répondit en s'essuyant les yeux : M. Rheinwald a la bonté de me consoler ; il est certain que sans lui, je n'aurois pu survivre à mon désespoir.

Rheinwald entra pour lors. Il connoissoit Lorenz et Nicolas, et leur avoit fait amitié toutes les fois qu'ils étoient venus voir leurs enfans. Il s'assit auprès d'eux et leur serra la main. Je suis étonné, se prit à dire Nicolas à qui cette réflexion pesoit sur le

72 FLORENTIN

cœur, que Monseigneur n'ait envoyé personne à la poursuite des soldats. Il en a bien été question, répondit Rheinwald ; mais son excellence a pensé que ce seroit peine perdue. Les paysans ne répliquèrent rien. M. de Beulenburg étoit en effet le meilleur des hommes ; mais il ne savoit pas trancher dans les affaires urgentes ; le tems qu'il passoit à délibérer, lui faisoit souvent manquer l'occasion d'agir, et l'on n'oisoit rien entreprendre sans son ordre. Il n'y avoit personne qui ne fit aux paysans des objections touchant leur projet. Rheinwald lui-même leur représenta qu'on ne savoit pas précisément, ou les soldats avoient emmené Florentin ; que la Hollande étoit un vaste pays, et qu'il étoit

fort difficile de l'y déterrer. Nous irons à la garde de Dieu, répondit Lorenz ; il nous conduira. On passa le reste de la soirée à causer amicalement. On s'alla coucher de bonne heure, et Rosine elle-même dormit un peu cette nuit-là. Les villageois partirent au point du jour, sans éveiller personne du château.

ET ROSINE. 73

CHAPITRE XIII.

Indices.

ILS arrivèrent à l'auberge de la forêt où ils avoient résolu de s'informer des moindres circonstances. On leur apprit que trois jours auparavant, il y étoit venu des gens de Sarlouis, qui disoient avoir rencontré dans un chemin de traverse, quatre soldats avec un jeune homme bien fait, et mis très – proprement, lesquels paroisoient aller à cette ville. C'en fut assez pour nos voyageurs. Ils se remirent en marche, et quoique Sarlouis fût éloigné de quinze lieues, ¹⁰ il s'y rendirent dans la journée. Dès la porte de la ville, ils demandèrent si, l'avant-veille, on n'avoit pas vu passer quatre soldats avec un jeune homme. Mais on ne leur donna point de réponse satisfaisante. Ils entrèrent dans la première hôtellerie qui se présenta. Comme ils étoient à souper, ils survint un voyageur qu'à sa mine ils devinèrent être un compagnon cordonnier. Il paroissoit fort triste ; il

I 7

74 FLORENTIN
s'assit dans un coin sans mot dire, et de tems en tems des larmes couloient sur ses joues. L'aubergiste lui demanda s'il vouloit manger quelque chose ; le voyageur se fit donner un demi-septier de vin, et du pain

¹⁰ Sarlouis (westlich von Kaiserslautern), 15 Stunden von Beulenburg gelegen; die Entfernung von Barr nach Straßburg betrug etwa 5 Stunden = etwa 30 km; hier also 90 km gemeint.

pour la valeur de deux creutzers.

Lorenz qui l'examinait, se lève tout à coup, et s'approchant de lui : seriez-vous malade, lui dit-il, mon cher ?

Non, répond l'ouvrier ; mais et il frappait sur sa poche en faisant voir qu'il n'avait point d'argent.

Eh bien ! reprit Lorenz, venez vous mettre à table avec nous.

Cette invitation cordiale rendit la bonne humeur au pauvre cordonnier. Il prit sa petite bouteille et son pain, et se plaça entre les deux paysans. La générosité de Lorenz déplut un peu à Nicolas ; il n'en laissa pourtant rien apercevoir. Leur convive crut devoir leur faire part de la cause de sa détresse. Je retourne, dit-il, à Weissenbourg en Alsace, d'où je suis natif.¹¹ Mais des coquins de soldats m'ont avant-hier volé tout mon avoir.

ET ROSINE. 75

Ah, ah ! où donc, s'écria Nicolas, en le regardant avec plus d'amitié qu'il n'avait encore fait ?

– A Dudeldorf, cinq à six lieues en deça de Trèves.

– Qu'est-ce que c'étoit que ces soldats ?

– Quatre hollandais.

– Et n'avoient-ils pas un jeune homme avec eux ?

– Précisément ; il sembloit même les suivre par force ; car il étoit d'une tristesse extraordinaire.

– Vous avez donc vu ce jeune homme ?

– J'ai fait plus ; je lui ai parlé.

– O mon dieu ! grâces te soient rendues ! Pourriez-vous nous le dépeindre ?

Le cordonnier en fait un portrait auquel on ne peut méconnoître Florentin. C'est lui, c'est bien lui, s'écrient les deux voyageurs. Or donc, continue Nicolas, vous l'avez trouvé, dites-vous, à Dudeldorf, à cinq lieues en deça de Trèves, avant-hier ; mais à quelle heure, je vous prie ?

– A midi. Les soldats se proposoient d'aller coucher à Prum ce jour-là.

¹¹ Vgl. Anm. 4.

76 FLORENTIN

– N’avez-vous pu savoir où ils comptoient se rendre ensuite ?

– J’ai compris à leurs discours qu’ils avoient l’intention de gagner Amsterdam, et là de remettre le jeune homme en d’autres mains.

– Dieu soit loué ! nous voilà maintenant au fait.

– Mais, braves gens, si vous vous êtes mis en route pour chercher ce Monsieur, vous aurez bien de la peine à le découvrir dans Amsterdam ; je connois cette ville pour y avoir travaillé plus de six mois.

Cela peut être, reprit Lorenz. Parle-t-on allemand dans cette ville ?

– Oh ! oui, les allemands y on des églises luthériennes et réformées.

Puisqu’ainsi est, tout ira bien, dit Lorenz, qui en même tems rempli l’assiette du cordonnier. A présent, contez – nous comment vous avez perdu votre argent.

– Volontiers. J’entrai dans une auberge. J’y trouvai les soldats qui dinoient avec votre jeune ami. Je demandai à souper de mon côté. Un des soldats me dit de me

ET ROSINE. 77

mettre à table avec eux. L’hôte me conseilla d’accepter cette offre, et m’apporta mon couvert. Le jeune Monsieur ne disoit rien. Seulement il me fixoit par fois, et sembloit me faire signe de prendre garde à moi ; je m’en suis bien souvenu depuis. Quand il fallu compter, je tirai ma bourse où j’avois quelques escalins ; le reste de mon argent étoit dans mon havresac. Les soldats voulurent me défrayer ; je m’en defendis inutilement ; ils payèrent mon écot. Le jeune homme cherchoit à m’entretenir en particulier ; mais on ne nous laissa pas un instant seuls ensemble. Tout à coup un des soldats s’empare de mon paquet et s’achemine vers la porte. Jugez de ma frayeur. Je lui demande ce qu’il prétend faire ; il me rit au nez et sort. Je cours après lui, je crie, j’appelle du se-

cours. Il vient du monde par curiosité ; mais personne ne prend ma défense. Bientôt paroissent les autres soldats, escortant votre jeune ami. Ils m'ordonnent de les suivre sans résistance. Plus épouvanté que jamais, je m'enfuis à toutes jambes. Un

7

78 FLORENTIN

des brigands me poursuivit ; il ne put m'atteindre, et je m'échappai. Mais, hélas ! ils emportèrent mon linge, et toute ma petite fortune.

Lorenz lui mit un gros écu dans la main, et Nicolas une demi-couronne. Le pauvre homme en pleura de reconnaissance de passer au château de Beulenburg, ce qui ne l'écartoit pas de deux lieues de sa route, de raconter au seigneur tout ce qu'il venoit de leur dire, en lui garantissant qu'il auroit pour boire. Il leur promit d'exécuter fidèlement la commission.

Il se rendi en effet le surlendemain à Beulenburg, et reçut un ducat pour prix de son message. Les nouvelles dont il étoit porteur n'avoient rien de fort consolant ; mais elles donnoient quelque espoir que la démarche des paysans pourroit n'être pas absolument vaine ; et le baron jugeant avec raison qu'il ne falloit pas s'en reposer entièrement sur eux, fit partir Rheinwald pour Amsterdam, en poste, et suffisamment pourvu d'argent et de lettres de crédit.

ET ROSINE. 79

CHAPITRE XIV.

Mauvaises nouvelles.

CEPENDANT Lorenz et Nicolas avoient continué leur route ; ils n'arrivèrent que le soir du huitième jour. Malgré leur fatigue, ils se firent conduire chez un ministre allemand ; celui qu'on leur désigna se nommoit Holstein ; la Providence ne pouvoit mieux les adresser. Après avoir attentivement

écouté leur récit : Bonnes gens, leur dit-il, je vous peut-être ne sera-t-il pas tout à fait en pure perte. Avez-vous de l'argent pour racheter votre ami, dans le cas où les recruteurs l'auroient créé à quelque régiment ? Oui, répondit Lorenz, nous pouvons disposer de quatre cent florins. Bon, reprit le ministre, nous verrons ce que un de mes confrères avec un jeune candidat, natif de Wirtemberg, qui vient d'obtenir une cure à Surinam, et qui doit s'embarquer ce soir sur un vaisseau prêt à mettre à la voile.

80 FLORENTIN

Sachons d'abord si votre ami n'est pas à bord de ce bâtiment. Si nous apprenons qu'il y soit, il s'agira de le racheter. Alors, comme le vaisseau ne fait aujourd'hui que descendre le Pampus, pour passer la nuit à l'ancre dans le Texel, et que le capitaine ne doit le rejoindre que demain, vous partirez avec ce dernier et vous ramenez votre ami. Dans le cas contraire, nous aurons le loisir nécessaire pour le chercher ; car il ne partira pas, que je sache, avant huit jours, d'autre navire pour l'Amérique.

Lorenz et Nicolas se réjouissoient déjà, comme s'ils avoient été sûrs de réussir ; ils supplièrent le ministre de leur continuer ses bons offices, et le suivirent au comptoir de la compagnie des Indes occidentales. M. Holshtein demanda la liste des personnes que l'on envoyoit à Surinam. Le commis en fit tout haut la lecture, et le nom de Fahlendorn s'y trouva compris. Ah ! c'est lui, c'est lui, s'écrièrent ensemble les deux paysans qui ne purent retenir leurs larmes. N'y a-t-il pas de moyens de r'avoir ce jeune homme, demanda M. Holstein ?

ET ROSINE. 81

– Non ; pas de trois ans.
– Quoi ? même pour de l'argent ?
– En aucune manière. Il nous est sévèrement recommandé par un homme de considération de ne pas le lâcher, qui que ce soit qui le réclame, parce qu'il à fait des fautes graves, et que sa famille craint

qu'il ne la deshonore.

A ces mots le ministre se tourna d'un air sérieux du côté des paysans ; mais ils n'avoient pas compris le discours du commis, qui parloit hollandois. Dès que M. Holstein leur eut expliqué, le feu monta au visage de Lorenz : Fausseté, dit-il ! exécration mensonge ! Je consens à demeurer en prison dans cette ville, jusqu'à ce que j'aie prouvé que Florentin n'a pas fait en sa vie une seule mauvaise action, qu'il est au contraire l'honneur de son pays et de sa famille. Nicolas l'appuya de son témoignage. Mais le commis, sans paroître y prendre garde, se contenta de répondre en riant : Est-ce donc un si grand malheur, de faire un voyage à Surinam ? au surplus, si le cœur vous en dit, vous êtes les maîtres d'aller demain

82 FLORENTIN

le trouver sur le vaisseau, jaser avec lui pendant une heure, et lui faire vos adieux. Ni les prières, ni les offres de nos voyageurs ne purent obtenir rien de plus : ils demandèrent, avec aussi peu de succès, le nom de la personne qui avoit adressé Falhendorn [sic] au bureau, et qui l'avoit si cruellement calomnié. Ils se retirèrent fort affligés, et M. Holstein leur conseilla, pour dernière ressource, de le venir prendre le lendemain de grand matin, afin d'aller ensemble au navire.

Réunis à l'auberge, Lorenz et Nicolas s'assirent en pleurant. Lorenz se remit le premier. Hé ! dit-il, voisin Nicolas, je ne perds pas courage. Le bon Dieu gouverne tout, il est par-tout. Il peut aussi bien protéger notre enfant sur mer que sur terre. Voisin, ne nous laissons pas abattre par le chagrin : nous irons demain le visiter, il sera bien aise de nous revoir.

Et Rosine, répondit Nicolas en s'essuyant les yeux ?

– Ecoute, voisin, je crois que la Providence travaille pour le bonheur de nos

ET ROSINE. 83

enfants, et qu'elle ne refusera pas à Rosine

la force nécessaire pour supporter cette séparation.

CHAPITRE XV.

Départ.

AVANT le jour, ils se trouvèrent à la porte du ministre, qui étoit déjà prêt. Il les conduisit à l'endroit où le capitaine devoit se rendre. Dès qu'il fut arrivé, M. Holstein obtint facilement la permission de l'accompagner. Pendant le trajet, ce respectable pasteur mit le tems à profit pour recommander Florentin. Je ne saurois, dit l'officier, lui rendre la liberté, mais je le traiterai de mon mieux en mer ; et, pourvu qu'il soit honnête, qu'il sache lire, écrire et compter, je lui trouverai dans Surinam une place dont il auro lieu d'être content.

M. Holstein lui découvrit que les villageois avoient de l'argent, et que ; si cela pouvoit adoucir le sort de Florentin, ils servient volontiers le sacrifice de deux ou

84 FLORENTIN

trois cens florins. Sans doute, répondit le capitaine, cela lui sauvera la peine de gagner son pain pendant la traversée.

– Combien lui faudroit-il environ ?

– Deux cens florins suffiroient ; mais s'il en avoit davantage, il n'en seroit que mieux.

– Quels sont donc vos projets sur lui à votre arrivée en Amérique ?

– Je verrai ; mais je vous réponds de ne rien négliger pour le placer. Bons Allemands, continua-t-il dans leur langue, tranquillisez-vous ; je lui servirai de père ; je le donnerai à un seigneur chez lequel il sera mieux que dans son pays.

Comme la Providence veille sur lui, dit Lorenz tout ému !

Le cœur battoit de plus en plus aux vieillards, à mesure qu'ils approchoient du vaisseau. Ils ne tardèrent pas à décou-

vrir Florentin qui étoit assis sur le tillac. Il les apperçoit presque en même tems, jette un cri ; il est prêt à s'évanouir. Lorenz et Nicolas sautent sur la navire ; et tous trois s'embrassent avec la même ar-

ET ROSINE. 85

deur. Le capitaine et M. Holstein sont obligés de les rappeler à eux-mêmes, pour le conduire à la chambre du pilote, où on le laisse ensemble. Le ministre reste sur le pont avec le candidat.

Dieu miséricordieux ! s'écrie Florentin, que fait ma Rosine ? Ah ! s'il m'étoit au moins permis de la voir encore une fois ?

Florentin, répond Lorenz, Rosine se porte bien. Tu le dois à M. Rheinwald. Oui, continue Nicolas, sans ce digne homme elle n'auroit pu soutenir son malheur.

J'ai pris de la fermeté, réplique Florentin. Avant-hier, la première nuit que je passai dans Amsterdam, à l'instant de me mettre au lit, j'étois accablé de tristesse. Je me prosternai contre terre ; j'étois seul, et mes ravisseurs dormoient dans une chambre avant la mienne. Je priai vivement pour Rosine et pour moi. Tout d'un coup il sembla qu'une douce rosée pénétrait dans mes veines ; je me trouvai calme comme si tous mes vœux eussent été remplis ; je me sentis animé d'espé-

I 8

86 FLORENTIN

rance et de foi. Depuis cet instant, ma tristesse est presque dissipée. Je n'ose pas, je l'avoue, réfléchir sur ma situation, ni sur les jours heureux que j'ai passés à Beulembourg (ici ses yeux se remplirent de larmes). Ah Dieu ! l'on ne s'apperçoit du bonheur qu'après avoir cessé d'en jouir. Au moins aurai-je assez de force pour marcher où m'envoie la Providence : j'ai même un pressentiment qu'un jour elle me ramènera meilleur auprès de Rosine. Dieu soit loué, s'écrièrent ensemble Lorenz et Nicolas ! Tu as raison, continua

le premier ; après tout, on n'est pas fâché de faire ce voyage une fois en sa vie. Courage, mon cher ; me voilà consolé. Allons, Nicolas ; donne-lui l'argent. Ils lui comptèrent trois cens florins, en lui recommandant de leur écrire souvent, et de revenir le plutôt qu'il pourroit. Ah, leur dit Florentin ! le bonheur que j'ai de vous revoir, de partir somblé des preuves de votre tendresse, ne montre-t-il pas que le ciel ne m'a pas abandonné ? Vaux-je mieux que tant d'autres qui vont être réduits à gagner

ET ROSINE. 87

leur passage et leur nourriture ? mes amis, je le sens, je n'aurai pas à me plaindre de mon sort.

Je le crois, dit Lorenz.

Nicolas lui ayant demandé s'il soupçonnoit pas l'auteur de la violence qu'il avoit éprouvée ; Non, répondit-il, c'est un mystère que je laisse à Dieu le soin d'éclaircir. J'ai bien formé des conjectures ; mais je les garde pour moi.

Bien, dit Lorenz, en lui secouant la main ! c'est ma manière.

C'est aussi de vous que je l'ai prise, mon père, repliqua Florentin. Toutes les fois que j'ai à parler, je pense à vous ; je cherche à deviner ce que vous diriez à ma place, et je le dis.

– Allons, allons, jeune homme, ne me rends pas orgueilleux. Mais il est temps de nous quitter. Adresse tes lettres à M. Holstein, pasteur allemand, à Amsterdam ; nous lui ferons tenir aussi les nôtres.

– Je vous le promets. J'ai déjà écrit à leurs excellences, à M. Rheinwald, à Rosine et à vous ; mes lettres sont en che-

88 FLORENTIN

min. Mais, ajouta-t-il en pleurant de nouveau, cher parens ! veilles, ah ! veillez sur ma Rosine.

– Florentin, lui dit Nicolas en lui serrant les deux mains ; je vous suis garant de Rosine ; je vous jure par ce qu'il y a de sacré, qu'elle se conservera pour vous.

Ils s'embrassèrent : Florentin les reconduisit sur le pont ; et, comme on étoit prêt de lever l'ancre, M. Holstein les emmena hors du navire, dont leurs yeux ne se détournèrent, que lorsqu'ils l'eurent tout à fait perdu de vue.

CHAPITRE XVI.

Imposture apocryphe.

CEPENDANT Rheinwald entroit dans Amsterdam. Il lui étoit impossible de trouver sur-le-champ ses deux compatriotes ; ce n'étoit pas d'ailleurs ce qu'il avoit à faire de plus pressé. Il se fit conduire au comptoir, et demanda la liste des personnes qui s'étoient embarquées depuis quelques jours, ou qui se dispoient à passer en

ET ROSINE. 89

Amérique. Le commis lui dit que deux paysans étoient venus réclamer un jeune homme appelé Florentin, que c'étoit peut-être le même qu'il cherchoit.

Rheinwald frémit : C'est lui-même, dit-il. Le commis ne fut pas moins étonné. Il avoit cru jusques-là que les villageois étoient les parens de Florentin ; mais voyant une personne qui paroissoit d'un rang plus élevé s'y intéresser aussi, il soupçonna quelque surprise, et demanda ce que c'étoit que ce jeune homme. M. Rheinwald lui fit le récit de l'enlèvement, comme il s'étoit passé. J'en suis au désespoir, dit le commis en lui présentant une lettre ; mais lisez. Rheinwald lut ce qui suit.

« MONSIEUR,

« Obligé de choisir entre deux maux,
« je prends à regret une mesure violente,
« afin d'éviter le pire. Quatre soldats vous
« conduiront un jeune homme, qui sous
« de nobles dehors, et sous le masque de
« l'honnêteté, cache l'ame la plus corrom-
« pue. Il est d'une famille distinguée, mais

8

90 FLORENTIN

« pauvre. Un gentilhomme de ses parens
« s'est chargé de son enfance, l'a fait élever
« comme son propre fils, et se disposoit à
« lui procurer un état honorable. Mais des
« désordres multipliés, qui pouvoient le
« mener au gibet, et l'audace qu'il a eue
« de suborner la fille de son bienfaiteur,
« nous obligent à l'expatrier. On vous l'a-
« Qdresse dans cette vue, pour que vous le
« fassiez embarquer au plutôt. Il sera pro-
« bablement réclamé par quelqu'un de ses
« amis ; mais ayez la bonté de ne pas croire
« ce qu'on vous dira, ou ce qu'on pourra
« vous écrire en sa faveur, et ne laissez
« pas revenir en Europe, au moins de trois
« ans. Vous trouverez ci-joint une lettre
« de change de trente ducats, que je vous
« prie d'accepter pour vos peines. Je suis
« Monsieur, votre très-humble, etc.

« *Charles Léopold, Baron*
« *de Beulembourg* ».

Rheinwald recula d'indignation. L'im-
posteur, dit-il ! il ose abuser du nom de
mon maître ! Monsieur, cette lettre est

ET ROSINE. 91

supposée ; je n'en connois pas l'écriture ;
et certes, elle n'est pas de la main de M.
de Beulembourg. En même tems il présenta
le plein pouvoir de ce seigneur. Le commis
n'eut pas de peine à reconnoître le faux :
On m'a trompé, dit-il avec humeur ; mais
qu'y faire ? le jeune homme est embarqué ;
il n'y a plus de remède.

Rheinwald regarda le commis d'un air
irrité. Quis vous a permis, dit-il, de faire
embarquer un homme sur l'autorité d'un
pareil chiffon ? L'autre s'excusa sur ce que
les parens avoient coutume d'en agir ainsi,
et qu'il n'étoit pas toujours possible de
discerner jusqu'à quel point étoient fondées
des inculpations de ce genre. Rheinwald
s'adoucit ; mais il lui demanda copie de la
lettre, et le pria de ne rien négliger pour

hâter le retour de Florentin. Il le chargea de plus de faire passer au jeune homme cinq cens florins, qu'il lui compta sur son récépissé. Ensuite il témoigna le desir de savoir où logeoient les deux paysans. Le commis l'ignoroit ; mais il indiqua la demeure de M. Holstein, chez qui Rheinwald

92 FLORENTIN

se rendit aussitôt, et qui le fit conduire à leur auberge.

Ils commencèrent par s'affliger ensemble de l'inutilité de leurs efforts ; après quoi Rheinwald se mit en devoir d'écrire à Beulembourg, et offrit aux vieillards de les ramener à pied, et partirent le lendemain, après avoir pris congé du bienfaisant et respectable ministre.

CHAPITRE XVII.

Autre Enlèvement.

ON reçut à Beulembourg les lettres de Florentin. Elles contenoient le récit de son enlèvement, des remercimens de toutes les hontés de M. de Beulembourg, et pour sa Rosine, des motifs d'espérance et de consolation.

On se flattoit encore au château, que, sinon les paysans, au moins Rheinwald, parviendroit à le ramener, mais les lettres détruisirent ce reste d'espoir. Rosine on

ET ROSINE. 93

fut inconsolable ; elle perdit courage, et tomba sérieusement malade.

Ce fut dans cette situation que la trouva Rheinwald à son retour. Elle sembla revivre en le voyant ; l'air de sérénité qu'il affecta lorsqu'il entra dans sa chambre, le peu d'importance qu'il parut mettre au voyage de Florentin, le compte qu'il rendit des précautions que ses amis et lui-même avoient prises, dans la vue d'alléger son sort et de hâter sa délivrance, produisirent un si bon effet sur l'esprit de Rosine, que

la santé lui revint en peu de jours. elle étoit déjà beaucoup mieux quand son père et Lorenz se présentèrent devant elle. Ces bonnes gens ne laissèrent pas que de la consoler aussi, en lui parlant du courage et des espérances de son amant. Ils réussirent à lui persuader d'attendre sans murmure, ce que la Providence ordonneroit à son égard ; ensuite ils retournèrent à leur village. Mais ils n'y restèrent pas longtemps, sans que leur tranquillité fut troublée par une nouvelle encore plus fâcheuse que celle de l'enlèvement de Florentin.

94 FLORENTIN

Vers le commencement de juin, par une belle après-midi, la famille de Beulenburg se promenant à la Solitude, se lit une fête d'y souper au clair de la lune. En retournant au château, le Baron prit les devants avec son épouse ; Adélaïde et Charles les suivoient ; M. Rheinwald donnoit le bras à Rosine et fermoit la marche. A peine eut-on fait dans le bois une centaine de pas, que Rheinwald fut enveloppé par des soldats armés de pistolets ; Rosine et lui crient au secours. La compagnie retourne en hâte sur ses pas. On trouve Rheinwald étendu par terre, on ne voit plus Rosine ... Rheinwald n'avoit reçu qu'un coup à la tête, qui lui avoit fait perdre connoissance. Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, le Baron et son fils le prirent entre eux, pendant que les dames effrayées couroient de toutes leurs forces au château. Cette fois, mon papa, dir Charles, c'est en vain que vous chercheriez à me retenir. M. de Beulenburg le laissa faire ; le jeune homme fut à cheval en moins d'un quart-d'heure.

ET ROSINE. 95

Cependant Adélaïde se désoloit, Madame Strassmann versoit des larmes de sang, et M. de Beulenburg plongé dans une douleur muette, demouroit immobile auprès de son épouse. A force de rêver, un sentiment confus lui désigna le lieutenant

Steinfeld comm l'auteur des deux enlè-
vemens. Plus il s'occupoit de cette idée,
plus elle acquéroit d'évidence à ses yeux.
Seulement il ne concevoit pas pourquoi cet
officier avoit éloigné Florentin, dont la
présence ne pouvoit lui nuire, puisque son
projet étoit d'enlever Rosine. Il fit part de
les conjectures à Madame Strassmann ; elle
fut frappée de leur justesse , et les fortifia
par le récit des particularités dont elle étoit
instruite. Ason retour de Hollande, le
lieutenant avoit paru dinstinguer Rosine et
chercher l'occasion de lui parler en parti-
culier. Non seulement la jeune personne
avoit évité sa converfsation, mais encore
elle lui avoit signifié sans détour que ses
importunités lui déplaisoient. Le lieutenant
s'étoit probablement figuré qu'il seroit
mieux accueilli, s'il pouvoit écarier Flo-

96 FLORENTIN
rentin. Ce projet accompli, il avoit renou-
villé ses poursuites, qui n'avoient abouti
qu'à lui procurer un refus encore plus
positif. Rosine avoit confié le tout à madame
Strassmann ; mais l'une et l'autre avoient
cru prudent de garder le secret. Il étoit
donc très-vraisemblable que les ravisseurs
étoient payés par le lieutenant ; mais l'on
n'avoit pourtant aucune preuve. Le seul
parti que pouvoit prendre M. de Beulen-
bourg ; c'étoit d'observer les démarches de
cet officier ; un vieux domestique, dont on
étoit sûr, fut chargé de ce soin.

Chapitre XVIII.

Soupçons.

MALGRÉ son apathie habituelle, le vieux
Steinfeld avoit des momens où il se repro-
choit d'avoir trop négligé le gouvernement
de sa maison. La plus jeune de ses filles
venoit de prendre la fuite avec un soldat.
Quant à son fils le licencié, il n'en avoit
pas beaucoup de satisfaction, comme nous

ET ROSINE. 97

l'avons dit plus haut. Un camarade aussi frivole que lui, mais qui avoit mieux profité de ses études, l'entretenoit dans ses goûts dangereux. Barnavelt (c'est le nom de cet ami du licencié), s'étoit fait un système, qui ne tendoit à rien moins qu'à la réformation totale du genre humain, d'après des bases contraires à toutes les idées reçues. Il traitoit l'expérience de routine, la police de persécution, la discipline militaire d'esclavage ; il ne lui manquoit enfin que de l'éloquence, pour devenir un sophiste très à craindre.

Il avoit rédigé dans cet esprit un plan d'éducation, qu'il auroit bien voulu faire exécuter à Beulembourg, mais auquel se refusa la vertueux protection de Florentin. Plus heureux chez le juge, il avoit fait Adopter ses principes, non seulement au licencié, mais encore à Charlotte, l'ainée des filles de Steinfeld. D'adroites cajoleries, une sensibilité affectée, avoient entraîné dans ses pièges cette jeune personne sans expérience ; et tout en lui dévoilant les mystères d'un prétendu platonisme, il en

I 9

98 FLORENTIN

avoit obtenu les derniers témoignages d'un amour trop réel.

Elle étoit au moment de porter la peine de sa faiblesse ; mais Barnavelt n'eut pas plutôt appris de sa bouche qu'elle se croyoit enceinte, qu'il lui repré-senta froidement combien le mariage étoit contraire à ses maximes. elle essaya de l'attendrir par ses pleurs ; il se contenta de lui offrir, en riant, des moyens affreux de prévenir l'opprobre dont elle étoit menacée. Ce dernier trait dessilla les yeux de l'infortunée Charlotte ; elle l'accabla de reproches, lui défendit de lui parler davantage, et se réduisit à dévorer en silence son repentir et ses alarmes. Pour lui, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, mais cfraignant l'inévitable catastrophe que le tems devoit amener, il sut engager le licencié,

qui ne se doutoit de rien, à l'accompagner en Amérique, dans l'intention d'y prêcher sa doctrine ; et comme le lieutenant étoit sur le point d'y retourner, ainsi qu'il l'avoit annoncé, ils s'arrangèrent pour partir avec lui.

ET ROSINE. 99

Cependant Charles de Beulenburg étoit revenu sans avoir fait aucune découverte, et rien n'avoit décelé que le lieutenant fut pour quelque chose dans les crimes dont on le soupçonnoit. Sa conduite n'avoit pas offert le moindre changement. Il vaquoit sans mystère et sans précipitation aux préparatifs de son voyage ; et le Baron commençoit à craindre de l'avoir accusé trop légèrement.

Il ne cessa pourtant pas de le faire observer. La veille du jour fixé pour son départ, il renvoya secrètement Rheinwald en Hollande, avec la commission d'examiner si Rosine ne seroit pas sur quelque un des vaisseaux expédiés du port d'Amsterdam. Il eut en même tems la précaution de répandre qu'il en avoit eu des nouvelles ; qu'elle étoit en France, et que Rheinwald alloit l'y chercher. Ce faux bruit devoit ôter toute défiance au lieutenant. De leur côté, Lorenz et Nicolas, plus affligés encore que la première fois, étoient venus offrir leurs services ; mais, en apprenant les dispositions de M. de Beulenburg,

100 FLORENTIN

ils avoient jugé leur présence inutile en Hollande.

Barnavelt et les deux Steinfeld y arrivèrent bientôt ; mais Rheinwald eut beau les veiller de près, et se ménager des intelligences dans les navires, il ne découvrit pas la moindre trace de Rosine. Convaincu qu'ils s'embarquoient sans elle, il retourna tristement à Beulenburg, et le lieutenant fut presque justifié dans tous les esprits.

Rosine est retrouvée.

L'ON s'accoutumoit à regretter Rosine, sans espérance de la revoir jamais. sept mois environ se passèrent ainsi. Au printemps, Charles et Rheinwald partirent pour l'université de Gottingue, et ce ne fut que dans les premiers jours de mai, qu'on eut des nouvelles de Rosine, par la lettre suivante :

« MONSIEUR LE BARON,

« J'obtiens enfin la permission de vous

ET ROSINE. 101

« mander où je suis. Depuis que je vis
« éloignée de votre respectable famille,
« j'ai bien enduré des peines, bien souffert
« des persécutions. Peut-être ces épreuves
« m'étoient – elles nécessaires ; je les ai
« subies, sans donner atteinte ni à ma
« conscience, ni à mon honneur. J'attends
« au milieu des montagnes, et dans une
« forteresse à demi-ruinée, mon entière
« délivrance. Elle dépend de la bonté que
vous aurez sans doute de m'envoyer
« chercher. Si vous daignez joindre ce
« bienfait à tant d'autres, celui qui
« compte vos bonnes actions saura bien
« aussi vous récompenser de celle-là. Le
« château que j'habite se nomme Blenz ;
« la ville la plus voisine est Markirk, entre
« l'Alsace et la Lorraine.
« Je suis avec respect, etc.

« *Rosine-Élisabeth Meyenbach.* »

Il est difficile de rendre la joie que causa cette lettre. Adélaïde obtint la permission d'aller querir son amie. Herman fut chargé de l'accompagner. Elle partit aussi-tôt,

9

102 FLORENTIN

arriva promptement à Markirk, et s'informa du château de Blenz, qui n'étoit

qu'a trois quarts de lieue de la ville. Mademoiselle Beulenburg regarda ce trajet comme une promenade, et d'accord avec Herman, elle le fit à pied.

On découvre de loin ce vieux château sur la cime d'un rocher très-escarpé, qui contraste d'une façon toute romantique avec la verdure et la fertilité qui l'entourent. Adélaïde y parvint par un sentier taillé dans le roc et si rapide qu'on y avoit pratique comme des marches d'escalier. Ils s'adressèrent d'abord à la fermière, et demandèrent à parler à Mademoiselle Meyenbach. O mon Dieu ! s'écria la bonne femme, vous venez peut-être nous l'enlever. Ah ! que cela m'affligeroit ! nous aimions tant à penser qu'elle alloit devenir notre maitresse ; M. le baron est un si bon seigneur, qu'elle auroit été parfaitement heureuse ici. Mais, hélas ! ce n'étoit pas la volonté de Dieu. A travers beaucoup d'appartements inhabités, et dont l'ameublement se sentoit de

ET ROSINE. 103

la vétusté du château, la fermière conduisit Adélaïde et l'intendant à une petite chambre plus jolie que les autres. Le premier objet qui les frappa fut Rosine assise près d'une table, et les yeux fixés sur un livre qui paroissoit fortement l'attacher. Ah ! ma Rosine ! dit vivement son amie. Rosine jette un cri, et se précipite dans les bras de Mademoiselle de Beulenburg. Pendant cette scène touchante, il entre dans la chambre un personnage que détourne sur lui l'attention d'Herman et d' Adélaïde. C'est un homme de haute stature, d'environ cinquante ans, d'une physionomie vive et brillante de santé. Son habillement avoit quelque chose d'extraordinaire ; il portoit les cheveux coupés en rond, un chapeau très-grand retroussé en trois cornes égales et un peu penché sur l'oreille droite, une redingote d'un très-beau drap, mais toute unie, sans plis ni boutins, et par-dessous, une veste et une enlotte de velours violet, avec de petits

boutons d'argent. ¹² Il salua la compagnie avec affabilité, mais sans beaucoup de céré-

104 FLORENTIN
monie, et se couvrit aussi-tôt. Monseigneur, dit Rosine, m'a servi de protecteur et de père ; il se nomme le Baron de Fink ; c'est l'oncle maternel de M. de Blenz. Adélaïde lui adressa quelques compliments auxquels il fit à peine attention. Cependant Rosine lui ayant nommé les voyageurs, il s'inclina poliment et ôta son chapeau, qu'il remit l'instant d'après.

Herman parla de départ. Rosine sourit et regarda M. de Fink. Partez, lui dit-il, vous êtes libre. Vous pourriez cependant rester ici jusqu'à demain. Je serois sensible à cette complaisance. Qu'en pensez-vous ? Herman s'excusoit. M. de Fink sortit, dépêcha quelqu'un à Markirk, ordonna le dîner et revint.

Adélaïde auroit bien souhaité d'apprendre les particularités de l'enlèvement de Rosine, et ce qui lui étoit arrivé depuis ; mais il ne falloit pas y penser en présence de M. de Fink. Celui-ci étoit déjà familier avec M. Herman, comme s'il l'eut connu depuis vingt ans. Après le repas il proposa la promenade ; elle fut acceptée. en tra-

ET ROSINE. 105

versant les jardins, M. de Fink se tourna du côté de l'intendant :

Voulez-vous, lui dit-il, voir des hommes, ou la sauvage nature ?

– Comme il vous plaira, M. le baron.

– Cela m'est indifférent, puisque je vous le demande.

– Hé bien ! répondit Herman, à qui Rosine avoit dit quelque mots à l'oreille, j'aime mieux voir des hommes heureux,

que la sauvage nature ; mais je la préfère au spectacle de l'infortune.

– Qu'entendez-vous par des hommes heureux ?

– Ceux qui le sont et le sentent.

¹² Siehe Grellmann (Anm. 7), Jung-Stilling war ursprünglich Schneider gewesen, dazu auch die Marburger Anekdoten: Jung-Stilling weist als Rektor der Universität die unberechtigten Forderungen eines Schneiders an einen Studenten zurück.

Nicht kopieren

- Et sont-ils communs ?
- Il y en a beaucoup qui pourroient l’être, et ne le sont pas, parce qu’ils se refusent à le sentir.
- Peut-être le sentiment de son propre bonheur est-il un sentier glissant, sur lequel on a peine à marcher. Qu’en pensez-vous ?
- C’est mon avis.
- On fit une centaine de pas, après quoi

106 FLORENTIN

M. de Fink reprenant la conversation : M. l’intendant, lui dit-il, je sais le secret d’être toujours heureux. Herman étoit embarrassé pour répondre ; le Baron lui en imposoit singulièrement. Je l’ai peut-être deviné, monsieur, répondit-il ; c’est de s’attendre à beaucoup de malheurs, et de regarder comme une faveur du ciel qu’il en diminue le nombre.

- Point du tout ; ma recette est meilleure ; je la tiens d’un pauvre planteur d’une habitation que j’ai en Pensylvanie. Dans une de mes promenades, je rencontrai cet homme qui béchoit un terrain neuf, et qui me paut Européen. D’où est-tu, lui demandai-je, bon vieillard ?
- D’Allemagne, Monseigneur.
- De quel endroit ?
- De la principauté de Nassau-Siegen.
- Y a-t-il long-tems que tu l’as quittée ?
- Un an.
- A ton âge ! et qui t’a déterminé à passer en Amérique ?
- Ah ! Monseigneur, j’abuserois de votre patience ... !

ET ROSINE. 107

- Non, mon ami, non ; j’aime l’histoire des hommes ; c’est le livre de la Providence.
- J’ai pris naissance à Veidenau. Je perdis de bonne heure mes parens, et fus réduit à garder les bestiaux pour gagner ma vie. Je fis connoissance d’une jeune fille du même endroit ; nous nous aimâmes et je l’épousai. Da pâtre je devins donc laboureur. Mon beau-père avoit l’air d’un honnête homme. Neanmoins au bout de trois ans, il vint chez nous des archers qui l’emme-

nèrent en prison. Bientôt j'appris qu'il avoit subi le dernier supplice, après avoir été son vaincu du crime de faux monnoyeur. Ma mère en périt de chagrin. Nous aurions nous-mêmes succombé à la honte et au désespoir, sans les consolations de notre bon curé : car tous les paysans nous méprisoient. Cependant un jour je pris courage ; la commune étoit assemblée : je m'attendis. On me fit un accueil très-froid ; n'importe. Mes chers voisins, dis-je, vous connoissez mon malheur, mon innocence et celle de ma femme. Prenez pitié de nous ; ne vous faites pas porter la faute de

108 FLORENTIN

mon beau-père. Voyez, ma pauvre femme et moi, nous ferons tout notre possible pour vous servir. Epreuvez-nous. Et j'avois les yeux pleins de larmes. Les paysans se levèrent, me prirent la main, et me promirent de me traiter comme leur meilleur ami. Bon, me dis – je à moi-même, tu n'es pas fort à plaindre : tu as ta nourriture, une bonne conscience et des amis tout comme un autre.

Deux ans se passèrent ainsi. Mais la maladie enleva tous mes bestiaux. Il y avoit de quoi nous désespérer ; car nous ne savions où prendre de quoi les renouveler. Bon, pensai-je à part de moi ! tu te portes bien, ta femme et tes enfans aussi ; tu as une bonne conscience, et des amis : tu n'est pas fort à plaindre ; Dieu prendra soin de toi. Effectivement il en prit soin ; nos voisins nous louèrent des vaches pleines ; nous élevâmes les veaux ; en peu de tems notre bétail fut recouvré.

J'avois cinq enfans, trois garçons et deux filles. La petite vérole se mit dans la maison ; un des garçons mourut, un autre devint

ET ROSINE. 109

aveugle et la plus jeune des filles demeura boiteuse. Nous étions d'abord inconsolables ; ensuite insensiblement nous reprîmes courage. Bon, pensai-je en moi-même ! tu te portes bien, tu peux travail-

ler, ta femme et tes deux ainés aussi ; nous avons du pain et une bonne conscience ; je ne suis pas fort à plaindre. L'enfant estropié conduisait l'aveugle, et tous deux gagnoient leur vie à tricoter.

Une épidémie emporta mon ainé, ma boiteuse et mon aveugle. Je les regrettai tous amèrement ; enfin je me consolai. Bon, pensai-je ! tes enfans étoient pieux ; ils sont actuellement en paradis ; tu les rejoindras bientôt, ta femme aussi. Il te reste une brave fille en âge de se marier ; tu a du pain et une bonne conscience ; pourquoi te désespérer ?

Le malheur me poursuivit de toutes parts. Mes bleds cessoient de prospérer ; mon bétail languissoit. Je m'endettais de nouveau ; je me voyois menacé de mendier sur mes vieux jours. Ma femme et moi, nous ne faisons que pleurer. Enfin je pris

I 10

110 FLORENTIN

courage. Femme, lui dis-je un matin, tu vois combien de gens passent en Amérique. Vendons notre bien ; faisons comme eux ; peut-être Dieu nous y réserve-t-il du bonheur. Elle y consentit, ma fille aussi. Bon, pensai-je ! ta misère touche à sa fin ; pourquoi fatiger le bon Dieu de tes plaintes ? Je vendis tout ce que je possédois, payai mes dettes, eus à peu près quatre cens florins de reste, et partis avec cette somme. Tout alla bien jusqu'au port. Non, me dit ma femme à la vue de la mer et de la maison flottante où elle devoit faire onze cens lieues, non, je n'entrerai pas l'a dedans. Eh ! pauvre femme, lui repliquai-je ! est-ce que Dieu n'est pas sur mer comme à terre ? n'en a-t-il pas bien conduit d'autres au Nouveau Monde ? Elle se laissa convaincre et monta sur le navire.

La traversée fut agréable autant qu'elle pouvoit l'être ; déjà nous découvriions la terre à la simple vu. Voilà qu'une tempête affreuse nous poussa contre un rocher. Ma fille et moi, nous courûmes sur le tillac pour observer ce qui se passoit ; hélas !

ET ROSINE. 111

tout ce que nous eûmes le tems d'apercevoir, ce fut le vaisseau qui s'enfonçoit à vue d'œil. Je descendis chercher ma femme ; mais (ici le bon planteur ne put retenir ses larmes) je vis la chambre inondée, et ma femme qui se débatoit vainement pour sortir de l'eau. J'ignore ce que je devins alors ; je me souviens seulement du ton plaintif avec lequel la pauvre créature me conjuroit de la sauver. Quand j'eus repris mes sens, j'aperçus à mes côtés ma fille étendue, et sans apparence de vie. L'avant du vaisseau portoit encore sur le rocher ; la mer étoit apaisée, et je distinguai une chaloupe qui venoit à nous. Je fis revenir ma fille de son évanouissement ; mais elle se tordoit les mains, sans dire autre chose que ces paroles : Ah ! ma mère ! ma pauvre mère !

Cependant nous gagnâmes le rivage. Bon, pensai-je en moi-même, Dieu a sauvé ta fille de la mort, et délivré ta femme de la misère ; pourquoi t'affliger ? il t'aidera encore. Je ne me trompois pas ; il nous a conduits dans vos possessions. Ma

112 FLORENTIN

filles a épousé un honnête homme, et nous n'avons rien à désirer.

M. l'intendant, ajouta le baron de Fink, que dites-vous de mon histoire ?

Que je suis prêt à pleurer, répondit Herman ; que ce viellar est le philosophe du monde le plus sublime, et le plus durement éprouvé.

– Et son secret ? c'est ?

L'intendant convint qu'il n'avoit pas deviné juste, et que la méthode d'être heureux autant qu'il est possible sur la terre, c'est de toujours envisager dans nos maux la portion de bien qui nous reste. Tout en causant, on arriva dans un charmant vallon, au milieu duquel s'élevoit une maison spacieuse ; en y entra. Dix-huit jeunes garçons, autant de jeunes filels, tous orphelins, y étoient occupés à filer au

rouet, sous l'inspection de cinq personnes âgées. Cet établissement étoit l'ouvrage de M. de Fink.

Quand on eut bien admiré, loué, l'ordre de cette manufacture, la compagnie reprit le chemin du château, charmée de sa pro-

ET ROSINE. 113

menade. Le lendemain, au moment des adieux, M. de Fink remit à Rosine un paquet cacheté, sur lequel étoit écrit : A Mademoiselle Rosine Meyenbach, pour n'être ouvert qu'à Beulenburg. Il embrassa tendrement les trois voyageurs, et se renferma dans son cabinet. Allons, dit Rosine attendrie, nous n'avons qu'à partir ; nous ne le reverrons plus. Ils prirent aussi-tôt le chemin de Markick, où ils ne s'arrêtèrent que le tems nécessaire pour avoir des chevaux.

10

114 FLORENTIN

CHAPITRE XX.

Histoire de Rosine.

PENDANT le voyage, Rosine conta son histoire de la manière suivante : Après que les soldats se furent emparés de moi, l'un d'eux me mit le pistole sous la gorge, en me défendant de faire le moindre bruit. Je n'en criai que plus fort. Un autre me ferma la bouche avec un mouchoir, et m'entraîna. Je perdis connoissance, et lorsque je revins à moi, je trouvai dans une voiture qu'on avoit eu le précaution d'envelopper entièrement d'un drap. J'avois de la paille où je pouvois m'asseoir ou me coucher. Il ne me restoit à prendre d'autre parti que de me résigner à la volonté de Dieu ; aussi

me recommandai-je en sanglottant à lui,
et le suppliai-je de me protéger dans une
conjoncture si funeste ; je ne fis pas autre
chose toute la nuit. Lorsqu'a travers le
drap, j'aperçus la première blancheur du
jour, je repris un peu de tranquillité ; je

ET ROSINE. 115

m'endormis. Mais ce repos ne fut pas de
longue durée.

La voiture s'arrêta ; un soldat l'ouvrit
et me dit de descendre ; j'obéis. Nous étions
sur une hauteur, au milieu des bois, de-
vant une auberge de chétive apparence.

Nous y entrâmes. Après m'avoir fait
donner une chambre à part, bientôt les
soldats vinrent m'y joindre, et l'un d'eux
me dit : Mademoiselle, rassurez-vous.

Nous vous conduisons cher un aimable
homme qui desire vous épouser ; nous
passerons ici la journée, et j'ai ordre de
vous remettre ce livre pour vous desen-

nuyer. Il tira de sa poche l'histoire de
Banise d'Asie,¹³ et me la présenta.

Si je fus épouvantée de la perspective
d'un pareil mariage, au moins, le discours
du soldat me délivra d'une partie de mes
inquiétudes. Messieurs, répondis-je en
pleurant, respectez seulement mon hon-
neur ; un tems viendra que je pourrai vous
enrécompenser. Je pris alors mon air grave,
et rapellant de mon mieux ma fermeté
je is à lire.

116 FLORENTIN

Mes satellites partagèrent leur tems entre
le sommeil et le jeu. Ils sortoient tour-à-
tour, afin de regarder aux environs, s'ils
n'avoient point de surprise à redouter. Ils
me surveilloient aussi très-exactement,
mais d'ailleurs avec des intentions très-
respectueuses.

¹³ „Herrn Henrich Anshelm / von Zigler und Kliphausen / Asiatische Banise, / oder / blutiges doch muthiges / Pegu, / In Historischer und mit dem mantel / einer Helden= und Liebes=geschicht bedeckten / warheit beruhende. / Diesem füget sich bey / eine / aus dem taliänischen übersetzte / Theatralische Handlung, / benennet: / Der tapffere Heraclius. / [Vignette eines nach links springenden Pegasus] / LEIPZIG, / bey Thomas Fritschen, 1716.“; 10. Aufl. 1766; mehrere Neudrucke; z. B.: Darmstadt: Wiss. Buchges. 1965 n. d. Ausg. v. 1707 unter Berücks. d. Erstdrucks v. 1689 hrsg. v. Felix Bobertag = DNL Bd. 37, 2: Schlesische Schule, Teil 2. Vgl. LG S. 716: 123.

Le soir nous continuâmes notre route, sans qu'aujourd'hui même je puisse dire quel en étoit le but. Nous marchâmes tant que la nuit dura. Je dormis par intervalles. A l'aube du jour, nous nous arrê tâmes de nouveau. Je compris peu de chose à leurs discours ; tout ce que j'en pus saisir, c'est que nous n'étions pas éloignés d'une maison qui leur inspiroit quelque frayeur. En conséquence le conducteur de ma voiture eut ordre de changer de route, et nous cheminâmes dans les taillis, environ l'espace d'une demi-heure. Il étoit grand jour quand en me fit descendre. C'étoit encore dans un bois, près des ruines d'un ancien château. Les soldats me conduisirent précipitamment

ET ROSINE. 117

sous une voûte en partie dégradée. Là je m'assis sur des pierres, et l'un de mes ravisseurs alla chercher des provisions. Je repris ma lecture. Un instant après nous entendîmes des aboiemens et des coups de fusils ; nous jugeâmes qu'il passoit une chasse dans le voisinage. Cela ne plaisoit pas à on escorte ; pour moi je m'applaudissois en secret du rayon d'espérance que je croyois entrevoir. Cependant je me tenois en repos, et j'attendois mon sort. De tems en tems un des soldat se glissoit le long des murs, et prétoit l'oreille. La chasse approchoit toujours ; nous entendions qu'on parloit à notre voiturier. L'inquiétude s'empera des soldats ; m'apercevant qu'ils manquoient de courage, je me levai pour sortir ; mais il leur en resta encore assez pour s'y opposer. A l'aide, m'écrirai-je ! au secours ! Ce fut en vain ; la chasse s'éloigna, et fut suivie d'un pprofond silence. Le voiturier rapporta qu'un jeune monsieur s'étoit approché de lui, pour s'informer de ce qu'il faisoit en cet endroit ; qu'il avoit

118 FLORENTIN

répondu qu'il conduisoit au prochain village une pauvre femme infirme ; que les chasseurs avoient insisté en lui disant qu'il n'étoit pas dans la route, qu'ils ne voyoient

pas la raison qui lui faisoit traverser ainsi le fort de la forêt ; qu'il avoit prétexté l'intention de ramasser du bois sec, et que l'a-dessus ils s'étoient retirés.

Suivant ce que j'ai su depuis de M. de Blenz, ce jeune chasseur, n'étoit lui-même, qui en revenant de Trèves, avoit fait une visite à un de ses amis. Les lettres expédiées de Beulenburg, lui avoient appris mon enlèvement, et le rendoient attentif à tout ce qu'il rencontroit de suspect. Voilà pourquoi ma cariole avoit excité ses soupçons.

Il ne nous arriva plus rien de la journée. Le soir nous reprîmes notre route, et nous avançâmes beaucoup pendant la nuit. Le lendemain matin, j'entendis une chaise à peu de distance ; je reconnus en même tems que mon conducteur pressoit son cheval, et que les soldats n'étoient pas à leur aise.

ET ROSINE. 119

Bientôt s'élève une voix menaçante : Arrêtez ! je tue le premier drôle qui avance ... ! Qui conduisez-vous là ? Secourez-moi, m'écriai – je à l'instant ; je suis de Beulenburg. Ah ! ah ! reprend la même voix, je ne me suis pas trompé. Marauds, ôtez ce drap. On découvre ma cariole, et je vois mes gardes immobiles comme des statues, en présence de M. de Blenz, de son ami et d'un laquais. Le premier dit en jettant les yeux sur moi : C'est elle ! La voilà telle que les lettres la désignent. Alors il ordonne aux soldats de mettre bas les armes ; ils ne se le font pas répéter, et se sauvent dans la forêt. Enfin je respirai. Mes libérateurs m'aiderent à descendre avec beaucoup de politesse. M. le baron de Blenz est un jeune homme de vingt-quatre ans, plein d'ardeur, et d'une figure très-agréable. Il s'empara de mon bras, et me conduisit à son carrosse qu'il avoit laissé sur le grand chemin. Je ne pus refuser d'y monter ; après m'avoir dit qui il étoit, il me pria de lui raconter mon aventure. Je n'y crus voir aucun risque,

et ne lui cachai que mes sentimens pour Florentin :. En finissant je lui fis les plus vives instances pour qu'il me fit reconduire à Beulenburg. Il feignit d'entrer dans mon projet. Mais faute d'une occasion sûre, il me conseilla d'attendre que nous fussions rendus dans sa terre, dont nous étions encore à plusieurs milles. J'y consentis, et nous convinmes ensemble que j'écrirois à mes protecteurs, dès que nous serions arrivés chez lui.

Son ami nous quitta. Je continuai ma route avec ce jeune seigneur, sans autre appui sur la terre. A la dinée, il me parla brusquement d'amour, avec une confiance vrfaiment offensante pour moi. Je lui fis part des termes où j'en étois avec Florentin, je lui dépeignis les droits que cet amant avoit sur ma foi, l'ardeur d'une passion mutuelle nourrie dans nos cœurs depuis la plus tendre enfance. Mon libérateur parut très-éloigné de sentir la force de mes représentations, et n'en fit pas moins parade de ses sentimens injurieux pour moi.

ET ROSINE. 121

Ainsi se passa le reste du voyage, pendant lequel peu s'en fallut que je ne me crusse plus en danger, qu'au milieu des bandits qui m'avoient enlevée. Mais c'est au château, que je prévis les persécutions auxquelles j'allois être exposée ; car M. de Blenz m'interdit jusqu'aux moyens de faire par venir de mes nouvelles à Beulenburg.

I 11

122 FLORENTIN

CHAPITRE XXI.

Persécutions.

M. DE BLENZ a dans l'Alsace d'autres terres où demeurent habituellement sa mère et sa sœur ; mais ces dames étoient à Paris depuis un an. J'eus en abondance tout de qui pouvoit contribuer à mon bien-être, hormis le repos et la liberté. Entr'autres moyens de séduction qu'employa le jeune baron, il voulut à plusieurs reprises et sous divers prétextes, me faire accepter des présens magnifiques ; je les refusai tous, et reduisis mes demandes à l'indispensable nécessaire.

Dans les commencemens, il se promenoit tous les jours avec moi, cherchant, quoiqu'avec beaucoup de réserve, toutes sortes de moyens de me témoigner son amour. Mais après quelques semaines, sa passionavoit jetté de si profondes racines, qu'il sortit des bornes de la modération. Cependant, comme j'avois de bonne heure

ET ROSINE. 123

prévu ce changement, je m'étois mise en garde contre ses attaques.

Un soir il vint dans mon appartement ; son air annonçit le trouble et la tristesse profonde. C'étoit au mois de novembre. Aprè avoir fait quelques tours sans préférer une parole, il prend une chaise et se place devant moi. Des larmes roulent dans ses yeux ; il hésite ; enfin : Ange du ciel, s'écrie-t-il ! aucun mortel n'a donc le droit de mériter votre cœur ?

– Pourquoi, M. le baron ?

– Pourquoi ! Et je ne peux vous fléchir !

– C'est que vous n'êtes pas l'homme à qui je peux m'unir. Réfléchissez, monsieur ; si vous aviez une amie ; si vous lui aviez fait, si vous en aviez reçu le serment d'une éternelle fidélité ; par exemple, si j'étois réservée à l'honneur de votre main, qu'un autre me mit à pareille épreuve, et que je vous gardasse ma foi, comme je la garde à mon amant ; que penseriez-vous de cet autre et de moi ?

124 FLORENTIN

– Je le regarderois comme un démon, et vous comme un ange. Ah ! Rosine, voilà ce qui me rend furieux ; c'est de vous voir une ame si parfaite, et de ne pouvoir vous posséder. Hélas ! je mérite au moins votre compassion.

De tout mon cœur, lui dis-je en pleurant, je vous l'accorde. Je vous plains du fond de mon ame ; mais quand il devroit m'en coûter la vie, je ne cesserai de vous répéter que je ne puis être à vous. Du reste je sens pour vous un attachement qui peut subsister sans que ma conscience m'en fasse aucun reproche ; honores-moi d'un sentiment pareil.

Cet accord pouvoit entraîner des conséquences dangereuses, et je frémis encore quand j'y songe. Cependant mes intentions étoient pures, et je sentois réellement de l'amitié pour lui. Je fus assez heureuses pour que mon défaut de prévoyance ne me devint pas funeste. Il me serra dans ses bras ; je sentis qu'il étoit prêt à s'oublier ; mais tout-à-coup il recula plusieurs pas :

ET ROSINE. 125

Quoi, dit-il, vous me livrez votre cœur innocent ; vous me confiez votre honneur ; et j'oserois en abuser ! Non, jamais ... ! De ce moment il reprit sa tranquillité. J'en fus satisfaite au point que j'en versai devant lui des larmes de joie. Je crus que l'honneur avoit triomphé de l'amour ; déjà je me flattois qu'il alloit consentir à mon départ : mais il s'en falloit de beaucoup encore. Jusques – là son projet avoit été de me retenir auprès de lui, en me faisant entrer au service de M^{me} sa mère ; mais il ne tarda pas à changer d'intentions. Il pensa sérieusement à m'épouser, et m'en fit la proposition avec une assurance qui montrait assez qu'il ne me croyoit pas capable de le refuser. Il savoit pourtant que je ne sacrifierois pas mon amant à l'orgueil de son et de ses richesses. Irrité de ma résistance, il ne cessoit de me la reprocher durement. Cette conduite commença vers Noël, et

dura jusqu'au milieu de janvier. Il est impossible de d'crire ce que je souffris durant cet intervalle. Il m'enferma dans

11

126 FLORENTIN

une espèce de cachot, où je ne mangeois que du pain, ne buvois que de l'eau, où je couchois sur la paille, et n'avois qu'autant de feu qu'il en falloit pour ne pas mourir de froid. Il ne venoit plus me voir ; il se contentoit de me faire demander chaque jour, par un vieux domestique, si je lui faisais répondre que je ne changerois jamais. Cette vie m'étoit si cruelle, que je n'aurois pas balancé, si j'avois eu le choix, entr'elle et la mrt.

A la fin je tombai malade de tristess et de mis`re ; cela toucha mon persécuteur. Il me rendit ma chambre ordinaire, celle où vous m'avez trouvée. Il eut de nouveau recours à la douceur. Mais j'étois lasse de ses procédés, et j'avois pris la ferme résolution de m'en débarrasser à quelque prix que ce fût. Un jour qu'il m'accobloit de sey soins prévenans, je lui tins ce discours : Monsieur le baron, je ne suis ainsi que vous une créature humaine. Mon bonheur m'est

ET ROSINE. 127

aussi cher que le vôtre doit vous l'être. Cessez de me tourmenter, ou j'aurai recours à des moyens qui vous étonneront. Il rêva profondément, se tut quelques minutes, et portant son mouchoir à ses yeux, il s'écrivra : vous surpassez Paméla !¹⁴
– Non, monsieur, Paméla se seroit comportée comme moi, si sa main avoit été promise.
– Ah ! que je suis malheureux ! Suis-je coupable de l'ascendant que vous avez sur mon cœur ? Où trouver le sage qui résiste à la plus violente des passions ?

¹⁴ Samuel Richardson (1689-1761): Paméla. = Pamela / oder / die belohnte / Tugend. / Aus der sechsten vermehrten Englischen / Auflage in das Deutsche übersetzt / und mit Kupfern gezieret. / Erster Theil. / Mit Königl. Pohl. und Churfürstl. Sächs. / Privilegio. / - / Leipzig, / Verlegts Jacob Schuster, / 1743." - [...] Zweyter Theil. [...] 1743. [...] Dritter Theil. [...] 1743. - [...] Vierter Theil. [...] 1743. – Siehe Grellmann (Anm. 7) S. 218, Anm. 38.

– Vous êtes ce sage ; vous n’avez qu’à vouloir, pour vainere votre amour. Rendez-moi la liberté ; le tems vous rendra le repos. Oui, M. le baron ; votre penchant est un crime. Le ciel a reçu mon sedrment ; le parjure m’est impossible, à jamais impossible.

Il se remit. Ecoutez, vertueuse Rosine, dit-il. Voulez-vous me donner une preuve d’amitié ; demeurez ici cet hiver, sans écrire à Beulenburg. Je vous jure de ne plus

128 FLORENTIN

vous importuner. Je combattrai de toutes mes forces mon malheureux amour, et dirigé par vous, peut-être réussirai-je à me détacher de vos charmes. Dites ; me refusez-vous cette dernière grace ?

Quoique bien certaine du peu d’efficacité du remède, je voulus bien condescendre à sa fantaiie ; je lui promis de passere le printems à Blenz. A quoi m’eut servi de r’sisteeer ; j’étois en son pouvoir. Ma promesse le calma ; mais je ne fus pas entièrement rassurée. J’étois toujours sur mes gardes. Je sentois bien qu’il se faisoit violence. Souvent je ne le voyois pas de deux jours ; plus souvent encore il multiplioit ses visites. Quand je lui parlois amicalement, son cœur s’épanchoit ; il étoit attendri. Mais si j’affectois de la froideur, il redoublait d’empressement, et, pour m’en délivrer, j’étois obligée de reprendre la ton de l’amitié.

ET ROSINE. 129

CHAPITRE XXII.

Délivrance.

CEPENDANT je touchois au terme de ma rigoureuse épreuve. Un des derniers jours d’avril, j’entends beaucoup de mouve-

ment dans le château. M. de Blenz accourt chez ,oi très-effrayé ; caches-vous, me dit-il, Rosine, cahez-vous. Mon oncle (M. de Fink) est ici. Je suis perdu, s'il vous voit. Il me saisit, il veut m'entraîner. Je m'arrache de ses bras ; non, Monsieur, m'écriai-je ; suis-je criminelle, pour craindre qu'un me voie ? – Au nom de Dieu, reprend-il en m'entraînant de nouveau ! venez. Malgré ma résistance, j'allois succomber, lorsque M. de Fink entra. Que faite-vous, mon neveu ? Blenz baisse les yeux sans répondre. Et vous, Mademoiselle. qui êtes-vous ? Je fonds en larmes, et lui raconte mon aventure.

– Dit-elle vrai, jeune homme ?

– Oui ! ... !

130 FLORENTIN

– Eh bien ! vous avez flétri l'honneur de votre nom. Eloignez-vous de ma présence. Vous partirez après-demain pour Paris ; entendez-vous. Auriez-vous encore à parler à Mademoiselle ? comment ? (le neveu sortit couvert de confusion)

Or sus, ma chère, me dit M. de Fink d'un ton glacial, si mon beveu vous a ravi l'honneur, je vous donnerai de quoi subsister le reste de votre vie. Si vous êtes enceinte, je me charge de l'éducation de votre enfant. Mais quittez cette demeure, et n'y reparaissez jamais.

Ce discours en même tems noble et grossier me transporta de colère. Monsieur, répondis-je, vous ajoutez l'insulte aux torts de M. de Blenz. Gardez votre aumônes pour ceux qui en ont besoin. J'ai chez mes protecteurs tout ce que je desirer, et, s'ils venoient à me manquer, j'ai des parens. Permettez – moi d'crire à Beulenburg ; on viendra me chercher. Quant ?a la perte de l'honneur, dont vous me parlez si légèrement, croyez que, malgré ma

ET ROSINE. 131

foiblesse, j'aurois arraché la vie à votre parent ou à moi-même, avant qu'il eut pu consommer ce crime abominable. En di

sant cela, je lui fis voir un canif que je portois sur moi depuis quelque tems, pour m'en servir au besoin.

M. de Fink m'observoit d'un œil étonné. Non, non, répondit-il, Dieu n'auroit pas permis que vous fussiez réduite à ces extrémités. A ces mots il sortit ; il revint peu de tems après. Sa physionomie étoit devenue gaie et amicale, et je m'aperçus que ma réponse l'avoit satisfait. A dater de se moment, il eut pour moi les égards les plus distingués. Il me permit toujours à me prouver une haute estime. Il me faisoit faire de sages réflexions sur les événemens de ma vie. Je les lui avois ingénument racontés ; il en tiroit des instructions, que j'espère n'oublier jamais.

132 FLORENTIN

CHAPITRE XXIII.

M. de Fink.

Nos voyageurs arrivèrent à Beulenburg, trois jours après avoir quitté Blenz. Je ne décrirai point la joi que leur retour répandit dans le château, de même que chez des bonnes genz d'Ezenheim. Rosine ouvrit le paquet de M. de Fink. Il renfermoit un très-beau collier de perles, un billet de banque de deux mille florins, et la lettre suivante :

« Vertueuse Rosine, acceptez ce présent
« au nom de la famille de Blenz ; il ne
« sauroit compenser, je l'avoue, l'offense
« révoltante que vous en avez reçue. Mais les
« perles seront un emblème du triomphe
« que vous avez obtenu sur le vice ; le billet
« de banque augmentera pour l'avenir l'ai-
« sance dont vous fûtes cruellement privée
« ici ; il est payable à Amsterdam. Et ma
« lettre est une lettre de change tirée sur
« mon neveu, à la vue de laquelle les coeurs

ET ROSINE. 133

« honnêtes vous rendront aux dépens de ce
« jeune homme, le respect et l'hommage
« que méritent vos vertus.

« *Pierre de Fink* ».

M. de Beulenbourg sourit à cette lecture :
voilà, dit-il, un hommage bien glorieux
pour Rosine ; le trait est digne du baron
de Fink ; je le connois de réputation ; il est
extraordinaire dans ses vertus comme dans
ses richesses. Il a servi quelque tems dans
la marine de Hollande. Depuis il a fondé
en Amérique une superbe colonie, dans le
voisinage de Philadelphie ; c'est là sur-
tout, qu'il a contracté sa manière un peu
brusque, quoique pleine de noblesse,
d'exercer la bienfaisance.

Rosine fut obligée de recommencer le
récit de son enlèvement, et de ses souf-
frances. Ses protecteurs en conçurent pour
elle un nouveau degré d'estime, parce que
la force et la beauté de son caractère avoient
brillé dans ces épreuves. Ses parens vinrent,
accompagnés de Lorenz et de Marthe, et
leur joie fut inexprimable. Mais la cause

I 12

134 FLORENTIN

du malheur de Rosine n'en demeura pas
moins un mystère, quoiqu'on fut généra-
lement porté à l'attribuer au lieutenant
Steinfeld.

Vers le milieu de l'été, l'on reçut de
Florentin des lettres datées de Surinam.
Ce fut avec la plus vive émotion que Ro-
sine ouvrit celle qui lui étoit adressée. Elle
ta trouva remplie d'assurances d'un éternel
amour, et d'encouragement à la patience et
à la fidélité. Loin de s'y plaindre de la
distance qui se séparoit d'elle, ou de laisser
paroître la moindre crainte de ne plus la
revoir. Florentin témoignoit une douce
confiance. La beauté de son ame se pei-
gnoit dans toutes ses lettres. Celles desti-
nées à Charles et à Rheinwald, furent en-
voyées à Gottingue. Le paquet renfermoit
aussi l'histoire de Florfentin, depuis l'é-
poque de son départ. Je vais le transcrire

ici fidèlement.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

135

TABLE DES CHAPITRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. <i>Les prémices de la sympathie,</i>	Page 1 [9]
CHAP. II. <i>La Bienveillance,</i>	8 [13]
CHAP. III. <i>La petite Maitresse d'école</i>	17 [18]
CHAP. IV. <i>La Maison paternelle,</i>	20 [19]
CHAP. V. <i>L'Amour et l'Ambition,</i>	29 [24]
CHAP. VI. <i>Les bons cœurs,</i>	34 [27]
CHAP. VII. <i>La Bienfaisance,</i>	40 [31]
CHAP. VIII. <i>Symptômes,</i>	48 [35]
CHAP. IX. <i>Déclaration,</i>	52 [37]
CHAP. X. <i>L'Enlèvement,</i>	59 [42]
CHAP. XI. <i>Le prétendu Philosophe,</i>	65 [45]
CHAP. XII. <i>L'Amitié,</i>	69 [47]
CHAP. XIII. <i>Indices,</i>	73 [50]
CHAP. XIV. <i>Mauvaises nouvelles,</i>	79 [56]
CHAP. XV. <i>Départ,</i>	83 [56]
CHAP. XVI. <i>Imposture apocryphe,</i>	88 [59]
136 TABLE.	
CHAP. XVII. <i>Autre enlèvement,</i>	92 [61]
CHAP. XVIII. <i>Soupçons,</i>	96 [63]
CHAP. XIX. <i>Rosine est retrouvée,</i>	100 [65]
CHAP. XX. <i>Histoire de Rosine,</i>	114 [73]

CHAP. XXI. *Persécutions*, 122 [77]

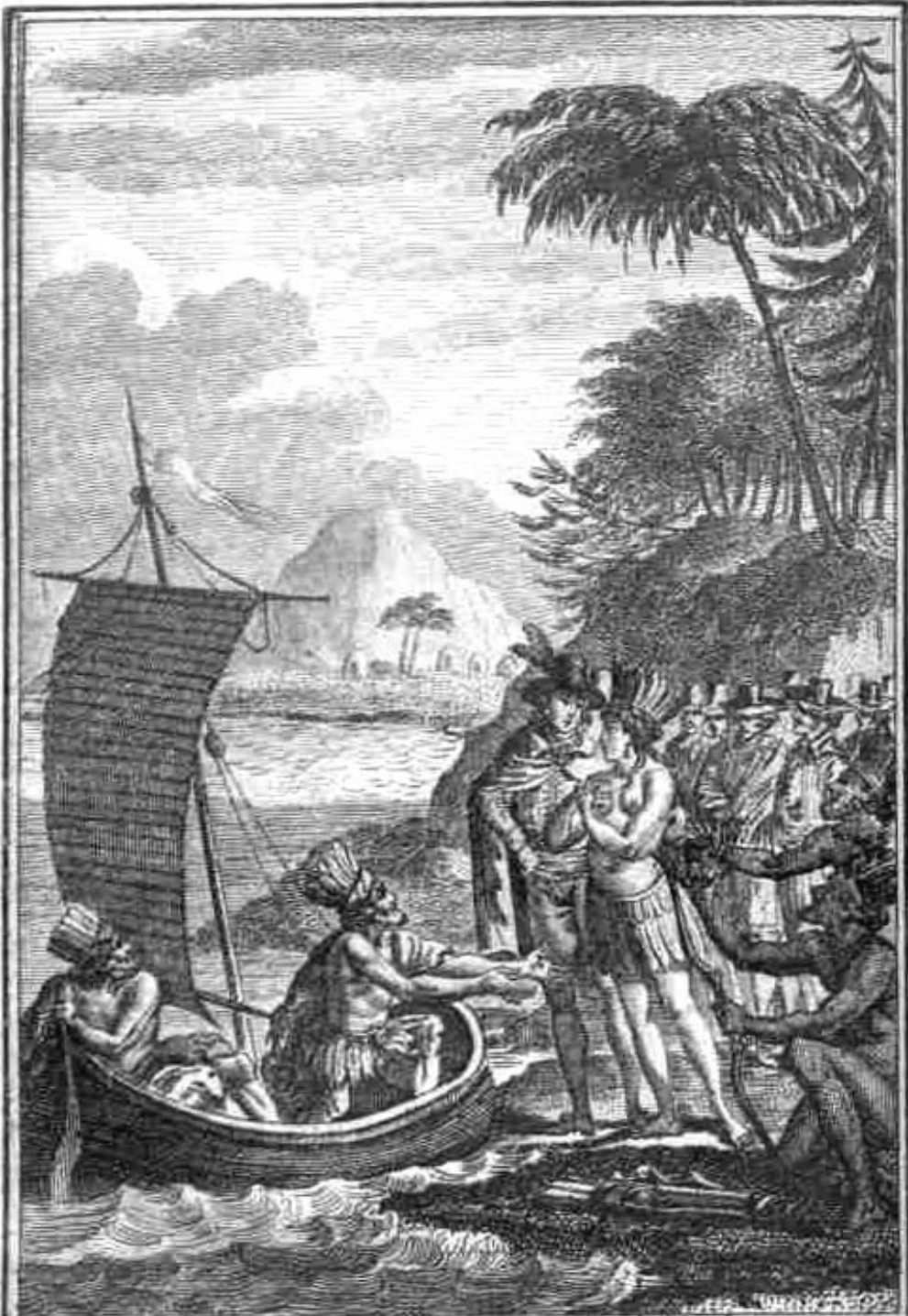
CHAP. XXII. *Délivrance*, 129 [81]

CHAP. XXIII. *M. de Fink*, 132 [83]

Fin de la table de la première partie.

Band 2

Tome 2^{me}



Le Cacique ne cessa de regarder tant que sa Fille fut sur le rivage .

Quarverdo fecit.

Nicht kopieren

F L O R E N T I N

E T

R O S I N E ,

O U

L'ORPHELIN DES VOSGES,

Histoire véritable , traduite de l'allemand

D E S T I L L I N G .

Avec figures dessinées et gravées par Quéverdo.

D E U X I E M E P A R T I E .

A P A R I S ,

Chez { L E P E T I T , Libraire , quai des
Augustins , No. 32 ;
D U G R I T , Libraire , rue de la
Révolution , à Niort ;
P L A S - M A M E , Libraire , à Tours .

A N I I I D E L A R É P U B L I Q U E .

FLORENTIN

ET

ROSINE

OU

L'ORPHELIN DES VOSGES,

Histoire véritable, traduite de l'allemand

DE STILLING.

Avec figures dessinées et gravées par Quéverdo.

—

DEUXIEME PARTIE.

—

A PARIS,

LEPETIT, Libraire, quai des

Augustines, No. 32;

Chez DUGRIT, Libraire, rue de la

Révolution, à *Niort*;

PLAS-MAME, Libraire, à *Tours*.

—

AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

FLORENTIN

ET ROSINE

--

SECONDE PARTIE:

--

CHAPITRE PREMIER:

Relation du voyage de Florentin.

DÈS que Lorenz et Nicolas furent hors du navire, on leva l'ancre, et nous gagnâmes la haute mer. Le tems fut magnifique durant les premiers jours ; aussi M.

Schmidt (c'est le nom du candidat) et moi, nous ne quitions pas le tillac. Nos cœurs éprouvoient les mêmes agitations. Nous demeurions souvent une demi-heure assis à côté l'un de l'autre, sans proférer une parole ; et quand nos yeux se rencontroient, nous les sentions se mouiller de larmes, sans en connoître la raison. Une belle après-midi entr'autres, je considérois

4 FLORENTIN

la mer. Sa surface foiblement agitée ; le soleil traçant au loin un sillon enflammé dans les vagues, qui se balançoient en roulant des côtes de Hollande vers celles d'Angleterre ; leur bruissement semblable à celui du vent dans les feuilles des forêts ; cette admiration mêlée de quelque frayeur, qu'inspire le spectacle de la vaste étendue de l'océan, me pénétrèrent d'un enthousiasme tout nouveau pour moi. Grand Dieu, m'écrirai-je ! tu es par-tout où il y a du mouvement ; le bonheur se trouve par-tout où tu es. Faut-il accuser ton soleil, si l'aveugle ne le voit pas ; s'en prendre à toi, si l'homme ne sent pas sa félicité ? Schmidt m'écoutoit ; il m'embrassa. J'observois en moi depuis notre départ un singulier changement. J'ai toujours aimé les hommes ; mais j'éprouvois un surcroît inexprimable d'affection pour ceux qui étoient dans le vaisseau. Je m'empressois de leur rendre service ; j'aurois embrassé volontiers le dernier des matelos. Schmidt se livroit à l'étude ; il avoit une bibliothèque peu nombreuse, mais bien

ET ROSINE. 5

choisie. Tantôt je sisois ; tantôt je me rapprochois du pilote, et m'instruisois, en l'aidant, de la pratique de son art. Je causois avec Schmidt ; je m'abandonnois la tous les caprices de mon imagination. Je comparois la terre entière à notre vaisseau, le genre humain à notre petite société ; et je déplorais la folie des passagers, qui ne cessoient de se quereller, tandis qu'ils auroient pu mutuellement alléger leurs

peines, et a accroître leurs plaisirs, dans la courte traversée de la vie. Je n'étois pourtant pas absolument sans inquiétude ; l'ignorois le sort qui m'attendoit en Amérique. Mais j'écartois ces sombres idées, et je m'en reposois de l'avenir sur l'être bien-faisant qui m'avoit toujours protégé. Après trois mois de navigation, nous découvrimus Surinam. La vue du rivage nous transporta en joie. en mon particulier je ne me sentois pas né pour la profession de marin. Le plaisir de revoir la terre fut pour moi presque aussi vif qu'aurait été celui de rentrer dans ma patrie. Le capitaine me dit alors : je me suis chargé

I

6 FLORENTIN

de vous placer avantagement ; ne vous écartes pas du bâtiment jusqu'à mon retour ; je vais m'occuper de vous. Pendant son absence, Schmidt se rendit à son destination ; en le quittant, je lui promis d'aller le voir de tems en tems, si mes occupations m'en laissoient la liberté.

Le capitaine revint le lendemain au soir. J'ai trouvé, me dit-il, une place qui vous convient parfaitement. La personne à qui je vous avois destiné vient de mourir ; mais j'ai fait pour vous une découverte encore plus avantageuse. A vingt milles dans les terres, demeure M. Pilger, Seigneur allemand puissamment riche, que des raisons particulières ont fait passer ici avec la meilleure partie de sa fortune. Il a une belle habitation, nombre de nègres et de sauvages à bon service, et il travaille avec succès au bien-être de tout ce qui l'entourne. Il est maintenant à Surinam. Je lui ai parlé de vous ; il a pris beaucoup d'intérêt à votre situation. Amenez-moi ce jeune homme, m'a-t-il dit, il sera mon ami, s'il peut m'aider à faire des heureux. J'ai voulu

ET ROSINE. 7

savoir quels seroient vos honoraires. envoyez-le toujours, m'a-t-il répondu en souriant ; il sera content de moi. Qu'en

pensez-vous, ajouta le capitaine ? Voulez-vous en courir les risques ? Oui, monsieur, lui dis-je, et de tout mon cœur. Le langage de cet homme m'est garant de sa reconnaissance.

Je réglai mes comptes avec le capitaine, qui me fit la remise du quart de ma dépense ; je pris congé de l'équipage, et partis avec un matelot qu'on me donna pour m'accompagner. En marchant sur cette terre étrangère, je vins à songer à Rosine, à tous mes amis de Beulenburg ; les jours de bonheur et d'innocence que j'y avais passés se retracèrent si vivement à mon imagination, que je soupirois et pleurois involontairement. Le matelot me demanda ce qui pouvoit m'affliger, tandis que le sort paroissoit me favoriser. C'est à moi, continua-t-il, à me désoler, à moi qui laisse dans mon pays une femme, et deux enfans qui faisoient toute ma joie, sans pouvoir me flatter de les jamais revoir. En parlant,

8 FLORENTIN

il s'efforçoit de pleurer ; mais cela lui étoit impossible. Il m'inspira tant de compassion, que j'oubliai un instant mes propres chagrins, et lui demandai les causes de son malheur.

Je suis de Westphalie, répondit-il marié très-jeune à la fille d'un laboureur aisé, j'ai vécu plusieurs années avec elle dans l'union la plus tendre et la plus heureuse. Ses parens moururent, et je devins le maître de leur bien. Nous continuâmes à nous soutenir hooêtement ; je n'avois rien à désirer. Seulement, notre prince étoit si jaloux de la chasse, que le gibier dévorait nos récoltes. Je travaillois tout le jour, et la nuit il me falloit encore veiller pour écarter les bêtes fauves de mon petit enclos. Enfin je perdis patience. Un soir que je sisitois un beau champ d'avoins, j'aperçus un cerf qui paissoit tranquillement. Je cours à la maison ; je prend un fusil chargé à balles. Revenu sur la place, le cœur me bat ; je n'ai plus le courage de tuer le cerf ; mais je veux lui faire peur.

J'ajuste au buisson près de lui ; le coup

ET ROSINE. 9

part, et j'entends un cri perçant. La frayeur me saisit ; j'avance en tremblant, et je trouve ... je trouve ... le garde-chasse ..., un homme de cinquante ans, blessé à la poitrine et roide mort. J'entends venir ; on appelle ; je m'enfuis ; et depuis ce funeste soir, je n'ai revu ni ma femme, ni mes enfans. Voilà quatre ans que je travaille sur ce port, sans retourner en Hollande, de peur d'être arrêté.

Le pauvre Kothbeck (c'étoit le nom du matelot) essaya encore de pleurer ; mais le chagrin avoit tari dans ses yeux la source des larmes. Mon ami, lui dis-je, si tu es innocent, ton affliction ne durera pas toujours ; le ciel te rendra ta famille et la paix. Oui, repliqua-t-il, je suis innocent ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce même garde avoit tué mon père pour une pièce de gibier, sans qu'on eut dit le moindre mot. Hélas ! il a fallu que, sans le vouloir, j'aie puni le meurtrier. Je lui dis tout ce que j'imaginois de consolant ; je brûlois du desir de lui rendre service. Je l'engageai à revenir me voir, lui donnai

10 FLORENTIN

pour boire, et le renvoyai quand nous fûmes à la porte de M. Pilger.

Je n'eus qu'à me nommer pour être introduit. M. Pilger est un homme, quoiqu'imposante. Il me reçut avec bonté, et me fit asseoir à côté de lui. La première chose qu'il me demanda fut mon histoire ; je la lui racontai fidèlement ; j'y joignis celle du matelot Kothbeck, afin de l'intéresser en sa faveur. Je verrai, me dit-il ; s'il est honnête, je lui ferai du bien. Il ne partira point de vaisseau de Surinam avant le printems. Alors j'écrirai, sans rien lui dire, pour faire venir sa femme et ses enfans. Car, s'ils étoient morts, c'est alors que le malheur de ce brave homme seroit à son comble. Kothbeck vint le jour suivant ; il plut à M. Pilger, qui lui fit avoir

son congé, et lui permit de nous suivre à son habitation.

Je n'ai point de termes pour rendre l'étonnement dont je fus saisi, lorsque d'une petite éminence, je découris la retraite de M. Pilger ; je vais tâcher de donner une

ET ROSINE. 11

idée de ce chef-d'œuvre de la nature, de l'art, et d'une sage économie.

A l'orient de Surinam, coule du sud au nord un fleuve considérable appelé Marony. Sa rive droite est couverte de rochers, qui se prolongent au loin, jusqu'au rideau de montagnes sauvages qui bordent l'horizon. Ce pays est inhabité ; c'est le refuge des Caraïbes, quand ils sont poursuivis par leurs ennemis. On ne peut rien comparer à la vue qu'il présente. L'œil se repose alternativement sur un tapis de verdure, ou sur une vallée riante, au milieu de laquelle on découvre une sombre forêt, surmontée d'agréables collines. On forme

aussi-tôt le desir d'habiter ce petit paradis terrestre. Une illusion flatteuse vous transporte avec un ami. On rêve à la vie douce, tranquille et solitaire qu'on pourroit y mener. Insensiblement le regard s'élève, et s'étend davantage. Il fixe une chaîne de roches escarpées dont la cime se perd dans les nues. Plus loin, un torrent impétueux sort de terre en bouillonnant, s'élance dans un large bassin, se précipite avec fureur

12 FLORENTIN

du haut des rochers, va se cacher derrière d'autres montagnes, et laisse deviner à l'imagination des scènes encore plus effrayantes. Plus haut on voit leur sommet sourcilleux, où des piliers énormes menacent d'écrouler depuis des siècles. On remarque un affreux précipice ; on croit être sur le bord ; on tremble ; la terre semble tourner autour de vous ; on s'assied d'épouvante.

Sur la gauche du fleuve s'étend une plaine très-fertile, entrecoupée çà et là des

petits vallons. Les montagnes et les bois ne sont qu'à deux milles du rivage. C'est là que M. Pilger a fondé sa colonie, et dans l'espace de quinze ans, il l'a rendue très-florissante. Le village est environ à un quart de lieue du Marony. On y arrive par une route large et tirée au cordeau. La maison principale est élégante et commode, sans magnificence. Pilgersheim est composé de soixante-dix maisons, régulièrement bâties. Elles sont assez éloignées les unes des autres, pour que chacune ait son jardin.

ET ROSINE. 13

Les vents que les montagnes renvoient dans la plaine, y rendent la température très-douce, quoique sous la Zone torride. Les habitans sont de toutes sortes de nations, la plupart Européens, et beaucoup de nègres libres. M. Pilger ne souffre pas d'esclaves, mais seulement des domestiques de deux sexes, comme en Europe. Quelques familles Caraïbes sont aussi venues s'y fixer; les unes ont embrassé la religion chrétienne ; les autres ont conservé leur culte naturel. M. Pilger ne contraint personne sur cet article. Il se content de veiller sévèrement sur la police et les mœurs.

Chaque père de famille a son terrain particulier, un peu plus que suffisant à ses besoins, mais pas assez grand pour qu'il puisse en rien négliger. Sa plantation est composée de terre labourable et de pâturages, avec deux autres pièces, destinées, l'une aux cannes à sucre, l'autre au café. Ces deux dernières fournissent les productions commercables dont le cultivateur peut se faire une petite somme d'argent.

II 2

14 FLORENTIN

M. Pilger ne s'est point réservé de terre ; il a tout partagé entre ses colons. Il ne tire aucun revenu des bleds ni des bestiaux, parce que l'habitant qui consomme lui-même leur produit, ne peut le convertir en espèces. En récompense le sucre et le café

lui rapportent beaucoup, sans devenir on=/
reux à la colonie. Il y a plusieurs moulins
à sucre ; ils sont en commun. Les culti-
vateurs y portent leurs cannea l'un après
l'autre, et en tirent eux-mêmes le sucre
brut, qu'ils portent au magasin général ;
il en est de même du café, quand il est
mûr. On compte aussi-tôt au propriétaire
les neuf dixièmes de la valeur de ses den-
rées ; l'autre dixième est le revenu de M.
Pilger ; il mont annuellement à deux
mille florins. Il n'en demande pas davan-
tage ; son plus grand bonheur est d'assurer
selui de ses colons.

Le magasin [sic] a ses préposés, que préside
M. Pilger. Après lui vient le directeur,
ensuite le caissier, le premier com-
mis et dix anciens de la commune. Le
commerce se fait pour le compte de la

ET ROSINE. 15

colonie. Tout l'argent qui en provient est
versé dans la caisse générale, pour servir
aux dépenses publiques, payer le curé, le
maitre d'école, les officiers du magasin,
soutenir les pauvres, construire les bâti-
mens de transport, etc.

Ces vaisseaux, uniquement destinés au
commerce de la colonie, partent de Pil-
gersheim, descendent le fleuve, et tra-
versent la mer jusqu'à Surinam. Ils trans-
portent toutes les denrées au magasin de la
compagnie Hollandoise, et reviennent
chargés de marchandises d'Europe, qu'on
rev end à la colonie au plus bas prix pos-
sible.

Il n'y a put-être pas au monde un séjour
plus heureux que Pilgersheim. Jamais de
querelles entre voisins, jamais de cabales.
C'est une grande famille dont M. Pilger est
le père et l'ami. Dès qu'un jeune homme
est en âge de se marier, il se choisit une
épouse selon son cœur. Le choix est aussitôt
ratifié par les parens. C'est une fête
générale. M. Pilger assigne un terrain [sic] aux
époux. On leur bâtit une maison aux dé-

pens de la caisse publique ; chaque habitant y porte un meuble, un ustensile de ménage ou d'agriculture. Et c'est ainsi que la colonie s'accroît et s'étend tous les jours. Les Caraïbes qui sont les naturels de la contrée, habitent dans leurs forêts au delà du Marony. La seule chose à redouter, c'est une division entre ces sauvages et la colonie. Mais jusqu'à présent, M. Pilger a trouvé moyen d'entretenir la bonne intelligence avec eux. Cependant tous les dimanches, il exerce sa milice, composée de deux cens hommes, dont lui-même est le commandant.

Voilà le tableau de mon séjour actuel ; j'y passerois volontiers ma vie, si ma Rosine et mes autres amis d'Europe étoient avec moi. Mais je ne saurais vivre sans eux, et j'aspire sans cesse à l'heureuse époque de notre réunion.

ET ROSINE. 17

CHAPITRE II.

Suite.

NOUS arrivâmes le soir chez M. Pilger. Son épouse me reçut avec bonté ; elle étoit entourée de ses cinq enfans, dont l'aîné est un jeune homme de dix-huit ans ; ils m'accueillirent avec un empressement qui me charma. A table où se trouvèrent M. Pilger, son épouse, le pasteur Evrard et moi, M. Pilger me dit : la première chose que je vous demande, c'est votre amitié pour nous, et vos soins pour mes enfans. Vous disposerez de ma bibliothèque ; elle est nombreuse et bien sortie. Je ne fixe point vos honoraires ; mais vous n'aurez pas à vous plaindre. Si vous vous plaisez ici, je ferai mon possible pour vous rendre heureux ; au printems vous serez le maître de retourner en Europe, si vous le desirez.

Je promis de ne rien négliger pour me rendre digne de ces avances amicales. Je n'entrerai pas dans le détail de mes occupations ; j'ajouterai seulement qu'outre

2

18 FLORENTIN

l'éducation de ses enfans, M. Pilger commence à m'employer dans d'autres affaires. Vous savez que la politique a toujours été mon étude favorite ; je ne vois pas à quoi elle pourra m'être utile ; cependant je ne saurois résister au penchant qui m'y porte ; et je le suis avec d'autant plus d'agrément, que je trouve ici les meilleurs ouvrages de ce genre.

M. Evrard est une des personnes qui m'intéressent le plus à Pilgersheim. Il est allemand, appartient à des parens riches, et s'est consacré dès sa jeunesse à l'étude de la théologie. Malgré sa haute vertu et la sévérité de ses mœurs, il n'a pu résister à la séduction de la volupté. Ses remords l'en ont cruellement puni. Tout, dans sa patrie, sembloit lui reprocher sa faute. Il a pris le parti de venir en Amérique. Un long repentir, une pénitence austère, ont enfin guéri son ame de cette plaie douloureuse ; et, maintenant, plus exact à ses devoirs, il cherche à faire tout le bien dont il est capable.

Quelque tems après mon arrivée dans la

ET ROSINE. 19

colonie, on annoça qu'il venoit d'aborder un canot plein de Caraïbes, qui demandoient à parler au Cacique de Pilgersheim. M. Pilger fit aussitôt mettre sous les armes cinquante hommes de sa milice ; les officiers du magasin et moi, nous primes nos épées et nos plus beaux habits, et nous nous rangeâmes en cercle autour du fauteuil sur lequel il s'assit : les sauvages furent introduits au milieu de cet appareil, qu'il avoit imaginé pour leur inspirer de la crainte et du respect. M. Evrard qui parle fort bien le Caraïbe, faisoit les fonctions d'interprête.

Six hommes presque nus, grands et musclés comme on nous peint Hercule,

entrèrent accompagnés de nos gens, qui sembloient des agneaux à côté de superbes lions. Ils fléchirent un genou, se relevèrent promptement, et le plus distingué s'avança. M. Pilger lui tendit la main ; le sauvage la serra ; ses traits quoique féroces, exprimoient une bienveillance frauche et fière. Prince de paiy, dit-il, le même soleil, la même lune, éclairent vos cannes à

20 FLORENTIN

sucré, et nos forêts ; nous respirons le même air, nous buvons les eaux du même fleuve ; ainsi nous sommes frères. Le grand Mattapuli, notre chef, t'annonce que tes amis seront les nôtres. Fais-nous connoître tes ennemis ; nous allumerons un grand feu ; nous les y ferons rôtir, et notre jeunesse dévorera leurs membres palpitans. Scellons donc entre les deux peuples une éternelle alliance.

Toute la personne de l'orateur parloit avec lui ; sans comprendre sa langue, j'étais ému jusqu'au fond de l'ame. M. Evrard nous interpréta ce discours, sans lui rien ôter de son énergie ; il rendit de même aux sauvages la réponse obligeante de M. Pilger. Nous voulons être frères, ajouta-t-il ; mais nous ne mangerons pas la chair de vos ennemis. On voit les lions combattre et mettre à mort d'autres lions ; mais il ne les dévorent pas. Le grand esprit qui a créé l'univers, a défendu aux lions et aux autres animaux de manger leurs frères, et vous savez qu'ils obéissent. Le sauvage l'écoutoit attentivement. As-

ET ROSINE. 21

tu vu le grand esprit, lui demanda-t-il ?

l'as-tu entendu dicter ses loix au lion ?

– Non ; je les tiens d'hommes pieux et vrais qui le savent.

– Mais le lion mange les agneaux, que le grand esprit a faits également ; ce sont pourtant ses frères.

– Nous mangeons aussi des animaux, mais ce ne sont pas nos semblables ; de même le lion ne mange pas d’autres lions. Le sauvage replique d’un ton assuré : nous ne mangeons pas non plus nos semblables ; nos ennemis ne sont pas nos frères. Mon frère, lui dit Evrard en lui serrant la main ; revère le grand esprit ; il t’apprendra ce qui est juste.
– Et que faut-il faire ?
– Dis-lui toujours avant d’agir : grand esprit, fais-moi connaître ta volonté. Après l’avoir promis, le sauvage demanda si Mattapuli pouvoit venir, et lier amitié avec nous. M. Pilger l’assura que nous en serions charmés, pourvu qu’il s’engageât à ne nous faire aucun mal, et à ne nous rien enlever. Tous le jurèrent

22 FLORENTIN

solemnellement au nom de leur chef. Ils reçurent des présents et se retirèrent. Dès le lendemain parurent sur le fleuve, Mattapuli, sa fille et trente Caraïbes. Nous allâmes à leur rencontre armés et vêtus comme la veille. Le Cacique étoit un vieillard respectable dont le regard annonçoit le courage. Mais tous nos regards se fixèrent sur sa fille, à qui il ne manquoit, pour offrir à nos yeux une beauté parfaite, que le teint d’une Européenne. Elle nous examina tous avec curiosité, mais elle s’arrêta sur Evrard. A près l’avoir considéré quelque tems, elle lui sourit et lui prit la main. Le pasteur fut sensible à cette marque d’intérêt, mais sans rien perdre de sa gravité. Quel est ton nom, jeune fille, lui demanda-t-il ? Zarima ; la Zarima, si tu veux, répondit-elle en jouant avec les doigts d’Evrard. M. Pilger et Mattapuli s’étant mutuellement salués, nous reprîmes le chemin de Pilgersheim. Zarima marchoit à côté du pasteur, et ne cessoit de lui parler ; il m’a depuis expliqué cette conversation.

ET ROSINE. 23

Que tu me plais, lui dit-elle, mon frère !

je veux rester avec toi !

– Tu me plais aussi, Zarim ; mais tu n’es pas un homme.

– Est-ce que tu ne peux pas souffrir de femme auprès de toi ?

– Je le peux, Zarima ; mais tu es belle, et ton amant me tueroit et mangeroit ma chair.

– Toi seul peux être mon amant. Je n’en eus jamais d’autre. Je veux vivre avec toi.

– Le grand esprit t’a fait naître princesse. Je t’aime comme ma sœur ; ton rang seul me défendrait de prétendre à vivre avec toi.

– Tu m’affliges, mon frère !

– Ecoute, Zarima. Le Créateur de l’univers veut que l’homme et la femme s’engagent par les sermens les plus sacrés à vivre unis jusqu’à la mort ; autrement il leur défend d’habiter ensemble.

– Cette loi me plait. Dicté-moi les sermens, et prononçons-les tous deux.

– Non, Zarima ; auparavant il te faut apprendre le culte que préfère le grand

24 FLORENTIN

esprit, et les devoirs des femmes Européennes. Ensuite tu deviendras mon épouse,

– Et faudra-t-il long-tems attendre ?

– Peut-être jusqu’à ce que le soleil ait passé deux fois sur notre tête. (Cela fait à Surinam environ six mois.) Mais crois-tu que ton père te laisse avec moi.

– Mon père ne me commande rien.

D’ailleurs il aime tous les sujets de votre Cacique.

Ces propos embràsèrent le cœur de M.

Evrard ; il conçut aussi-tôt plus vif desir de prendre Zarima pour épouse. Cependant nous arrivâmes. La colonie étoit rassemblée ; le Cacique témoigna de la bienveillance à tour les habitans ; nos familles Caraïbes ne pouvoient pas trouver d’expressions pour lui peindre pelouse devant la maison de M. Pilger. Là furent traités les Caraïbes. Mais le Cacique, sa fille et quelques-uns des sauvages le plus distingués, mangèrent avec nous dans une salle.

Zarima se tenoit auprès de Madame Pilger,

ET ROSINE. 25

observoit attentivement ses moindres actions, et s'efforçoit de l'imiter ; c'étoit dommage qu'elles ne parlassent pas la même langue. Il falloit à chaque instant qu'Evrard leur servit d'interprête, attendu qu'elles se faisoient une foule de questions. Madame Pilger ne tarda pas à sentir de l'inclination pour la belle sauvage. Apprenant que Zarima avoit dessein de resiter parmi nous, elle se chargea volontiers de son instruction, et promit de la former en peu de tems. La fille du Cacique ne pouvoit contenir sa joie.

M. Pilger et Mattapuli se lièrent d'amitié pendant le repas. J'étois singulièrement ému de voir avec quelle ardeur et quelle franchise cette race d'hommes si éloignés de nos mœurs, s'abandonnoient aux douces impressions de la bienveillance. Mais ce que j'admirois le plus, c'étoit la dignité que le Cacique mettoit dans sa conduite. Après le festin, Evrard résolut de faire aux sauvages une courte harangue. Nous descendimes tous sur la pelouse. Mattapuli rangea ses gens, se plaça devant eux, ayant

II 3

26 FLORENTIN

sa fille à côté de lui. Le pasteur se tint debout, et parla de la majesté, de la toute-puissance de Dieu, et de son amour pour le genre humain. Il finit par une exhortation touchante, sur l'union qui doit régner entre les habitans de la terre, et promit aux Caraïbes une éternelle amitié. Il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ensuite Zarima passa du côté du pasteur ; il la pria de s'énoncer lentement, afin qu'il put nous interpréter ses paroles.

Cacique Mattapuli, mon père, et vous Caraïbes mes frères ! Je ne m'asseoirai plus sur vos gazons ; je ne poursuivrai plus avec vous le gibier fugitif ; car je vous quitte. Mais je ne cesserai de t'aimer, puissant chef de ma nation. Je tournerai souvent

mes regards vers tes forêts, et je me rappellerai tes caresses. Voici l'homme qui me plaît ; je veux être son épouse, je resterai près de lui. Je renonce à manger avec vous la chair des ennemis. Ce qu'il me dira, je le ferai. J'adorerai le grand esprit, et aivrai sa volonté. Quand vous repasserez le fleuve, je serai sur le bord, et je pleu-

ET ROSINE. 27

verai ; mais je ne vous suivrai pas. Le feu qui me brûle me consumerait dans vos montagnes. Je mourrais alors ; mon père, tu crierais : oh ! ma Zarima ! mais je n'entendrais plus ta voix. Je reste donc avec mon époux. Tu viendras souvent nous visiter. Tu diras en parlant ; adieu Zarima ; adieu ma fille ! et je répondrai : adieu Mattapuli ; adieu mon père ! Puis nous nous réjouissons d'avance de nous revoir. Mais, si j'étais morte, nous ne nous réjouissons plus. Tu veux que je vive, eh bien ! ne m'arrache pas des lieux qu'habite mon époux.

En disant ces mots elle seroit étroitement le pasteur ; elle sembloit craindre qu'il ne lui fût enlevé de force. Il la repousoit doucement ; puis il en fit lui-même la demande au Cacique. Les Caraïbes ne paroissent pas émus. Mais Mattapuli secoua sa tête vénérable : quelques larmes s'échappèrent de ses yeux : Zarima, dit-il, il me fâche de te quitter. Je ne te verrai plus sauter dans nos forêts. Mais tu fus créée pour un homme ; reste donc avec l'ami que le grand esprit t'a choisi. ensuite

28 FLORENTIN

il embrassa tendrement sa fille et M. Evrard, en les nommant ses deux enfans. Avant de nous séparer des sauvages, M. Pilger leur fit à tous des présens, et nous les reconduisîmes à leurs canots. Là Zarima versa des larmes amères. Le Cacique pleuroit aussi, et ne cessa de regarder de notre côté, tant que sa fille fut sur la rive. Après le départ de Mattapuli, Zarima redoubla de tendresse et de docilité pour Madame Pilger, et profita si bien des ses

leçons et de celles d'Evrard, qu'avant trois mois elle eut acquis la connoissance de la langue hollandaise, et toutes les manières d'une femme bien élevée. Elle embrassa le christianisme, et reçut de son amant le baptême, et le prix de sa tendresse vertueuse.

Dans le couran de l'automne, j'étois à travailler avec M. Pilger, lorsqu'on vint annoncer deuy Européens. M. Pilger commanda qu'on les fit entrer. Quelle fut ma surprise, quand je reconnus Barnavelt et le licencié Steinfeld ! Ils ne s'attendoient pas non plus à me voir. Nous nous regar-

ET ROSINE. 29

dâmes quelque tems sans parler. Enfin je leur sautai au col en pleurant ; ils parurent aussi touchés que moi.

J'appris leurs noms à M. Pilger, qui les accueillit avec bonté. Ils racontèrent le bien qu'on leur avoit dit à Surinam de la colonie de Pilgersheim, et le desir qu'ils avoient de s'y fixer. M. Pilger les y engages ; c'est ce qu'ils vouloient. Ils lui firent aussi-tôt part de leur projet favori, celui d'établir une maison d'éducation. Cette idée plut à M. et à M^{me} Pilger ; seulement on voulut savoir quelle étoit leur méthode. Ils répondirent qu'ils n'avoient point de plan fixe, qu'il étoit bon de connoître auparavant les caractères qu'ils auroient à gouverner. Il y a déjà quatre mois qu'ils sont ici, et ils n'ont encore rien décidé. Ils prétendent n'être pas faits pour enseigner eux-mêmes, que c'est un travail grossier au-dessous d'eux ; il ne veulent que diriger l'établissement. En attendant ils se livrent à leurs goûts et à leurs études frivoles, et commencent à nous être fort à charge.

Voilà tout mon histoire jusqu'à ce jour.

3

30 FLORENTIN

Puissé-je bientôt, à Beulenburg, au milieu de mes chers et respectables amis, assis à côté de ma Rosine, leur faire le récit de mon heureux retour dans les lieux

qu'ils habitent !

CHAPITRE III.

Les remords.

LE bien-être de Florentin, le plein succès de son voyage, firent la joie des habitans de Beulenburg, et rétablirent le calme dans le cœur de Rosine. A la première visite que firent au château Lorenz et Nicolas, ils lurent la relation de leur enfant. Nicolas étoit impatient de le revoir, et ne se lassoit pas de louer ses belles qualités. Patience, disoit Lorenz ; il est dans la bonne route ; mais ses épreuves ne sont pas encore finies. Laissons agir le Providence ; elle nous le ramènera digne du bonheur qu'elle lui destine.

Cependant le vieux juge Steinfeld vivait paisiblement avec sa femme, sans le moindre soupçon de l'affreuse catastrophe

ET ROSINE. 31

dont ils étoient menacés. Quelque tems après l'arrivée des lettres de Florentin, la mère crut pourtant s'apercevoir de l'état de Charlotte ; elle lui en parla ; mais celle-ci soutin opiniâtrément le contraire, employa tout l'art dont elle fut capable pour cacher sa grossesse, et demanda la permission d'aller aux eaux pour rétablir sa santé. elle l'obtint, hélas ! trop facilement. Les douleurs la prennent en route ; elle fait arrêter sa voiture dans la forêt, y accouche sans secours, jette son enfant dans les fouilles d'une mine de fer abandonnée, revient à l'auberge, se met au lit, et avec un courage plus qu'humain, continue le lendemain son voyage. Elle passa deux mois aux eaux, et revint à Beulenburg parfaitement remise. D'abord elle fut assez maîtresse d'elle-même pour affecter de la gaîté ; mais bientôt elle tomba dans une profonde mélancolie. Au château l'on ne y remarqua sa tristesse subite. M. de Beulenburg cherchoit à la consoler, à deviner

32 FLORENTIN

ce qui l'affligeoit, pour lui rendre seervice, s'il le pouvoit. Il engagea M^{me} de Beulenburg à l'admettre dans sa société. Preposer une bonne action à la baronne, c'étoit lui fournir une occasion de plaisir. Aussi Charlotte fut-elle le jour même invitée à prendre le café avec Adélaïde et Rosine.

elle vint, mais pâle et défaite, et dans le plus grand abattement. Les demoiselles s'empressèrent de la consoler, lui firent des caresse, la prièrent de leur confier amiclament la cause de ses chagrins. Charlotte levant vers le ciel des yeux égarés, s'édrira : ô mon Dieu ! Adélaïde et sa compagne frémirent ; elles ne savoient que penser. Elles lui proposèrent un tour de promenade dans le jardin.

Rosine donnoit le bras ?a Charlotte :
Qu'avez-vous donc, Mademoiselle Steinfeld, lui dit-elle ? confiez vos peines à votre tendre amie. Nous avons aussi des chagrins ; nous pleurerons avec vous, nous vous aiderons à supporter vos maux.
Ah ! Mademoiselle Meyenbach, répon-

ET ROSINE. 33

dit Charlotte ; vous êtes un ange ! mais moi ... moi ... !

– Vous êtes bonne aussi. Réunissons-nous, ma chère ; nous implorerons ensemble l'auteur de tous les biens ; il pardonne les plus grandes fautes.

Charlotte voulut se contraindre ; elle sourit, mais d'un air à glacer d'effroi. J'essaierai, dit-elle ; écoutes sui non ... il ne pardonne pas. elle trembloit, son regard étoit fixe, elle respiroit avec peine ; enfin, d'une voix éteinte, elle continua : Dernièrement je me promenois ... seule dans le bois ... seule, comme une fille qui n'a plus d'amis. C'étoit la nuit ; il faisoit clair de lune ; je suivis le ruisseau ; je m'enfonçai dans le taillis. La lune se cache ; tout est noir ; j'avance ... mon cœur étoit accablé d'un poids énorme. Dans le sentier je vois de la lumière oui,

de la lumière. Je me traîne vers cette clarté ... Ah ! je ne peux vous dire ce qui étoit auprès de la flamme. Une voix cria : Point de grace pour toi. Depuis, il me

34 FLORENTIN

semble toujours entendre la même voix, qui me dit : donne-toi la mort.

Adélaïde frissonna d'horreur. Pauvre Charlotte, dit Rosine ! ce n'est qu'une illusion de votre cerveau trop affecté par le douleur. Vous êtes malade. Allons ; je veux être votre médecin. Je sais des paroles magiques qui vous soulageront. elles passèrent dans la salle où étoit le clavecin. Charlotte s'assit à côté de Rosine, qui lui chanta une des plus belles odes de Klopstock, sur la bonté de L'Être Suprême. Elle s'accompagnoit avec tant de goût, elle mettoit tant d'ame dans son chant, que sa voix étoit

comme un baume qu'elle auroit versé sur la cœur de Charlotte, et que cette infortunée parvint à répandre un torrent de larmes. M^{elle} de Beulembourg et Rosine ne troublèrent pas son émotion. Elles pleuroient elles-mêmes abandonnement. Enfin Charlotte lève, marche à grands pas dans l'appartement, puis tombe à genoux, et s'écrie : ô Dieu ! Dieu ! je suis ... une infanticide ! Ah ! fuyez, fuyez, monstre exécration, dit Rosine en la poussant rudement hors

ET ROSINE. 35

de la salle ! mais bientôt l'humanité lui reprocha ce mouvement d'indignation. Elle courut ; mais il étoit trop tard ; Charlotte étoit partie ; on ne sut de long-tems ce qu'elle étoit devenue.

Adélaïde et Rosine étoient consternées. Elles auroint voulu cacher cet évènement au baron ; mais il avoit vu Charlotte s'enfuir, et il ne tarda pas à monter auprès d'elles. Alors elles lui racontèrent naïvement ce qui venoit de se passer. en tout autre cas, il auroit envoyé à son Bailli la connoissance d'une pareille affaire ; mais soi il se trouvoit dans le dernier embarras.

Il prit le parti de l'assoupir, plaignit les malheureux parens de la fugitive, leur donna meme une retraite chez lui, et remit entièrement à la justice divine la grace ou la punition du forfait.

36 FLORENTIN

CHAPITRE IV.

Le Seigneur allemand.

DEPUIS la fuite de Charlotte, il s'écoula plus d'une année, sans qu'on eût des nouvelles de Florentin. On l'attendoit de jour en jour, et Rosine commençoit à se livrer à des vives inquiétudes.

Enfin, par une belle soirée du mois de juin, toute la famille étant à la Solitude, un domestique vint annoncer l'arrivée de deux étrangers dde considération. L'on reprit le chemin du château ; mais à peine eut-on fait cent pas, qu M. et M^{me} de Beulenburg furent abordés par un homme d'une figure distinguée, qui leur présenta son fils. Le Baron les regarde attentivement et ne trouve pas que la figure du père lui soit inconnue ; mais il ne peut s'en rappeler le nom. Après les civilités ordinaires, l'étranger témoigne qu'il seroit charmé de profiter de la promenade. En conséquence on retourne à la solitude. Il est enchanté de sa position, de la beauté du site, de

ET ROSINE. 37

l'art avec lequel on y a profité des agréments de la simple nature. Monsieur le Baron, dit-il, cet endroit charmant me rappelle une retraite que j'avois moi-même embellie, et que de grands devoirs m'ont fait abandonner. Je ne connois point de bonheur comparable à celui d'un père de famille, au milieu de ses possessions ;

il n'a qu'à vouloir pour que chaque coin de sa terre lui devienne une source de plaisirs.

M. de Beulenburg étoit impatient de connoître cet hôte intéressant. Cependant il n'en laissoit rien apercevoir ; il étoit bien sûr que l'étranger ne tarderoit pas à se nommer, attendu qu'il paroissoit dans l'intention de passer la nuit au château. Quand en fut réuni sous les tilleuls, devant le pavillon, le voyageur se fit enfin connoître : M. le Baron, dit-il, vous avez donc oublié votre ancien ami, Günther de Theulingen ; c'est moi-même. Je reviens faire valoir mes droits sur la seigneurie de mon frère, le comte Erich. M. de Beulenburg le remit aussi-tôt avec

II 4

38 FLORENTIN

une véritable joie. Toute la famille lui fit les politesses les plus respectueuses. Mais l'embarras de Rosine fut extrême quand elle le vit s'avancer affectueusement vers elle : Et vous aussi, dit-il, mademoiselle, vous avez en moi le meilleur ami. Je vous connois ; vous êtes la belle et vertueuse Rosine, et bientôt l'heureuse ! Elle rougit et ne put répondre. Le comte la serra dans ses bras avec la tendresse et la sensibilité d'un père. elle ne pouvoit concevoir ce qui lui valoit un accueil aussi flatteur. Elle n'osa point s'en informer, et le comte la laissa dans son incertitude. Car il n'ajouta rien au compliment qu'il venoit de lui adresser.

Il reprit tranquillement sa place entre M. et M^{me} de Beulenburg, et leur donna sur son frère les détails suivans : Erich, dit-il, a long-tems abusé du rang où le hazard l'a fait naître. Il se comportoit comme ces souverains qui regardent leur pays comme une propriété dont ils n'ont à répondre ni devant les hommes ni devant Dieu. Il ne lui vint jamais dans l'idée qu'il

ET ROSINE. 39

fût au monde pour rendre son peuple heu-

reux. Sourd à ses cris, il abandonnoit aux exactions de ses officiers et de ses gens. Poussant à l'extrême la manie de la chasse, il n'auroit pas pardonné le meurtre d'une pièce de gibier. Enfin sa vie étoit une suite continuelle d'oppressions.

Cette conduite répugnoit absolument à mon caractère. Je chéris les hommes, et je trouve dans leurs félicité mes plus délicieuses jouissances. Je m'aperçus de bonne heure de l'injustice de mon frère. Je l'en avertis m'en faire un ennemi. Las enfin des peine inutiles que je me donnois pour adoucir son gouvernement, je passai dans la Hollande où je me mariaï; ensuite je quittait le continent sans avertir personne du lieu de ma retraite.

Il me mande qu'il est veuf et sans enfans ; que ses excès en tout genre lui ont ruiné le tempérament ; ensorte que déjà, quoiqu'à peine au milieu de sa carrière, il est accablé d'infirmités, et menacé d'une mort très-prochaine. Il m'assure qu'il a reconnu

40 FLORENTIN

ses torts ; que son plus grand desir est de les réparer, et qu'il attend beaucoup de mes conseils. Voilà ce qui m'a fait revenir en Europe, bien plutôt que je ne l'avois projeté.

M. Gunther cacontinua de s'entreten ir en particulier avec les parens d' Adélaïde, tandis que les jeunes gens se promenoient dans les bosquets de la Solitude.

Ernest (c'est le nom du jeune comte) donnoit le bras droit à M^{lle} de Beulembourg, et le gauche à Rosine, qui, naturellement timide, étoit singulièrement embarrassée des distinetions flatteuses, dont la combloient les deux étrangers. Il s'en aperçut : Belle Rosine, lui dit-il d'un air très-aimable, il est une noblesse au-dessus de celle de la naissance et des conventions sociales ; vous la tenet de la nature ; c'est celle des vertus, des talens et des graces. Daignes donc oublier mes titres, et ne vous à mon estime. M. le comte, répondit Rosine en rougissant, j'ignore

ce qui peut me valoir les bontés dont vous

ET ROSINE. 41

m'honorez. J'ai toujours ambitionné l'estime des gens respectables ...

– Je vous prens au mot, Mademoiselle ; j'exige que vous me promettiez d'agrèer mon entière confiance.

– De tout mon cœur ; et je desire y répondre.

– Nous verrons. Mais d'abord accordez-moi la vôtre. Existe-t-il un homme qui ait mérité votre amour ?

– Ah ! monsieur, il en est un que je chéris plus que la vie.

– Franchise et fidélité ... ! Et son nom ?

– Florentin de Fahlendorn. Je le crois encore en Amérique.

Ernest sourit et continua : Bon ! si je suis assez heureux pour captiver un cœur, je pourrai donc vous l'avouer, et demander vos conseils.

– Alors je prouverai combien je souhaite votre félicité. Mais, M. le comte, il faudroit aussi me nommer l'objet de votre amour.

– Sans doute ! si j'en agissois autrement vous n'auries ma confiance qu'à demi.

4

42 FLORENTIN

Adélaïde les avoit écoutés jusques-là, sans se mêler de la conversation. Cependant ces deerniers mots firent mouvoir son éventail, et rougir ses joues. Le comte s'en aperçut, en lui adressant la parole : Est-ce, dit-il, que M^{lle} de Beulembourg désapprouveroit le choix de ma confidente ?

– Non, certainement. Dans des affaires plus importantes que l'amour, je n'en voudrois point d'autre que ma prudente amie.

Et moi, reprit Ernest, je ne voudrois pas lui nomer d'autre objet qu'Adélaïde de Beulembourg.

Adélaïde regarda cxe propos comme un compliment ordinaire. Il rejoignirent la compagnie, en causant de choses indiffé-

rentes ; et l'on profita de la fraîcheur pour retourner au château.

ET ROSINE. 43

CHAPITRE V.

Confidences.

AUSSI-TÔT après le souper, chacun se retira dans sa chambre. M. et M^{me} de Beulenberg se trouvant seuls ; se firent mutuellement part de ce qu'ils avoient observé. La grande familiarité de M. Gunther, les attentions particulières de son fils, annonçoient un projet d'établissement. Il étoit clair que ces messieurs avoient pris des informations très-exactes. L'alliance étoit parfaitement assortit, avantageuse même pour Adélaïde. Néanmoins, en bons parens, M. et M^{me} de Beulenberg ne mettoient pas le rang de M. de Theulingen, en parallèle avec le bonheur de leur chère enfant. Ils étoient bien sûrs que son cœur n'avoit encore point contracté d'engagement, et que le jeune comte n'auroit pas de peine à s'en faire aimer ; cependant ils convinrent qu'ils ne le connoissoient pas assez, pour décider sur-le-champ du sort d'Adélaïde.

44 FLORENTIN

De leur côté Rosine et son amie se communiquoient leurs réflexions. Sais-tu, dit M^{lle} de Beulenberg, ce que vouloit dire M. Ernest avec sa plaisanterie sur le choix d'une confidente ?

– Mais cela signifie, je crois, qu'il a le dessein de devenir amoureux. Or ce n'est pas de votre maman ; c'est donc de

– De moi ?

– Précisément, mademoiselle ; ou je me trompe beaucoup.

– Ah ! Rosine, Rosine ... ! mon cœur l'avoit deviné. Je commence à ressentir un trouble un trouble que je ne peux définir.

– Du trouble ... ? Le comte ne vous déplait donc pas ?

– Ah ! loin de me déplaire il me semble que le bonheur de ma vie ! mais, ma chère, il s'élève dans mon imagination des nuages qui ternissent ces tableaux enchanteurs.

– Expliquez-vous, Adélaïde.

– Tiens. Sous les dehors les plus ai-

ET ROSINE. 45

mables, si le comte cachoit une âme vicieuse Si son père désapprouvoit notre union Si j'aimois, si je possédois un époux qui ne répondit point à ma tendresse Ces craintes sont pour moi comme des fantômes menaçans au milieu de la nuit et d'une route inconnue.

– Fille angélique (Rosine venoit de l'embrasser tendrement) ! Il faut que je dissipe ces terreurs. Approche, premier fantôme, que je te considère de tous côtés. Non ... ce n'est rien ... L'âme d'Ernest est aussi belle que sa figure.

– Prouve-le-moi, lutine.

– D'abord, M^{lle} de Beulenburg aime le jeune Theulingen

– D'abord, vous êtes folle, M^{lle} Meyenbach !

– Cette demoiselle se fâche, ainsi j'ai dit vrai. Elle est vertueuse, spirituelle, d'un discernement très-délicat. Il est donc prouvé que M. le comte Ernest est digne d'elle : car le cœur d'un méchant ne sympathiserait pas avec celui d'Adélaïde. Ainsi, va-t-en, fantôme ténébreux ; cesse d'effrayer ma sensible amie.

46 FLORENTIN

– Tu soulages mon âme d'un poids accablant. Mais s'il est dissimulé ?

– Impossible ! Un hypocrite est bien habile, s'il n'est pas trahi par ses yeux ; ce sont les fenêtres de l'esprit. Il suffit de

fixe un hypocrite pour le juger. Ses regards, ses gestes arrivent toujours trop tard, parce qu'ils sont étudiés. Le réflexion ne sauroit imiter le premier mouvement.

– Tu est bien savante, Rosine.

– Il n'y a point là de science. Je ne fait que pratiquer les leçons de M. Rheinwald.

– Le bon Rheinwald ! nous devons le chérir, le vénérer, comme s'il étoit notre père.

– Passons au second fantôme L'alliance pourroit déplaire à M. Gunther ... !

Croyez-moi, ce n'est encore rien.

– Je suis pourtant inquiète.

– Eh bien ! voici mes observations. Le père d'Ernest a fait en causant plusieurs allusions à ce mariage ; il regardoit avec complaisance la satisfaction du jeune comte avec M^{elle} Adélaïde.

– En es-tu bien sûre ?

– J'en jurerois, et vous le verrez. Pour le

ET ROSINE. 47

troisième monstre, il n'est pas même besoin de s'en occuper. Un jeune homme vertueux, à qui l'amour donne une épouse bonne, vertueuse et tendre, est toujours fidèle ...

La conversation fut interrompue par un valet de chambre, qui vint prier Adélaïde de passer dans l'appartement de M. le baron.

Oh ! comme le cœur lui battoit.

Ma fille, lui dit M. de Beulenburg, nous avons à te consulter sur une affaire importante. Il n'est pas encore certain, mais il est plus que probable, que la famille de Theulingen a des projets d'alliance avec la nôtre. Le jeune comte s'annonce parfaitement ; mais avant tout il faut qu'il te convienne. Crois-tu pouvoir l'aimer, s'il te demande en mariage ? M^{elle} de Beulenburg rougit, et répondit en tremblant, qu'elle n'auroit que de plaisir à suivre en cela la volonté de ses parents, et qu'elle regarderoit comme un bonheur de vivre et de mourir avec Ernest. Je vois, reprit son père, qu'il a déjà fait quelque impression sur ton cœur. Tant mieux ! veille seulement à ce que l'amour n'y jette pas de racines

48 FLORENTIN

trop profondes. Tu peux témoigner de la bienveillante pour Ernest ; mais tout en lui donnant de l'espoir, annonce de fortes raisons de différer ton consentement. Ton amant en aura pour toi plus d'amour, et son père plus d'estime.

– Ce conseil est aussi sage que conforme à ma façon de penser. Je le suivrai ; vous pouvez en être sûr.

– J'en suis enchanté. Nous nous en rapportons donc entièrement à toi. Quand on nous fera les propositions, nous répondons qu'elles nous honorent beaucoup, mais que le mariage de notre fille ne dépend que de son propre choix.

Ce témoignage de confiance et d'estime fit un grand effet sur l'âme d'Adélaïde. Elle se sentit la force de se conformer aux avis de son père, eut-il exigé le sacrifice de sa passion naissante. Elle se retira pleine de joie, et courut embrasser Rosine, en lui racontant ce qui venoit de se passer.

M. Gunther et le jeune comte n'étoient pas moins occupés que les autres. Ernest, dit le père en entrant dans sa chambre, je t'ai

ET ROSINE. 49

fait connoître pendant le voyage, combien je desirer former une alliance avec la respectable famille de Beulenburg. C'est de toi seul que cela dépend. Te sens-tu du goût pour Adélaïde ?

– Elle me plaît à un tel point, que je ne peux plus vivre sans elle. La description qu'on m'avoit faite de sa beauté, n'étoit rien auprès de ce que j'ai vu. J'ai lieu de croire son âme aussi parfaite, et je commence à craindre de ne pas la mériter. Au reste j'ignore absolument l'impression que j'ai pu faire sur cette charmante personne.

– C'est maintenant, mon fils, que tu va me payer de ton éducation. Tu as à mériter, par tes agréments et tes vertus, la main d'une demoiselle distinguée. Réalise mes plus délicieuses espérances. Cherche au fond de ton cœur les moyens de plaire à ton amante. Je t'avertis qu'elle a l'esprit très-orné ; et

qu'elle a reçu d'excellentes leçons de morale et de philosophie. Ainsi point d'affectation ; laisse parler ton cœur ; suis ton penchant, sans vouloir paroître meilleur que tu n'es ; et tu réussiras.

II 5

50 FLORENTIN

CHAPITRE VI.

Le Consentement.

LE lendemain, Adélaïde se réveilla avant l'aurore. L'agitation de ses pensées ne lui permettoient pas de rester au lit ; elle s'habilla, et fut à la croisée contempler la campagne et le ciel qui étoient dans tout leur beauté. Un moment après elle s'écria : Rosine, Rosine, que la nature est magnifique ! Rosine vint partager la douce extase de son amie. Toutes deux restèrent sans parler un quart-d'heure environ. Adélaïde rompit la première le silence : ma chère, dit-elle, allons à la Solitude, jouir du calme et de la majesté de la nature. Elles prirent leurs chapeaux, et partirent. Elles traversèrent assez vite le jardin ; sa régularité n'avoit rien qui les interessât. Mais à l'entrée de la jolie forêt, elles ralentirent leur marche. Je ne sais ce qui se passe en moi, dit M^{elle} de Beulembourg ; jamais je ne fus comme aujourd'hui sensible aux beautés de la nature.

ET ROSINE. 51

– La première étincelle d'amour, est une lumière nouvelle qui colore ce qui vous environne. Un cœur devenu sensible, verra le printemps au milieu des brouillards de l'hiver.

– Ah ! dis-m'en la raison ... ! toi qui es accoutumée à ces divines sensations.

– Tant qu'un cœur est isolé, qu'il n'a pas rencontré l'objet de sa tendresse, l'indifférence l'enveloppe d'un voile. C'est l'amour qui déchire ce voile, et lui découvre l'éclat de la nature.

– Non, Rosine, non ;tu ne sens pas ce que je sens.
– Je le crois bien. Ce seroit à vous à le décrire. Vous aimez.
– Je te l’avoue. Ernest s’est rendu maître de mon cœur. Je tremble de n’être pas assez forte pour suivre le plan que m’a tracé mon père.
Bon, dit Rosine en souriant : c’est une chose admirable, que la prévoyance. Au reste, vous ferez ce que vous pourrez. Elles arrivent à la Solitude. Mais quelle est leur surprise ! Ernest assis sous un til-

52 FLORENTIN

leul les y a devancées. Il se lève, les salue, et dit à M^{elle} de Beulenburg : Quelle matinée ! qu’elle a pour mois de charmes ! Messera-t-il permis de l’admirer avec vous ?
Oui, M. le comte, répond Adélaïde en le regardant de l’air plus expressif ; venez avec nous au pavillon. Ils y entrèrent, et se mirent à la fenêtre. Rosine étoit entr’eux deux. Ernest, saisi d’enthousiasme, ne pouvoit que répéter ces mots : ah ! la belle matinée ; comme elle enchante mon cœur ! Elle produit le même effet sur moi, répondit Adélaïde. Je suffis à peine à l’admiration qu’elle m’inspire.
– J’habitai long-tems un e agréable retraite ; jamais la nature ne m’y parut magnifique, comme en ce moment.
– Et pourriez-vous expliquer cette sensibilité nouvelle ?
– Oui ; s’il suffit de sentir vivement, je suis aujourd’hui un peintre habile.
Rosine l’interrompt : c’est à vous de jouir des beautés de la nature, à moi d’en décrire les magiques impressions. Voulez-vous m’écouter`- De tout mon cœur,

ET ROSINE. 53

dit Ernest. – Et moi, je m’y oppose, repliqua Adélaïde en mettant sa main sur la bouche de Rosine. Bon, dit celle-ci, je vous abandonne ma dissertation. Voyons qui des deux montrera plus de science et de sincérité.

Elle se retira dans l'intérieur du salon ;
elle regarde les deux amans restés seuls à
la fenêtre, chacun de son côté, laissant
entr'eux une grande place vide. Leurs
yeux se promènent sur l'horizon, et vien-
nent ensuite se rencontrer languissamment.
Attirés l'un vers l'autre par un charme
involontaire ; à chaque minute ils se rap-
prochent. Rosine les observe, et partage la
situation de leurs ames.

Un mot, le moindre bruit peut les trou-
bler. Leur amie marche sur la pointe des
pieds ; elle ouvre bien doucement le cla-
vecin, et chante à demi-voix les paroles
suivantes :

Deux tourterelles
Tendrement se baisoient,
Et deux amans qui les voyoient,
Tendrement se disoient :
Baisons-nous comme elles.

5

54 FLORENTIN
Lise et Sylvandre
Sans témoins se croyoient ;
Mais un maman qu'ils craignoient,
Du tems qu'ils se baisoient,
S'en vint les surprendre.

Fâcheuse mère,
Pourquoi vous trouver là ?
Lise pâlit, rougit, trembla,
Sylvandes s'éloigna,
Triste et solitaire.

Aux tourterelles
Il dit par ses soupirs :
Deux amans nés pour plaisirs
Ont vos feux, vos desirs ;
Que n'ont-ils vos ailes ?

Pendant ces couplets, le comte s'étoit
avancé ; il avoit passé un bras autour
d'Adélaïde, il l'avoit serrée contre son sein ;
Adélaïde avoit penché sa tête sur l'épaule
du comte, et tous deux écontoient sans
entendre, dans ce voluptueux oubli de la
nature et d'eux-mêmes.

Rosine se tait ; le soleil sort des montagnes ; rien ne se meut ; un calme solennel règne sur la nature. Enfin Adélaïde pousse un soupir, et se dégage lentement

ET ROSINE. 55

des bras de son ami. Mademoiselle, dit Rosine ; à présent tout est éclairci. Eh bien ! Adélaïde sourit, et la menace du doigt.

M. le comte, ajoute Rosine, n'est-ce pas qu'il n'y a plus de mystère ? – Oui, fille angélique, répond Ernest, je sais tout.

Plus de secret. Votre céleste harmonie vient d'opérer le miracle. en disant ces mots, il saisit la main de Adélaïde et la baise avec transport. Vous consentez donc que je vous demande à vous respectables parents ! j'ai agrément de mon père.

– on m'a laissée maîtresse. Je vous choisis pour époux ; mais j'y mets une condition, c'est que je passerai quelque temps encore auprès de ma mère. Vous ne me connoissez que d'hier. Il est bien difficile que vous sachiez si je mérite votre amour.

– Ah ! vos volontés des loix, répond Ernest, vous ne me connoissez pas moi-même. Je finirai mes études à Gottingue. Daignez seulement me promettre votre sœur, si je reviens digne de le posséder.

– Votre prudence , votre modestie m'en répondent. Oui, j'en fais le serment. Alors, alors, ... je suis à vous pour la vie.

56 FLORENTIN

– Je le jure aussi : mes soins, mes études seront dirigés vers votre félicité. Je ne veux plus respirer que pour vous.

Rosine attendrie se rappelle Florentin ; elle voit l'endroit où son amant lui a fait la même promesse ; son cœur se gonfle, elle verse un torrent de larmes. Ernest, Adélaïde s'empressent de la consoler. Le jeune comte lui dit avec intérêt, avec confiance : aimable Rosine, rien ne manque au bonheur de Florentin, soyez-en bien assurée. Que ne puis-je vous instruire davantage !

Les deux demoiselles étonnées le re-

gardoient : oui, continua-t-il, j'en jure par vous ; Fahlendorn est heureux. Que vous me rendez heureuse, s'écria Rosine ; mais qui peut retenir mon amant loin de moi ?

– Il vous l'écrira.

– Et pourquoi n'en reçois-je point de lettres ?

– Ne me faites plus de questions ; mais rassurez- vous ; je vous en conjure par son amour.

Rosine tranquilisée ambrassant tendrement

ET ROSINE. 57

M^{lle} de Beulenburg, et tous trois regagnèrent ensemble le château.

Ernest couru faire à son père le récit fidele de sa promenade. M. Gunther s'en réjouit et l'en félicita. De son côté, en revoyant Adélaïde, M^{me} de Beulenburg lui demanda où elle étoit allée si matin. Elle fut aussi sincère que son amant. La baronne en fut enchantée, et rfendit ppromptement ces nouvelles à son époux.

Après diner, Ernest fit aux parens de son amante les propositions de mariage ; il y mit la candeur, le feu, la délicatesse, dignes de son rang et de son cœur. Elles furent accueillies avec joie et reconnoissance. M. Gunther s'avança ensuite vers Rosine : Mademoiselle, lui dit-il, vous ignorez encore tous les droits que vous avez à mon attachement. Je connois la noblesse de votre caractère. Vous avez depuis l'enfance été la compagne de ma fille future. elle vous doit l'agrément de sa jeunesse ; son cœur et celui d'Ernest vous doivent leur heureuse intelligence. Je veux aussi contribuer à votre félicité. Je promets à Flo-

58 FLORENTIN

rentin de Fahlendorn de l faire mon conseiller intime, et je vous prie d'occuper la même place auprès de votre amie.

La compagnie entouroit M. Gunther et Rosine ; son discours charma tous les spectateurs. Rosine ne put réprondre. Point de remercimens, continua le comte, point de remercimens ; je tiendrai mes promesses,

ou je ne serai pas comte de Theulingen. Pendant les deux jours que les étrangers passèrent encore au château, l'on convint de tous les arrangemens. Il fut décidé qu'Ernest suivroit son père à Theulingen, qui n'est qu'à quatre lieus de Beulembourg, et que de-là il partiroit au plutôt pour l'université de Gottingue, où la société du frère d'Adélaïde lui promettoit toute sorte d'agrémens. M. Gunther et le baron écrivirent à Rheinwald, qui reçut le brevet de gouverneur du jeune comte, avec des appointemens égaux à ceux qu'on lui faisoit à Beulenbourg. Enfin MM. de Theulingen partirent. Tout le monde fondait en larmes. Adélaïde étoit désolée, et son amie la consola à son tour.

ET ROSINE. 59

CHAPITRE VII.

Le Tyran converti.

ARRIVÉ à Theulingen, M. Gunther trouva son frère dans l'état le plus déplorable, étendu dans son lit, et tourmenté de douleurs aiguës, qui ne lui laissoient pas un instant de repos. Ses remords aggravoyent encore son extrême malheur. Aux portes de la tombe, il ne lui restoit d'autre espoir que celui de remettre à des mains vertueuses les rênes de son gouvernement. Aussi quand Ernest et son père entrèrent

dans sa chambre, il ne put que lever aux cieux ses bras desséchés, et verser des pleurs de repentir et de reconnaissance. Tendait une main à son neveu : sois, dit-il, mon fils, et reçois ma bénédiction. Il ne put proférer que ces mots ; l'épuisement de ses forces exigea quelques heures de tranquillité.

M. Gunther profita de cet intervalle pour écrire à son épouse, qu'il avoit laissée à La Haie, avec ses autres enfans. Il lui

manda les arrangements relatifs au mariage d'Ernest, et la triste situation du comte Erich, e l'avertit de se rfendre au plûtôt à Theulingen.

Bientôt Erich se trouvant en état de soutenir en entretien particulier avec son frère et son neveu, les fit prier de passer dans son appartement. Mes maux sont un peu calmés dans ce moment, leur dit-il ; je m'empresse de l'employer utilement. C'est vous qui me valez ce mieux. Depuis votre arrivée, la mort m'épouvante moins ; je ne la cfraindra plus quand je vous aurai fait les confidences graves, qui pèsent sur mon ame.

Mon frère, toute ma vie est un tissu d'offenses envers l'humanité. De perfides conseillers m'ont perdu ; j'ai faite le malheur de mes vassaux ; il appellent la vengeance sur ma tête, et se réjouissent de mon trépas. J'avois donné à mon chapelain la surintendance de quinze paroisses de ma comté ; cet homme, au lieu de m'avertir de mey fautes, étoit le premier à me flatter, à m'étourdir sur les justes clameurs du

ET ROSINE. 61

peuple. Les scélérat ! qu'il ne paroisse plus devant mes yeux !

Cependant j'ai entendu parler depuis peu d'un homme savant et sage, qui s'appelle Stahlmann, et demeure dans mon bour de Birkenstein. Ne pouvant soutenir l'angoisse de mon cœur, je l'ai fait venir ; je lui ai découvert tous les secrets de ma conscience.

Il en a frémi. Sans me pallier l'énormité de mes crimes, il m'a donné les moyens de les réparer. J'ai rédigé par écrit les restitutions que je dois à mes vassaux, les réformes à faire dans mon gouvernement.

Les voici : Gunther, et vous mon neveu, jurez-moi de les observer ponctuellement.

Le jeune homme les lut à haute voix.

Son père lui demanda ce qu'il en pensoit.

Ernest répondit qu'il n'y voyoit que les obligations ordinaires d'un prince. Erich le fixoit avec admiration.

Bien, mon fils, ajouta M. Gunther ; tu es

dans le bon chemin : ne t'en laisse pas détourner. Se tournant ensuite vers le malade : mon frère, dit-il, si nous avons le malheur de vous perdre, je vous jure de

II 6

62 FLORENTIN

suivre exactement votre plan, de l'augmenter encore pour l'avantage du peuple. Erich, attendri jusqu'aux larmes, serra la main de son frère, le pria de se mettre sur le champ à la tête du gouvernement, et vouloit, dès le jour même, assembler ses principaux habitans, pour abdiquer en leur présence.

Non, dit M. Gunther, je m'y oppose.

Laissez-moi gouverner sous votre nom ; continuez de signer tous les ordres. Il y

va de votre honneur que ce soit de vous-même que vos vassaux tiennent l'amélioration de leur sort.

Sur ces entrefaites, arriva M. Stahlmann, qui ne passoit pas de jour sans visiter le malade. M. Gunther lui témoigna beaucoup d'estime et de consideration, et la pria d'assister à la suite de leur entretien.

M. Gunther voulut d'abord savoir à quoi s'en tenir sur la personne du surintendant. Son frère le lui peignit comme un homme des plus méprisables, qui avoit cependant accumulé des capitaux suffisans pour nourrir sa famille et lui. Aussi-tôt il fut décidé

ET ROSINE. 63

de le renvoyer. Erich fut le premier à prononcer son arrêt. On le manda ; il étoit au château. Dès l'entrée de la chambre, il fut interdit par la sévérité majestueuse de M. Gunther, qui lui dit sèchement : Etes-vous le chef des Eglises de ce pays ?

– Oui, Monsieur.

– Vous êtes-vous conduit envers elles en bon pasteur ou en mercenaire ?

– J'ai fait tous mes efforts pour être un bon pasteur. (Il fit cette réponse avec assez d'impudence.)

– Pourquoi donc, oubliant vos devoirs,

avez-vous négligé d'avertir mon frère de ses erreurs ?

– Je crois l'avoir fait et souvent.

– Je sasis le contraire. Celui qui manque à sa principale obligation dont manquer à toutes les autres.

– J'en demande humblement pardon à votre excellence ; je réparerai mes torts.

– Vous ferez sagement. En attendant mon frère vous retire votre emploi jusqu'à ce que vous ayez prouvé que vous en êtes redevenu digne.

64 FLORENTIN

Le chapelein se jeta aux genoux du comte erich ; mais le trouvant inexorable, il sortit désespéré, et quitta soudain le château. Ensuite M. Gunther adressant la parole à M. Stahlman : c'est, dit-il, maintenant à vous qu'appartient la surintendance de nos Eglises.

– Je supplie vos excellences de me pardonner ; je ne me sens pas encore assez formé pour cet emploi.

– L'aveu de votre incapacité, aveu que dément votre mérite, prouve que vous sentez la haute importance de la place, et cette idée seule suffit pour vous la mériter.

Stahlmann voulut encore se défendre ; mais M. Gunther lui représenta vivement qu'il n'y a point d'excuse qui doive prévaloir contre les besoins de la patrie. Enfin M. Stahlman accepta le titre et les fonctions de chapelain du château, et se réunit aux deux comtes pour travailler à la réforme générale du gouvernement.

Trois semaines après le départ de M. Gunther, son épouse et ses en enfans arrivent à

ET ROSINE. 65

Beulenburg, et bientôt la mort d'Erich les appella au château de Theulingen. Cependant Rosine venoit de recevoir de Florentin une lettre qui contenoit le reste de l'histoire de son séjour en Amérique, son arrivée en Hollande, et la promesse de se rendre auprès d'elle, aussi-tôt qu'il au-

roit terminé quelques affaires qui le retenoient encore à Amsterdam.

CHAPITRE VIII.

Suite de la relation de Florentin.

BARNAVELD et le licencié Steinfeld ont réalisé les pressentimens dont je vous ai fait part dans ma première lettre ; ils en sont cruellement punis. Je suis fâché de vous entretenir de ces hommes méprisables ; mais leur catastrophe est liée à des événemens qui vous intéresseront.

Nos deux soi-disant philosophes avoient apporté dans notre paisible retraite leurs vices et leur pernicieuse doctrine. Ces beaux-esprits, ennuyés de l'ordre qui règne dans la maison de M. Pilger, avoient fait

6

66 FLORENTIN
choix d'une autre demeure, sur le bord du Marony. C'est là qu'ils donnoient publiquement les leçons de leur absurde morale. Ils passaient leur vie à composer des chansons et des historiettes d'amour, à les réciter à nos jeunes gens des deux sexes. Tous les jours ils inventoient de nouvelles modes, et faisoient naître un goût démesuré de luxe et de parure. Ils ne perdoient point d'occasion de tourner en ridicule les leçons de M. Evrard. La conversion de Zarima, ses manières, qui tenoient encore de sa première éducation, étoient le sujet de leurs continuelles plaisanteries. La jeunesse commençoit à trouver le travail insipide, à négliger le commerce, sur lequel pourtant repose le bonheur de la colonie. Il étoit fort à craindre qu'un plus long séjour de ces dangereux étrangers ne conduisit l'établissement à sa ruine.

M. Pilger inquiet nous consulta, le ministre et moi, sur ce qu'il y avoit à faire. Nous fûmes d'avis que le plus sage parti seroit de chasser au plutôt les corrupteurs. Mais comme ils avoient pour eux le plus

ET ROSINE. 67

grand nombre, il falloit un moyen sûr de les éloigner, sans causer de tumulte. Le hazard vint à notre secours.

Après plusieurs jours de pluies continues, le fleuve erût très-vite, et nous menaça d'un débordement considérable. Nos amis les Caraïbes nous envoyèrent avertir de nous tenir sur nos gardes ; que des montagnes d'eaux alloient couvrir la colonie. C'étoit le soir ; le soleil étoit prêt à quitter l'horizon ; une brume épaisse obscurcissoit les restes du jour. Les matelots, les pêcheurs dont les cabanes enviroient la maison de Barnavelt et de Steinfeld, s'empressoient de sauver leurs familles et leurs effets les plus précieux. Pour surcroît de malheur, le vaisseau de la colonie tout chargé, n'attendoit qu'une des crues ordinaires, pour transporter à Surinam la récolte de l'année précédente. Les eaux montoient avec tant de promptitude, qu'il n'y avoit pas lieu de songer à rapporter à terre la cargaison ; d'ailleurs le navire étoit solidement amarré. Le directeur du magasin et deux matelots y restèrent afin

68 FLORENTIN

de veiller aux accidens qui pourroient survenir dans la nuit. Bientôt il fallut des barques pour aller, de chaumière en chaumière, chercher les habitans que l'imprudence ou la terreur avoient empêchés de se hâter de fuir. On sollicita plusieurs fois mes malheureux compatriotes de profiter des secours que bientôt on ne pourroit plus leur donner. Soit qu'ils ne crussent pas le péril aussi grand qu'on le leur faisoit, soit qu'ils voulussent affecter un courage extraordinaire, ils refusèrent les offres des généreux colons. La pluie ne cessoit pas de tomber ; le fleuve, sorti de son lit, s'étendoit rapidement sur les terres qui bordent ses rives ; des feux étoient allumés devant les maisons ; d'autres portés sur les barques, coloroient de leur flamme rougeâtre, des hommes, des femmes, des enfans éperdus, qui levant les bras au

ciel, et poussant des cris de désespoir, s'effoient de gagner la terre. Un matelot (ce trait ne sortira pas de ma mémoire) sentit une caisse flotter le long de sa nacelle ; il se panche, la laisit, l'enlève dans

ET ROSINE. 69

ses bras, et reconnoît au bord ... son enfant lié dans un berceau suivant l'usage du pays ; son premier enfant, qui, tranquille au milieu des horreurs, protégé par sa faiblesse et par la bonté divine, lui sourit et semble jouer. Ah ! qu'est devenue tendre mère ... ? Un bruit sourd se fait entendre ; un instant après, le fracas des charpenters qui se brisent, des murs qui s'écroulent, annonce la chute de plusieurs maisons. Le fleuve est dans toute sa furie ; les barques sont retirées à sec ; il n'est plus de pêcheur assez hardi pour les gouverner. Les maisons ne cessent en tombant de faire trembler pour la vie de quelqu'habitant, et ... plus d'espoir de les secourir.

M. et M^{me} Pilger ont ouvert leurs appartemens ; par-tout du pain, du feu, de tendres soins attendent les infortunés ; c'est M. pilger, c'est son épouse, ce sont ses enfans qui les servent, les débarrassent de leurs habits mouillés, les couvrent de leur linge le plus précieux. Vers le milieu de cette nuit de terreur, un nouveau bruit se fait entendre ; un craquement effroyable an-

70 FLORENTIN

nonce que le navire est brisé ; cependant on n'a pu sauver ni le directeur, ni ses compagnons. Un mouvement unanime et subit nous porte tous au temple. Evrard nous y avoit précédés. A genoux, au pied de la chaire, qu'éclaire à peine un cierge de cire jaune, il prie d'une voix lugubre. Il n'est interrompu que par quelques gémissemens, qui s'élèvent du silence affreux qui l'entoure, ou par le fracas des maisons qu'entraîne le Marony.

Cependant le jour vient, et le fleuve ne grossit plus ; la pluie a cessé ; mais la brouillard est encore plus épais que la

veille. Toute la colonie est sur la rive ; on ignore l'étendue des maux : on craint même de s'informer de ses amis ; tous les yeux sont fixés sur la fleuve. Soudain un coup de vent enlève la brume, et découvre les ravages de l'inondation. Quelques maisons, celle entr'autres de Barnavelt et de Steinfeld subsistent encore ; le navire a disparu ; mais ... un capable a résisté. Nous voyons le directeur et les deux matelots, à genoux, sur une planche au milieu du

ET ROSINE. 71

torrent ; ils se tiennent fortement au cable ; ils demandent du secours ; on ne peut aller à eux. Evrard s'avance hors de la foule ; il élève la main, les bénit, et prononce à hauts voix les prières des mourans. Mais ce qui ne peut se rendre, c'est l'indignation dont nous fûmes saisis quand nous entendimes deux hautbois jouer un air de fête, au milieu de la détresse générale. C'étoient les étrangers qui, témoins de nos maux, environnés eux-mêmes des eaux du Marony, fe [sic, se] fiant peut-être à la solidité de leur maison, bravoient ainsi la Providence, et cherchient encore à se mocquer du ministre. Hélas ! ils ne goûtèrent pas long-gtems cet exécrationnable plaisir ; leur demeure les écrasa sous ses ruines, avant qu'on eu le tems, par des cris et des menaces, de leur reprocher cette barbare impiété.

Enfin le fleuve rentra dans son lit. A force d'adresse et de courage, nos braves matelots parvinrent à sauver les trois gardiens du navire. Il n'a péri que les deux ennemis des mœurs et de la raison. Plu-

72 FLORENTIN

sieurs colons ont perdu tout leur bien ; mais la caisse publique a suffi pour réparer les maux les plus pressans ; et déjà Pilgersheim reprend son ancienne prospérité.

Continuation.

QUELQUES jours après cet évènement, le lieutenant Steinfeld vint à Pilgrsheim, avec un détachement, qu'en voyoit le régence de Surinam, pour nous garantir des hostilités des François, avec qui la Hollande étoit pour lors en guerre. La mémoire encore récente du légiste fit tort à l'officier dans bien des esprits ; et ce que j'avois dit de sa famille n'en donnoit pas une idée avantageuse. Cependant on l'accueillit honorablement, et M. Pilger lui fit partager son hôtel et sa table. Steinfeld étoit extrêmement poli, même à mon égard devant le public ; mais en particulier, il me prodiguoit les airs de mépris et de haine ; celle qui ne m'affectoit nullement. Sa présence commençoit à nous devenir

ET ROSINE. 73

insupportable, lorsqu'un soir le jeune Pilger revint de Surinam avec un homme d'un aspect assez singulier. Cet étranger étoit vêtu d'une manière très-simple, à peu près comme le sont en Hollande les riches marchands de bétail. Il n'est pas entré, que M. Pilger lui saute au col, en l'appellant son cher ami, le serre dans ses bras, et l'entraîne dans son cabinet qu'il referme sur lui. J'étois curieux de connoître ce personnage ; mais j'espérois qu'il se découvrirait lui-même. A souper, il s'assit auprès de moi. Son regard étoit vif et sévère ; il me fixoit très-souvent ; ce qui ne laissoit pas de me troubler un peu. A peine eut-il mangé deux bouchées, qu'il posa sa cuiller, laissa tomber ses mains sur ses genoux, et me dit en me regardant en face : Qui êtes-vous ? – Allemand, répondis-je, monsieur. – J'entends, reprit-il. Puis il se mit à manger, et Steinfeld éclata de rire. De quoi riez-vous, lui demanda l'étranger ? – De ce qui m'amuse. – Je vous demande si vous riez de ce jeune homme ou de moi ; voyons ?

II 7

74 FLORENTIN

– Je ne me crois pas obligé de vous en rendre compte.

– (Il tire un papier de sa poche) Connoissez-vous cette écriture et ce cache ?

Steinfeld pâlit. Vous êtes, continua l'étranger, le maître ici, M. Pilger ; votre devoir est de faire arrêter ce traître. L'officier voulut fuir ; on le retint, tandis qu'on faisoit venir les bas-officiers de son détachement. Cependant M. Pilger ouvrant le paquet, y trouva les détails d'un complot affreux. Steinfeld, lui dit-il, tu es un monstre ; tu dois m'entendre.

Le sergent et le caporal arrivèrent. M. Pilger leur notifia que le lieutenant avoit écrit à un marchand de Surinam, connu pour entretenir avec un corsaire françois une correspondance criminelle ; que dans sa lettre il engageoit le marchand à faire savoir au corsaire, qu'il n'avoit qu'à remonter un certain jour je Marony, que lui Steinfeld iroit à sa rencontre et lui livreroit Pilgersheim, qu'ensuite il passeroit au service de France, et partageroit avec lui le butin. Maintenant, monsieur le

ET ROSINE. 75

sergent, continua M. Pilger, le lieutenant est mon prisonnier, et vous garder le commandement jusqu'à nouvel ordre. Les bas-officiers saisis d'étonnement se retirèrent. M. Pilger fit ôter l'épée et l'uniform à Steinfeld, et le remit à ses gens avec ordre de le garder sévèrement. Dès le lendemain on le conduisit à Surinam, où la régence instruisit son procès.

Nous desirions savoir comment M. de Finl (c'est le nom de l'étranger) avoit intercedté la lettre du lieutenant. Il couroit, dit le jeune Pilger, un bruit sourd, qu'un marchand de la ville avoit des liaisons avec les troupes françoises, et qu'on le gardoit à vue pour s'en saisir à la première occasion, et le jeter dans les fers. Aujourd'hui même, à un mille environ d'ici, je rencontre un planteur de ma connoissance. Où vas-tu, lui dis-je ? Il s'enfuit sans me

répondre. Je le soupçonne ; je le prends au collet : où vas-tu, encore une fois ? Il me répond, à Surinam. – Pourquoi ? – Je ne peux le dire. – Qui t’envoie ? – Le lieutenant Steinfeld.

76 FLORENTIN

Ces mots font réfléchir M. de Fink ; il demande à voir la lettre dont l’expres est porteur. Celui-ci la présente en tremblant. La seule adresse nous fait frémir. Nous ramenons le planteur, avec ordre de se rendre sans bruit à sa demeure, et de ne pas se montrer de la journée. Quand Steinfeld auroit eu l’effronterie de voir ce papier sans se trahir, nous l’aurions aisément confondu, en l’instruisant du sort qui menace son correspondant. Mais le sang froid et la sage ruse de M. de Fink, ont mis en défaut la dissimulation du coupable. Après avoir causé quelque temps sur ce sujet, M. de Fink me fixa deux ou trois fois, et me dit : vous êtes donc allemand ! Puis s’adressant à M. Pilger : c’est probablement ce jeune homme dont vous m’avez parlé souvent à Surinam. Comment ? C’est lui-même, répondit M. Pilger. Aussi-tôt M. de Fink sort de table, et me prend la main. Dieu soit loué, dit-il les larmes aux yeux, de ce que tu es Allemand ! Il m’embrasse et retourne s’asseoir. Sa première vue m’avoit étonné ; sa con-

ET ROSINE. 77

duite avec le lieutenant m’avoit pénétré de respect ; mais à ce dernier trait, mon cœur fut à lui sans réserve. A peine assis, il me fixa de nouveau.

- D’où êtes-vous : car Allemagne est grande ?
- De Beulenburg.
- Comment ? quoi ? de Beulenburg ?
Votre nom ?
- Florentin de Fahlendorn.
- Et vous avez une amie qui s’appelle ... ?
- Rosine.
- Dieu de bonté ! que cette rencontre est douce pour moi ! s’est-il pas vrai, mon

cher Pilger ?

– Je n'en saurois juger, dit en riant celui-ci.

– Vous avez raison, mon ami, vous avez raison. Une autre fois je vous raconterai cette histoire ; mais c'est à Rosine elle-même à l'apprendre à Florentin.

Je soupirois, j'étois prêt ? a pleurer je répondis : Dieu le veuille !

– Il le voudra, mon fils, reprit M. Fink avec attendrissement. Rosine est un ange.

7

78 FLORENTIN

Comment ... ? Et vous la mériter. Qu'en pensez-vous ... ? Vous viendrez avec moi : je vous remettrai dans le bras de votre Rosine. C'est mon devoir.

– Laissez-moi c'est trôp Je ne puis parler. Vous versez dans mon cœur un torrent de délices.

– Bon, bon ! A demain, n'est-il pas vrai ?

A ces mots les deux amis se levèrent et retournèrent dans le cabinet. Il falloit que M. de Fink cût fait par à M. Pilger de nouvelles bien importantes ; car le dernier fut pensif toute la soirée. Je ne puis dormir de la nuit ; mon ame étoit en proie aux plus douces rêveries. Il me sembloit avoir sous les yeux tous mes amis de Beulenburg.

ET ROSINE. 79

CHAPITRE X.

Conclusion.

DE grand matin M. Pilger m'appella dans son cabinet, et me dit affectueusement : Vous êtes jeune et né pour des emplois distingués. M. de Fink partira dans deux

jours pour l'Allemagne : vous l'accompagnerez. Il se charge de tout ce qui vous sera nécessaire. Vous apprendrez vous-même à Theulingen comment je veux vous récompenser des services essentiels que vous m'avez rendus. En attendant j'ai remis à M. de Fink mille ducats dont je vous fais présent. Il m'a dit que Rosine a de son côté deux mille florins, dont il est dépositaire, et qu'il veut quelque tems encore être votre intendant à tous deux. Je ne trouvai point d'expressions pour ma reconnaissance, pour ma tendre et vive émotion. Je me serois jetté de bon cœur au col de M. Pilger, si le respect ne m'avoit retenu. Homme estimable, m'écrivais-je, je n'ai plus d'autre chagrin que celui de m'éloigner de vous.

80 FLORENTIN

Peut-être, reprit-il, aurai-je en Europe besoin d'un homme instruit et capable de m'y représenter. Tant que je vivrai nous aurons des rapports ensemble : n'ayez là-dessus aucune inquiétude.

Plein de joie, je m'efermai dans ma chambre pour adresser au ciel l'hommage de mon bonheur.

Le lendemain je fis les préparatifs de mon départ. Evrard en parut très-affligé. Je ne pus rendre visite à M. Schmidt, mon compagnon de voyage ; il demuroit trop loin de nous ; mais je pris congé de lui par une lettre.

Kothbeck étoit toujours au service de M. Pilger. C'étoit un garçon honnête et fidèle. Nous avions écrit dans son pays ; on ne nous avoit pas répondu ; tellement que le pauvre homme étoit for inquiet de sa femme et de ses enfans. Je résolu de l'emmener en Europe ; je connoissois son excellent caractère ; il m'étoit ded plus étroitement attaché. M. Pilger me l'accorda volontiers. J'en instruisis ce pauvre homme, qui en fut charmé. Cependant il craignoit qu'on

ET ROSINE. 81

ne le poursouvit encore en Europe. Nous en

eus`ames, M. de Fink, M. Pilger et moi, et nous lui promîmes plein sûreté, pourvu toutefois qu'il fut certain que c'étoit involontairement qu'il avoit tué le chasseur. Il nous le jura ; mais nous connoissons assez la bonté de son cœur, quand nous aurion pu suspecter sa véracité. Enfin le jour de notre départ, je fis, non sans verser bien des larmes, mes adieux à cette paisible contrée, et j'allai débarquer à Surinam avec M. de Fink et Kothbeck. Là je m'informai de Steinfeld. J'appris qu'il étoit condamné au supplice des traîtres. J'allai le voir la veille de son exécution. Il ne sentoit plus ses maux ; son ame étoit dans un état d'abattement et de désespoir qui lui étoit la connoissance et la force, et ne lui laissoit que la faculté de pleuer comme un enfant. Je lui adressai la parole. Ah ! me répondit-il, ne dites rien de moi dans ma famille, vous accablerez mes parens de douleur. Ensuite il me fit l'aveu de toutes les offenses dont il s'étoit rendu coupable envers moi. Je

82 FLORENTIN

frisonnai, quoique je l'eusse soupçonné dès le commencement. Quand il en vint à l'enlèvement de Rosine, je sentis que j'allois perdre patience, s'il ne m'avoit certifié que son stratagème n'avoit point eu de succès Il me demanda pardon ; je le lui accordai de toute mon ame, et je le quittai. Son exécution se fit sans éclat et presque sans témoins, et sorte que très-peu de personnes en furent instruites.

Nous ne restâmes que quatre jours à Surinam ; le cinquième nous montâmes sur un vaisseau marchand Anglois, le même qui avoit amené M. de Fink en Amérique, et qui partoît alors pour Philadelphie.

Nous eûmes beau temps, et notre traversée fut des plus heureuses. Nous ne fîmes pas un long s jout [sic ; séjour] dans la ville. Nous nous enfonçâmes dans les terres pour gagner une colonie qui appartient à M. de Fink et à son frère qui l'habite. Nous y trouvâmes un second Pilgersheim. Conrad de Fink

étoit bien différent de mon protecteur. Tranquille, froid, silencieux ; mais d'ailleurs excellent homme. Nous passâmes

ET ROSINE. 83

une semaine chez lui. Son aîné lui abandonna ses droits, moyennant une somme qu'il convertit en une traite sur Londres. Conrad nous conduisit à Philadelphie. Son frère et lui étoient dans le fond de la voiture, sans se parler, lisant, fumant, chacun comme s'il eût été seul.

Vous les auriez eru insensibles à leur prochaine séparation. A l'auberge, pendant le souper, il ne leur échappa que quelques syllabes. Le lendemain, le déjeuner se passa dans le même silence. Enfin nous entendîmes crier : à bord ! Conrad fit quelques pas en arrière, et voulut se dérober sans daire d'adieux ; mais ses jambes s'y refusèrent. Je crus que j'allois fondre en larmes, quand je les vis daire, pour se quitter, des efforts si pénibles, et lutter contre leur douleur. La voiture de Conrad étoit à l'angle de l'auberge. Il s'y traîne ; mais trop foible pour y monter, il demeure appuyé contre le mur. L'aîné est immobile dans la chambre auprès de la fenêtre, et trace avec son doigt des dessins sur les vitres.

84 FLORENTIN

Cependant nos effets étoient sur le vaisseau. Le cocher de Conrad faisoit déjà claquer son fouet. Il falloit nous hâter. Quoique fort attendri moi-même, j'eus assez de fermeté pour dire à l'aîné : allons, payez le tribut à l'humanité ; versez une larme ; elle vous honore ; mais quittez M. votre frère. Sommes-vous donc si loin du jour où nous devons nous revoir sans craindre d'être séparés ?

Pierre de Fink s'éloigne de la fenêtre et court à son frère ; il l'embrasse en sanglotant, s'arrache de ses bras et part. A vingt pas de l'à, il se retourne ; Conrad, déjà le pied dans sa voiture, se retourne en même temps. Pierre lui lend la main : adieu mon

frère, lui dit-il ; la terre est une boule ; tu es d'un côté, moi de l'autre ; mais tons deux réunis dans la main de l'Éternel.

Qu'en penses-tu ?

– Oui, cher ami. Quelle idée pourtant ! ne plus se voir de la vie !

– Patience, Conrad ! Des hommes tels que nous se doivent au bonheur de leur patrie. Vas, fais ton devoir, mon frère,

ET ROSINE. 85

fait ton devoir ! je vais où le mien m'appelle. Tends-moi la main ; adieu !

– Pars, je me sens plus fort ; bientôt je te reverrai dans le séjour du bonheur.

Conrad s'élança dans sa voiture, et M. de Fink se rendit lentement au navire.

Après avoir decendu la Delaware, nous entrâmes dans la pleine mer, et cinglâmes vers l'Europe. Il ne nous arriva de remarquable dans ce voyage, qu'une horrible tempête, accident que je n'avois pas encore éprouvé. Jusques-là je n'avois joui que des plaisirs de la navigation ; il fallut alors des goûter aussi l'amertume. M. de Fink ne témoigna pas le moindre trouble. Pour Kothbeck, il travailla de tout son cœur avec les matelots. L'orage dura six heures environ ; après quoi le calme revint, et nous vîmes que nous avions peu souffert. Le reste du voyage fut paisible et beau, jusqu'à Portsmouth, où nous abordâmes heureusement après six semaines de navigation.

Nous allâmes de Portsmouth à Londres.

En peu de jours M. de Fink y termina ses

II 8

86 FLORENTIN

affaires. De-là nous nous embarquâmes pour Amsterdam. C'est de cette dernière ville que je vous écris ; je m'y dispose à voler à Beulenburg. A Beulenburg .. ! Ah ! Rosine ! O mes respectables amis ! quelle joie, quelle félicité, m'attendent auprès de vous !

Je viens d'écrire aussi dans le pays du pauvre Kothbeck pour m'informer de la

position de sa famille.

CHAPITRE XI.

Le Retour.

IL est donc en Europe, s'écria Rosine après cette lecture ! Il revient fidèle à l'honneur, à l'amour, à l'amitié. Son cœur nageoit dans le contentement ; les heures lui sembloient des jours, et les jours des années. Elle commençoit différens ouvrages, en se disant que peut-être Fahlendorn arriveroit quand ils seroient finis ; mais toujours l'ouvrage duroit trop à son gré. Elle en prenoit un autre, qu'elle abandonnoit de même. M^{lle} de Beulenburg avoit aussi ses éternels ennuis ; elle imagi-

ET ROSINE. 87

noit avec Rosine, des promenades, des parties de plaisir, tous les moyens possibles de charmer la longueur du tems. Deux semaines après la réception de la lettre, il vint une idée à Rosine : Si nous allions au devant d'eux. Mais elle ignoroit par quelle route ils devoient arriver. M. de Beulenburg, non moins impatient que ces deux aimables personnes, ne leur parloit pourtant de rien, et les laissoit s'épuiser en conjectures.

Les jours n'étoient pas pour Florentin d'une longueur plus supportable. Cependant M. de Fink ayant achevé ses affaires, se mit en route pour ses terres, et résolut de passer par Beulenburg et Theulingen, afin d'accompagner son jeune ami jusqu'à sa destination. Kothbeck avoit reçu de Frise une lettre qui marquoit que sa femme et ses enfans y vivoient encore. Florentin lui donna l'argent, et l'assurance de nouveaux secours, si sa femme vouloit rester dans son pays ; il l'engagea de plus à revenir le trouver avec confiance, s'il craignoit de ne pouvoir subsister dans son ménage.

88 FLORENTIN

Violà donc l'heureux Fahlendorn dans

la chaise de poste, supputant les milles qui le séparent encore de sa Rosine. enfin le troisième jour, sur le soir, au détour d'une colline, il aperçoit dans le lointain le château de Beulenburg. U ndoux frémis. sement agite ses membres ; les larmes coulent sur ses joues, et M. de Fink partage son bonheur.

De son côté M. de Beulenburg cfraignant pour les deux amans, les suites d'une trop vive émotion, prénoit des précautions pour ménager leur première entrevue. Il avoit ordonné secrettement au maître de la dernière poste, de lui dépêcher un exprès, aussi-tôt qu'il apercevrait la voiture de M. de Fink. Quoiqu'il sut le jour de l'arrivée, il étoit bien aise encore d'avoir quelques minutes pour être le premier que reconrât Florentin. Pendant le diner on aranges pour le soir une promenaded à la Solitude. On convint qu'Adélaïde et Rosine partiroient les premières, et le baron dit en particulier à sa fille de préparer son amie à la vue de Fahlendorn. Elles sortirent donc seules.

ET ROSINE. 89

Que dirois-tu, ma chère, demanda chemin faisant M^{lle} de Beulenburg, si notre Américain arrivoit cette après-dinée ? Rosine pâlit, trembla, fut interdite ; bientôt la rougeur couvrit son visage. En sauriez-vous, répondit-elle, quelque chose ?

– Oui, mon ange ; nous l'attendont ce soir avec M. de Fink.

– Vous l'attendez .. ! ah ! vous n'en êtes peut-être pas bien certaine encore.

– Je te garantis que rien n'est plus sûr.

Mon papa craint pour ta santé. Il veut t'éviter un transport de joie trop subit. C'est à la Solitude qu'ils nous amènera ces messieurs.

– O m on excellente amie ! soutiens-moi .. ! Je succombe à l'excès du bonheur. Asseyons-nous, ... l'à ... sur cette herbe, dans cette place délicieuse où le ciel a reçu de mon cœur. Que cette forêt, que la nature est belle ... ! c'est comme le jour qu'il y lut mon amour dans mey yeux.

Hélas ! depuis son départ, je ne venois plus ici que pour pleurer. A cette heure,
8

90 FLORENTIN

chaque buisson, chaque fleur s'embellit, et double ma joie.

A cette effusion d'un cœur innocent et sensible, Adélaïde ne put retenir ses larmes.

Ah ! Rosine, dit-elle, l'aour aussi

l'amour est un bienfait die ciel. Quelle bonté de nous avoir destinées pour .. !

elle fut interrompue par l'arrivée de

M. et M^{me} de Beulembourg. Rosine se leva très-émue. Ma chère enfant, dit-le

baron, courage ; tu va les voir : ils seront

ica dans un moment. Elle ne put répondre ;

elle chanceloit ; les forces alloient lui man-

quer. M^{me} de Beulembourg et sa fille la

mettent entre elles deux et la soutiennent.

Alors paroît le respectable Fink. Salut,

charmante Rosine, luit dit-il en riant.

– Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle ... !

– Dites, dites mon ami, je le suis, je veux l'être toujours.

Florentin approche : il tremble, il hé-

site. Les deux barons vont à lui, le pren-

nent chacun par un bras, et le présentent

à son amante. Ah ! Rosine ! Ah ! Floren-

tin ! ... Voilà tout ce qu'ils peuvent arti-

ET ROSINE. 91

culer. Un long baiser les dédommage en un instant des chagrins que leur avoit coûtés

leur séparation. Allons nous-en, dit M.

de Fink qui avoit profité de ce moment

d'extase pour saluer les dames avec sa

politisse et sa franchise ordinaires ; les

deux amans n'ont plus que faire du reste

du genre humain. On se rerira.

Dans la nuit Florentin fit savoir son ar-

rivés à Lorenz et a Niclas ; ils virent

aussi-tôt avec leurs femmes et le vieux

Robert, qui retrouva des forces pour les

suivre. Ils avoient mis leurs plus beaux

habits ; pouvoient-ils aller à plus agréable

fête ? Lorsqu'on les eut annoncés au châ-

teau, le baron voulut se ménager le spec-

tacle de la reconnaissance, sans la gêner. Il choisit donc une pièce où lui, son épouse et M. de Fink se cachèrent entre une porte et le draperie qui la couvrait ; ils pouvoient de-là tout voir et tout entendre. Rosine et Florentin passèrent dans cet appartement ; un instant après leurs parens y furent introduits.

92 FLORENTIN

CHAPITRE XII.

L'Échange des Pipes.

FLORENTIN, dans ses voyages, avoit beaucoup changé ; le soleil avoit bruni son teint. Il avoit un maintien grave et rempli de dignité. Pour Rosine, dans l'éclat de la joie, de la jeunesse et de l'amour, elle étoit belle comme Raphaël a peint les anges.

Les villagoies se rangent en cercle autour de leurs enfans. Ils sourient, il se taisent. Rosine et Florentin leur sourient aussi sans parler ; ils étoient convenus d'attendre lequel des bonnes gens viendrait à eux le premier.

Eh bien ! eh bien ! dit Lorenz, vas-donne, ma femme. Et-tu folle d'avoir peur ? tu vois bien qu'il rit. Marthe s'approche, Florentin s'élance dans ses bras ; Claire et Rosine répètent la même scène. Ces deux couples demeurent quelque tems embrassés, et les yeux plein de larmes. Nicolas sanglotte, Lorenz a son mouchoir sur ses

ET ROSINE. 93

yeux, et le vieux Robert chancelle sur ses jambes afloiblies. Finirez-vous, dit Lorenz ? chacun à notre tour ; nous sommes ici plus d'un qui trouvons le temps long. A ces mots Marthe court à Rosine, et Claire à Florentin. A vous, beau-père, dit Lorenz. Florentin, Rosine sautent ensemble à son col, le serrent dans leurs bras et le comblent de caresses. Vient enfin la grave Lorenz ; Florentin veut baiser à genoux ces mains

qui l'ont béni, Lorenz le retient, et l'embrasse sans proférer une parole. Rosine reçoit de lui la même marque de tendresse. Écoutez, dit-il ensuite, nous avons tous le cœur trop plein pour parler à notre aise. Quand le texte est riche, le sermon doit être long. Je vais à l'auberge ; j'y commanderai le dîner ; nos deux enfans y viendront avec nous, et nos ames s'épancheront librement. – Non, mes amis, dit M. de Beulenburg, qui parut alors avec le reste de la compagnie, vous ne sortirez pas pas d'ici. C'est Florentin qui vous reçoit aujourd'hui ; vous dinerez chez moi tout aussi librement et sans vous séparer. M^{me} de Beulenburg

94 FLORENTIN

s'approcha des femmes, s'assura de leur consentement, et continua de s'entretenir avec elles de la manière la plus affectueuse. Pour M. de Fink, que Fahlendorn avoit prévue sur le mérite de son père adoptif, il considéra long-tems Lorenz, puis lui adressa la parole : Ami, dit-il, je gage que tu ne te repens pas à présent d'avoir accueilli chez toi le pauvre Flor.

– Je ne m'en repenirois pas, Monseigneur, quand il auroit ma réussite.

– C'est fort bien ; mais tu dois t'en réjouir. Comment ?

– M'en réjouir, Monseigneur ! Qui, si c'est assez d'appeler ce que j'éprouve de la joie Mais je voudrois m'entretenir plus particulièrement avec vos excellences. Vous avez comblé Roseine de bienfaits qui passent notre reconnaissance. Ces chers enfans se conviennent et se chérissent. Il semble que nous devrions les marier plutôt que plutard. Vous pouvez leur procurer un état honorable ; mais ils s'apercevront aussi que nous sommes leurs parens. Nous leur laisserons notre entière succession ; et

ET ROSINE. 95

comme nous pouvons vivre encore bien des années, nous voudrions savoir quel dessein vous avez sur eux.

Ne t'en rapportes-tu pas à nous, lui de-

menda M. de Fink enchanté de sa franchise ?

– Assurément. Mais j’aime Florentin, et vous me permettez bien de m’informer ...

Alors M. de Beulenburg l’instruisit des sept milles florins qu’avoient déjà les jeunes gens. Bon, dit Lorenz ; néanmoins cette somme on n’est pas encore trop avancé.

– M. le comte de Theulingen a promis de nommer Florentin son conseiller intime.

– A présent je n’ai plus rien à dire.

Florentin se retourna fort surpris du côté du baron. Comment, dit-il, ce seigneur peut-il m’honorer de tant de confiance ?

– Nous l’ignorons tous, répondit M. de Beulenburg ; le comte assure vous connaître ; voilà tous les renseignements que nous en avons reçus. – Oui, ajouta Rosine, le comte et son fils me veulent beau-

96 FLORENTIN

coup de bien ; ils m’ont promis de te confier le gouvernement de leur principauté ; dans l’exès de ma joie ; j’avois oublié de te l’apprendre. Néanmoins Lorenz n’étoit pas encore satisfait. Mon fils, dit-il ; leurs excellences ont beaucoup fait pour toi ; je veux aussi les imiter. Donne-moi, je le prie, un plein pouvoir de faire toutes les démarches qu’il me plaira, sous la condition qu’elles seront à ton avantage.

Ah ! très-volontiers, répondit Faldorn sans en demander le motif, qu’il se doutoit assez que Lorenz ne diroit pas. M. de Beulenburg qui le connoissoit moins, voulut le questionner. Ne prenez pas en mauvaise part, Monseigneur, répondit Lorenz, si je garde le secret là-dessus. Autrement je n’aurois plus de plaisir à faire ce que je projette. Chacun a ses faiblesses.

Plus M. de Fink écoutoit Lorenz, et plus il s’attachoit à lui. Brave homme, lui dit-il, veux-tu finir tes jours chez moi ? dis, qu’en penses-tu ?

– Non, Monseigneur. Dieu m’a béni ;

ET ROSINE. 97

j'ai plus que le nécessaire. Je desirois des enfans ; le Providence a daigné nous encoyer celui-ci ; il fait tout notre joie ; je veux vivre et mourir auprès de lui. Que deviendrois-je dans une autre contrée ? Je possède un coin de terre ; je le laboure ; voilà mon poste. J'y resterai jusqu'à la mort. J'aime à voir qu'ils y a d'autres gens estimables ici bas. Ce sont mes frères , quelques soient leurs titres et leurs noms. Tu es déjà le mien, lui dit M. de Fink transporté d'admiration ; frère, donne-moi la main. Tiens, mon frère, tiens ; prends cette pipe pour te souvenir de ton frère Fink.

– Je la reçois ; et comme ni l'or ni l'argent ne sauroient payer un pareil présent, acceptez en échange la pipe de Lorenz. Ah ! donne, ami Lorenz. Quand désormais je sentirai mon cœur froid à la vue d'un malheureux, re remplirai ta pipe ; je la fumerai ; je réchaufferai mon cœur. N'est-il pas vrai ?

Monseigneur, répliqua Lorenz en s'esuyant les yeux, vous êtes un homme bien

II 9

98 FLORENTIN

estimable. Tous les dimanches après diner, je fumerai la pipe de Fink ; et les autres jours, après ma prière, je me contenterai de la regarder au crochet où elle sera suspendue, en songeant au séjour céleste, où Fink et Lorenz doivent être réunis.

A la table de M. de Beulenburg, il ne fut question que de Lorenz. Roseine et Florentin dinèrent dans une autre ssalle avec leurs parens. Ensuite ceux-ci retournèrent très-satisfaits à leur village.

CHAPITRE XIII.

Lorenz.

LE lendemain toute la société se rendit en visite à Theulingen. Elle fut reçue dans un

appartement, où ne tardèrent pas à paroître le comte Gunther et sa famille. Quelle fut la surprise de Florentin quand il reconnut M. Pilger, son épouse et ses enfans ! Le comte s'amusoit de son étonnement : Eh ! quoi ? mon cher, lui dit-il, vous ne me parlez pas. Dieu nous a réunis plutôt que vous ne l'espérez ; embrassez donc votre

ET ROSINE. 99

meilleur ami. – Ah, s'écria Florentin avec l'accent de la plus vive sensibilité ! me permettez-vous de déclarer qui vous êtes ?

– Volontiers.

– Eh bien ! mes respectables amis ; vous voyez le digne et généreux Pilger, le même qui vient d'être en Amérique mon protecteur, mon guide et mon père.

Ces paroles expliquèrent tout à coup à la famille de Beulenburg, pourquoi le comte étoit descendu chez elle à son retour de Hollande, pourquoi son fils avoit fait choix d'Adélaïde avant tant de confiance, en un mot les motifs de leur conduite et de leur bienveillance.

Stahlmann étoit invité. Son arrivée fut encore une scène touchante ; car Florentin se rappelloit avec revonoissance que cet homme vertueux avoit été le premier auteur de sa fortune.

Pendant les deux ou trois jours que M. et M^{me} de Beulenburg passèrent à Theulingen, Rosine apprit à son ami ses aventures de Blenz, et la manière dont elle

100 FLORENTIN

avoit fait connoissance avec M. de Fink. M. Gunther renouvela sa promesse à l'égard de Florentin, mais en l'engageant à passer deux ans à l'université avec son fils et Charles de Beulenburg, afin de se perfectionner ensemble dans les sciences qui leur étoient nécessaires. Florentin souverivit avec plaisir à cet arrangement ; Roseine elle-même en fut satisfaite ; l'un et l'autre n'avoit que vingt-trois ans ; une si courte séparation leur dembloit un léger sacrifice, en com-

paraison des chagrins que leur avoit causés le voygae de Surinam.

Mais une visite qu'on attendoit peu, ce fut celle de Lorenz, qu'un domestique annonça. On étoit à jouer dans le sallon ; à l'instant les parties furent interrompues, par le desir de savoit ce qui amenoit ce brave homme. Il se présenta sans crainte, sans bassesse. Il n'avoit pas appris à courber son dos pos saluer ; sa politesse étoit d'ôter respectueusement son chapeau, puis de se tenir debout comme il sied à un homme devant ses semblables. Votre excellence, dit-il au comte, sait-elle que j'ai pris soin

ET ROSINE. 101

de l'enfance de Florentin, que je le regarde comme mon fils ?

– Je le sais, mon ami.

Votre excellence se propose de l'honorer du titre de son conseiller intime. Ce dessein me flatte. Mon Flor a le cœur droit ; votre comté va fleurir, et vos sujets être heureux.

– Bien, mon cher Lorenz !

– J'ai fait une démarche pour laquelle je desire votre approbation. Elle n'a rien d'injuste, rien qui puisse contrier vos intentions. Voyez-nous ; Florentin descend de la maison de Fahlendorn. J'avoue que plusieurs de ses ancêtres se sont mesalliés ; mais, suivant mes foibles lumières, cela ne peut nuire à ses prétentions sur les biens de sa famille. La terre de Fahlendorn s'est insensiblement chargée de dettes ; votre ayeul étoit le principal créancier des propriétaires de ce bien ; il a payé les dettes et s'en est emparé ; et les malheureux parens de Florentin forcé d'en sortir, ont vécu dans la plus extrême misère. Depuis que Florentin m'a remis son plein pouvoir,

9

102 FLORENTIN

j'ai couru dans le village où sa mère a fini ses jours, delà dans la paroisse où il a été baptisé. L'ancien curé ne vit plus ; mais avant sa mort, il a rempli l'engagement

qu'il avoit pris avec moi ; on m'a remis la généalogie et tous les titres de Florentin. J'ai reconnu qu'il lui reste des droits sur l'héritage de ses pères, et je viens prier votre excellence de l'aider à les faire valoir.

On ne pouvoit trop admirer Lorenz. Le comte sentit vivement le tort que son ayeul avoit fait aux Fahlendorn, en s'appropriant un bien d'un très-grand priy, et susceptible d'améliorations qui en avoient triplé la valeur. A l'instant il forma le projet de réparer cette injustice.

Si Florentin, dit-il, prouve qu'il est le légitime héritier de la maison de Fahlendorn, il doit rentrer en possession de ses biens.

Que Dieu, reprit Lorenz, que Dieu répande ses bénédictions sur votre excellence ! je suis en état de démontrer que Florentin est le véritable héritier de Fahlendorn. Il ne reste plus qu'à trouver les

ET ROSINE. 103

fonds nécessaires pour payer les dettes de sa samille [sic ; famille]. Je vous supplie, M. le comte, de lui accorder quelques délais, et de permettre qu'il s'acquitte peu à peu.

– Sois tranquille sur ce point ; voici mes intentions ; si, comme je n'en doute pas, tu fournis les preuves nécessaires, je compterai tout ce que la terre de Fahlendorn a rapporté, depuis qu'elle est dans la maison de Theulingen ; j'en déduirai les dépenses que ma famille y a faites, ainsi aue l'interêt des sommes qu'elles a prêtées auch a yeux de Florentin, et le surplus sera remis à notre jeune ami.

– C'en et trop, monseigneur, c'en est trop ! je voudrois vous remercier dignement ; mais il n'y a que Dieu qui puisse payer tant de noblesse et d'équité.

Florentin baisa la main du comte avec attendrisement et reconnoissance. Lorenz sortit, et M. de Fink le conduisit, en lui répétant : Adieu, frère Lorenz, adieu ! songe à moi quand tu fumeras la pipe de Fink.

104 FLORENTIN

CAPITRE XIV.

La Restitution.

DÈS le jour suivant, on s'occupa de la restitution projetée. Mais pour établir légalement les droits de Florentin, il falloit renouveler solennellement ses titres de noblesse. Le baron de Beulenburg s'en chargea, et fit faire à Vienne les démarches nécessaires.

De son côté le comte rédigea l'état des revenus de la terre de Fahlendorn. Elle avoit été adjugée à son eyeul pour la somme de vingt mille florins. On y avoit construit un moulin à huile et à scie, qui rapportoit huit cens florins par an ; la dépense de cet établissement se trouvoit couverte par trois coupes de bois, ensorte que, toute déauction faite, la maison de Theulingen avoit joui durant quarante ans d'un revenu de seize cens florins, tandis que l'interêt annuel de la dette des Fahlendorn n'étoit que de mille. Injustice affreuse, s'cria le comte ! et pendant ce long intervalle, les pro-

ET ROSINE. 105

priétaires mendicient ignominieusement leur pain ! M. de Fahlendorn, vos dettes sont payées ; vous rentrez dans votre terre, et je vous dois encore quatre million florins.

– Non, monseigneur, mon cœur ne me permet pas de recevoir un pareil compte.

– Vouz le devez pourtant.

– J'accepte avec reconnoissance le prix de la terre ; mais pour le reste, je jure

– Arrêtez.

– Je jurde de l'employer un aumònes.

– Vous êtes le maître d'en disposer comme il vous plaira.

– La première fois que j'entrai dans la cabane où mon père a rendu le dernier soupir, je conçus le desir d'y fonder une maison d'édication pour les pauvres orphelins ; c'est à l'exécution de ce vœu que je destine le quatre mille florins. Mais

souffrir, ô mes illustres bienfaiteurs ! que Rosine et moi, maintenant plus riches que nous n'aurions jamais osé l'espérer, nous laissions dans votre généreuses mains les dons beaucoup trop considérables que vous nous avez prodigués.

106 FLORENTIN

On se récria contre cette demand ; Florentin ne voulut pas s'en désister ; il fallut céder à ses instances.

A présent, lui dit le comte, voudrez-vous toujours être mon conseiller intime ? n'aurez-vous pas assez d'occupations dans vos biens, sans étudier encore ?

Florentin se lève avec dignité, puis regardant l'assemblée : Aurai-je donc reçu, dit-il, des bienfaits de toutes parts, sans qu'il me soit permis de les reconnoître ? Dieu tout-puissant ! je fais devant toi le vœu de rester toute ma vie attaché, fidèle et soumis à la maison de Theulingen, comme si étois un des ses enfans. Je pars pour achever mes études et me rendre capable de l'emploi de conseiller intime dont an m'honore. Personne sur la terre ne me fera changer de résolution.

J'ai, dit Rosine, aussi quelque chose à proposer. Mon cher Florentin va passer deux ans à Gottingue ; ne pourrais-je pas, en son absence, avoir l'administration de Fahlendorn, afin qu'il trouve tout en ordre à son retour ? Mais, dit le Comte,

ET ROSINE. 107

êtes-vous capable d'un pareil travail ?

– J'aurai des amis qui m'instruiront.

Je vous le promets, dit le baron de Beulenburg.

J'admire, ajouta Florentin, et j'approuve le projet de Rosine.

Et moi, s'écria vivement Adélaïde, je m'y oppose. Veux-tu m'abandonner, ma chère Rosine ?

– Non, ma tendre amie, non. Laissez-moi suivre une idée qui m'enchant. Fahlendorn n'est qu'à deuy lieues de Beulenburg ; j'y arrangerait pour vous et moi

un joli appartement. Nous serons toujours ensemble, toujours inséparables. Tant que durera le printemps, que la campagne sera parée de verdure et de fleurs, nous resterons à Fahlendorn ; nous y reviendrons lorsque les champs retentiront des cris des moissonneurs. Le reste de l'année, nous le passerons tantôt ici, tantôt à Beulebourg, et nous adoucirons ainsi l'attente de nos bien-aimés.

Oui, répondit Adélaïde en l'embrassant, se projet est délicieux. Toujours, toujours

108 FLORENTIN

ensemble. Entre nous plus de distinction, plus d'autre nom que celui de sœur, d'autre langage que celui de l'amitié.

Ainsi se termina la visite au château de Theulingen. M. de Fink prétendoit qu'il avoit repris des forces pour un an. Il partoit pour ses terres ; mais il aussuroit que chaque printemps, il feroit un pèlerinage chez le bon Lorenz. La famille de Beulenbourg laissa Rosine et Florentin à Theulingen, parce que M. Gunther vouloit les remettre, par un acte formel, en possession de leur bien. Il leur compta de plus de quatre mille florins qu'il avoit reconnu leur devoir. Le lecteur a partagé peut-être l'étonnement de Florentin, en retrouvant M. Pilger dans la personne de M. Gunther. Mais il n'a pas oublié que le comte Erich ignorait la retraite de son frère, lorsqu'il voulut le rappeler avant sa mort. M. de Finl, ami de Gunther, étoit seul dépositaire de son secret. Erich eut le bonheur de s'adresser à lui ; le vertueux baron de Fink avança de quelques années un voyage qu'exigeoient ses intérêts. Il passa lui-même en Amérique.

ET ROSINE. 109

Ces affaires importantes qu'il communiquoit à M. Pilger, étoient les motifs de sa mission.

Pendant que Fink et Florentin voyageoient en Pensylvanie, en Angleterre, en Hollande, M. Gunther étoit venu directement à Beulenbourg. Quant au mystère

qu'il avoit observé, peut-être voit-il eu des raisons de politique ; peut-être ne vouloit-il que surprendre son jeune ami. En partant de Pilgersheim, il en avoit cédé la propriété au ministre Evrard, à condition qu'il abandonneroit l'état ecclésiastique, et qu'il résignerait sa cure à M. Schmidt.

II. 10

110 FLORENTIN

CHAPITRE XV.

La Terre.

LES deux amans allèrent à Fahlendorn un matin. Il n'est pas donné de redre ce que leur sensibilité leur fit éprouver dans ce voyage. Dès qu'ils y furent, ils mandèrent le garde-chasse pour lui donner son congé. Florentin ne voyoit pas la nécessité de garder un pareil domestique. Rosine décida des réparations les plus urgentes à faire aux vieux château pour l'habiter. Ensuite ils s'acheminèrent pieusement vers la maisonnette où Franz de Fahlendorn étoit mort ; ils arrosèrent de leurs larmes. Rosine se chargea de la mettre au plûtôt en état de recevoir quelques enfans, et de commencer ainsi l'établissement projeté par son ami.

Florentin jouissoit dans la plénitude de son cœur de l'activité de Rosine, et des talens que se développoient en elle pour l'économie. Elle le pria de la laisser faire, et de lui procurer à la fois le plaisir de

ET ROSINE. 111

l'invention, et l'honneur de l'administration. Il le lui promit ; mais, se défiant un

peu de son expérience, il pria M. de Beulenburg de veiller en secret sur elle, et de la retenir, si elle paroissoit entreprendre quelque chose d'absolument nuisible à leur fortune.

En revenant à Beulenburg, ils y avoient trouvé Kothbeck, sa femme et ses enfans. La joie brilloit les visages de cette pauvre famille. Florentin fut satisfait de la confiance de son protégé. Maintenant, dit-il à Rosine, tu es dame de Fahlendorn ; je t'ai cédé mes pouvoirs et mes droits. Que feras-tu de cet honnête homme ? Puis, adressant la parole à Kothbeck, il ajouta : Voilà ta maîtresse future ; dans deux ans elle sera mon épouse. Aime-la, respecte-la, sois-lui fidèle. Le pasyan s'avance, demande à baiser la main de Rosine, et lui dit très-noble dame

– Ah ! interrompit-elle en rougissant, je ne le suis pas encore. – Très-noble dame, reprit Kothbeck ! ange du ciel, devrois-je plutôt dire ! car je ne vis jamais de phy-

112 FLORENTIN

sionomie plus céleste ; me voilà prêt à vous obéir, à répandre mon sang, s'il le faut, pour votre service.

– Je ne te demande que l'attachement et la fidélité d'un loyal serviteur. Sais-tu faire de l'eau-de-vie ?

– Je suis Westphalien très-noble dame.

– Je t'entends. E la bière ?

– Parfaitement.

– Le pain ?

– Oui, le gros pain, mais non celui des maîtres.

Satisfaite de ses réponses, elle lui destina la maison du garde-chasse, située sur une route très-fréquentée. Elle lui promit s'y monter une auberge, de lui faire les avances nécessaires, et de lui en donner la régie avec la direction de la brasserie et des fourneaux à cuire l'eau-de-vie. Seras-tu content, dit-elle ? – Au-delà de toute espérance, madame, répondit Kothbeck, au-delà de toute espérance. Puis il se

retira.

Florentin ne se lassoit pas d'admirer son

ET ROSINE. 113

amante ; déjà digne du titre d'épouse, elle devenoit sa compagne et travailloit à sa fortune. Il fit tranquillement les préparatifs de son voyage, Rosine pleura ; mais sa belle ame triompha bientôt de la nature. Crois-mos, lui dit-elle en l'embrassant ; tu m'es plus cher que le monde entier ; je ne t'ai jamais autant aimé qu'en ce moment ; mais ton départ ne m'affige pas. En quelque lieu que tu sois, nos cœurs ne cesseront pas d'être unis. Adieu ! Fort de cet exemple de courage, Florentin témoigna des regrets, il est vrai, mais en homme, et partit.

Rosine net perdit point de temps ; elle fit porter à Fahlendorn u lit et des meubles, pour y passer quelques jours avec Adélaïde, Kothbeck l'y attendoit. Alors Rosine se donna toute entière aux détails de l'conomie. Le rétablissement du moulin, l'ordre dans la coupe des bois, les baux résiliés, tous les abus détruits ; es fut pour son activité la source d'une suite de plaisirs. Le bruit de ses travaux et de ses succès parvint au hameau de Lorenz. Voisins,

10

114 FLORENTIN

dit-il un jour à Nicolas, n'irons-nous pas admirer notre chère fille dans sa terre ? Le voyage fut décidé. En passant à Beulenburg pour rendre leurs devoirs au baron, ils appirent de lui qu'il venoit de recevoir l'acte de réintégration de Florentin dans les titres et prérogatives de sa maison, et pour Rosine des lettres de noblesse qui lui donneroient rang parmi les dames de la première qualité. M. de Beulenburg leur laissa le plaisir d'en porter la première nouvelle. Ils continuèrent leur route ver Fahlendorn.

Comme ils entroient dans la forêt, il s'offrit à eux un spectacle charmant. Au milieu de bûcherons, de bouviers, une

jeune femme, en habit de campagne bleu, ses beaux cheveux châteins négligemment retroussés sous un petit chapeau rond ; e' étoit leur Rosine qui, d'une main tenant un gros bâtonnet de l'autre une petite hâche, donnoit des ordres avec une présence d'esprit admirable. Ses bons parens restent immobiles, et se ragrdent mutuellement. De ma vie, dit Lorenz, je ne l'aurois ja-

ET ROSINE. 115

mais pensé. A-t-on jamais rien vu du plus intéressant ? Oh ! répond Nicolas, le maître d'école avoit grande raison de dire wu'il avoit un trésor caché cet aimable enfant.

Rosine les apperçoit : elle court ?a eux, leur fait mille caresses, les emmène au logis. Elle fait tout ce qu'elle peut imaginer pour prouver à ses parens le ülaisir qu'elle goûte à les recevoir chez elle. Ceux-ci la félicitent sur les lettres de noblesse qu'ils ont vues à Beulenburg. Nicolas voudroit l'avertir de n'en être pas plus fière ; Lorenz juge cet avis inutile, Ils y passent la nuit, et le lendemain repartent comblés de joie et de satisfaction.

116 FLORENTIN

CHAPITRE XVI.

Visite au village.

L'ENNOBLISSEMENT de Rosine produisit des effets divers dans le hameau d'Ezenheim. Les uns s'en rejouirent sincèrement ; les autres craignirent que cela ne changeât le cœur de leur ancienne compatriote. Claire, sur-tout, versoit de grosses larmes. A présent, disoit-elle, il faudra que je l'appelle *Madame* ; je n'oserai caresser mes petits-enfans, que seront de grands sei-

gneurs. Nicolas, de m[^]me s'abandonnoit à ces affligentes idées. Ne sachant l'un et l'autre comment se rassurer, il se décidèrent, comme dans toutes les circonstances pénibles de leur vie, à consulter le voisin Lorenz. Celui-ci, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire de leur inquiétude. Bonnes gens que vous êtes, dit-il ! que vous êtes simples ! vous craignez que nos enfans ne rougissent de nous. Mais franchement, est-ce que la Providence et

ET ROSINE. 117

tous ceux qui les connoissent, les auroient chéris et protégés, s'ils étoient capables d'une pareille bassesse d'ame ? O mon Dieu ! si Rosine savoit de quoi vous la soupçonnez, elle en seroit navrée de douleur ...

Au moment même un cabriolet s'arrêta à la porte. Adélaïde et Rosine en sortent lentement et viennent saluer Lorenz. Déjà tout le village est assemblé devant la maison. Claire et Marthe veulent s'enfuir.

Lorenz les rappelle durement. Cependant Roseine court l'embrasser, et le bon père la serrant contre son sein, s'écrie : ma fille, ma chère fille ! Claire, Nicolas et Marthe reçoivent d'elle les plus tendres caresses ; elle leur sourit avec tant de grâces, ses manières sont si touchantes, si familières, qu'elle semble être encore l'enfant de la maison. Lorenz lui raconta la conversation qu'elle venoit d'interrompre : elle en fut attristée, et ses larmes purent assez que jamais l'orgueil n'altérerait son excellent naturel.

Le principal objet du voyage de Rosine

118 FLORENTIN

étoit le maître d'école de son hameau natal. Elle avoit appris la mort de Blasius, et qu'il avoit été remplacé par un homme natif, très-habile pour l'éducation des enfans, et de plus excellent tisserand. Elle vouloit l'attirer à Fahlendorn pour le mettre à la tête de sa maison d'orphelins, espérant qu'il occuperait les enfans tout en les instruisant ; qu'ils fileroient de la laine,

ez que lui emploieroit : qu'avec le tems il leur apprendroit son métier, et que par la suite son établissement pourroit devenir une belle manufacture. On fit venir Maasheim (c'est le nom du maître d'école) ; l'arrangement lui plut ; il en fit part à la commune, et quinze jours après il eut la liberté de se rendre à Fahlendorn.

En sortant de chez Lorenz, Rosine se vit environnée d'un cercle de jeunes paysans des deux sexes. C'étoit ses anciens amis, ses camarades d'école, tous pleins de joie, leur chapeau à la main, voulant parler et ne le pouvant faire. Elle alloit de l'un à l'autre, et disoit à chacun quelque

ET ROSINE. 119

chose d'obligeant. Ils étoient enchantés. Les femmes soulevoient leurs petits enfans pour la leur montrer ; elle prenoit ces enfans dans ses bras, les caressoit, les baisoit. Tout le village exaltoit le bonheur de Nicolas. L'odieuse envie auroit seule été capable d'en murmurer.

CHAPITRE XVII.

Charlotte Steinfeld.

LE lendemain, Rosine, en les quittant, emporta tous les suffrages et les regrets. Arrivée à Fahlendorn, elle s'occupa de mettre la maison d'orphelins en état de recevoir Maasheim. Cependant un soir qu'elle étoit à Beulembourg, où presque tous les jours elle faisoit une visite, un inconnu lui remit la lettre suivante.

« MADEMOISELLE,

« Je suis une infortunée, plongée dans
« la plus effroyable misère. Vous en con-
« noissez l'étendue, si vous daignez vous

120 FLORENTIN

« souvenir de la coupable Charlotte Stein-« feld. Rebut de la nature, méprisable à
« mes propres yeux, je mendie honteuse-
« ment ma subsistance. Un homme pieux

« et compâtissant m'a retiré chez lui ; j'y
 « fais les fonctions de servante ; mais il est
 « veuf, pauvre et chargé d'enfans. J'ai re-
 « cours à vous, mademoiselle ; sollicitez
 « ma grâce auprès de M. de Beulembourg ;
 « peut-il la refuser à vos vertus ? S'il me
 « laisse la vie, permettez-moi de vous la
 « consacrer ; confiez-moi le soin de vos or-
 « phelins ; je sais que vous vous occupez
 ^ »pour eux d'un pieux établissement.
 « Je suis tellement changée que per-
 « sonne ne peut me reconnoître. Je ne
 « porterai que des habits de paysanne ; je
 « me donnerai pour une étrangère, et ja-
 « mais on ne découvrira ni mon nom, ni
 « ma naissance. La pénitence est devenue
 « mon unique occupation. Tourmentée par
 « le remords d'avoir fait le malheur d'un
 « pauvre enfant, je ne peux trouver de re-
 « os qu'en me dévouant à l'éducation de

ET ROSINE. 121

« ceux que le ciel a privés de leur mère.
 « Vous n'aurez pas à vous repentir de
 « m'avoir choisie. Je me recommanda à
 « votre bienfaisance, et suis avec le plus
 « profond respect,
 « Mademoiselle,
 « Votre très-humble et très-obéissante
 « servante, *Charlotte Steinfeld*,
 « A présent *Madeleine Sunderinn* ».

P. S. « Je vous supplie de m'adresser
 « votre réponse sous ce dernier nom ; l'ex-
 « près ne connoît ni moi, ni ma demeure.
 « C'est mon digne hôte qui l'a chargé du
 « message ».

A cette lecture, Rosine pleura de pitié.
 Sa résolution fut prise aussi-tôt de confier
 à Sunderinn l'emploi qu'elle lui demandoit,
 ni M. de Beulembourg approuvoit cet arran-
 gement. Elle courut avec sa lettre à l'ap-
 partement du Baron, et la lui présenta.
 Quand elle crut qu'il avoit achevé de la
 lire, elle tomba à ses genoux, en lui disant :
 heureux ceux qui pardonnent ! M. de

II 11

Beulenburg lui répondit en la relevant :
je vous accorde la vie de Sunderinn, aux
conditions qu'elles s'est elle-même imposées.
Je lui ferai même rendre quarante mille
florins, qui lui reviennent de la succession
de son père, et je lui promets un secret
inviolable. Rosine, transportée de joie,
remit à l'exprès un billet qui renfermoit
cette réponse :

« CHERE ET MALHEUREUSE

« Sunderinn,

« On vous accorde le secret, votre grace
« et la vie. Venez au plutôt partager avec
« un homme très-respectable la direction
« de mes orphelins. Tenez vos promesses,
« et je serai toujours votre amie,

« *Rosine* ».

Sunderinn reçut, lut et baisa mille fois
cet écrit. Elle parut à Fahlendorn dans un
moment où Rosine s'y trouvoit aussi. A
peine put-elle se faire reconnoître, tant la
douleur et la misère avoient alléré ses traits.
Rosine lui prêta l'argent nécessaire pour
acheter un habit de paysanne, qu'elle

ET ROSINE. 123

choisit noir, ayant fait vœu de garder cette
couleur tant qu'elle vivroit. Elle toucha
son patrimoine, et en fit l'abandon à la
maison des orphelins, sous l'expresse
condition que se don seroit éternellement
ignoré.

Avec cette somme et la surveillance de
Rosine, l'établissement ne tarda pas à
devenir très-florissant. Tout en donnant
aux enfants d'excellens principes de religion,
d'écriture et de lecture, on les occupait à
carder, à filer la laine. On réservoir une
portion du produit de leur travail, pour
une caisse d'économies, destinées à leur
monter un ménage, lorsqu'il seroient en
âge de se marier. Peu d'années après, M.
et M^{me} de Fahlendorn ont eu le plaisir de
voir se former de leurs bienfaits une jolie
petite ville, dans un endroit jadis presque
désert.

124 FLORENTIN

CHAPITRE XVIII.

Lews fruits du repentir.

EN se livrant à ses utiles occupations, Sunderinn recourrot le repos de la conscience. Cependant elle conservoit un cœur humble et repentant, et se livroit avec une patience admirable aux plus vils, aux plus pénibles travaux ; ensorte que Rosine s'estimoit heureuse de la posséder. Maasheim encore jeune, eut à peine passé deux ans avec elle, et reconnu ses excellentes qualités, qui conçut le desir d'en faire son épouse.

Mais avant d'accepter la main du respectable Maasheim, le pauvre Sunderinn croyoit devoir lui révéler son horrible secret ; voilà ce qu'elle n'osoit exécuter. Elle lui demanda donc un délai pour réfléchir, et courut confier ses peines à Rosine. Rosine l'écoute, la console et lui promet de la seconder ; elle mande Maasheim après avoir fait retirer Sunderinn.

ET ROSINE. 125

Ecoutez, M. Maasheim, dit-elle. Vous êtes rempli de jugement ; je vous prie, sous le secret, de me donner un avis, dans toute la sincérité de votre cœur.

– Mademoiselle sait que je suis prêt à lui obéir.

– Eh bien ! voici le fait. J'eus autrefois une amie, que son imprudence et de mauvais conseils entraînent au mal. Elle devint enceinte. La folie et l'amour-propre l'amenèrent à cacher sa grossesse, à faire périr son enfant après sa naissance.

– Ce doit être Charlotte Steinfeld.

– Précisément. L'avez-vous connue ?

– Non ; mais j'en ai beaucoup entendu

parler.

– Continuons. Cette fille vit actuellement dans la retraite. Par une aqustère et longue pénitence, elle est devenue un sujet excellent. Personne ne la connoît, ni ne peut découvrit le crime de sa jeunesse. Un honnête jeune homme lui propose de l'épouser ; mais son secret lui pèse ; elle m'a demandé conseil ; que lui diriez-vous à ma place.

11

126 FLORENTIN

– De faire jurer à son ami de ne jamais la trahir, et de lui tout avouer.

– Ce parti-là vous paroît-il bien sûr ?

Qui sait si le jeune homme sera discret, s'il ne la méprisera pas en public ?

– elle doit avoir jugé son amant ; et s'il est capable d'une pareille noirceur, il est absolument indigne d'elle.

– J'en conviens. Mais n'est-pas pour un homme honnête un sacrifice bien dur, que de l'épouser après cet aveu ?

– Si tout le monde ignore son secret ; si elle est effectivement devenue vertueuse ; je ne crois pas qu'on puisse desirer un mariage plus heureux. Qu'en semble-t-il à mademoiselle ? Une personne infortuné et pénitent ... Dieu de bonté ! quel rayon de lumière ! (Rosine sourit). Notre Sunderinn ne seroit-elle pas Charlotte, et moi le jeune homme qui veut l'épouser. ? [sic]

– Vous avez deviné. Maintenant je suis votre façon de penser.

Oui ; je ne m'en dédis pas. Cependant que l'horrible secret soit enseveli, nous et nos enfans pourrions

ET ROSINE. 127

– Il le sera jusqu'à votre mort. En consacrant son patrimoine à la maison des orphelins, votre chère Sunderinn a réparé son crime aux yeux des hommes. Ce trait seul, malgré le passé, la rendra recommandable à la postérité. A présent pouvez-vous l'aimer et la prendre pour votre épouse ?

– Avec la plus grande joie. Je suis certain de sa vertu comme de son amour. Rosine sonna sa femme de chambre : fais venir, dit-elle, la gouvernante des orphelins. Sunderinn paroît ; elle tremble, elle pleure, elle n’ose entrer. Rosine lui tend la main ; elle essuie elle-même les yeux de la pauvre Madeleine. Ensuite réunissant les mains des deux amans, elle leur dit : que Dieu répande sur vous mille et mille bénédictions ! Soyez époux ... ! Je sais tout, reprit Maasheim ; tu ne m’en es que plus chère. La bonne Charlotte étoit prête à s’évanouir ; tant un pareil bonheur étoit au-dessus de son espérance. Les deux époux

128 FLORENTIN
ont fait le meilleur ménage ; ils ont vu croître autour d’eux leurs enfans, et les enfans de leurs enfans-

CHAPITRE XIX.

La réunion.

ENVIRON six mois avant que Florentin revint de l’université, Rosine fit encore une grande entreprise. Elle trouva dans sa caisse quatre mille florins en argent comptant, et libres de toute dette. Elle en avoit encore cinq mille de ses économies antérieures ; elle destina cette dernière somme à rebâtir le château des ayeux de son amant ; elle voyoit avec chagrin tomber en ruines cette antique demeure. M. de Beulenbourg cru prudent de s’opposer à son projet ; mais elle s’affligea, raisonna, calcula tant et si bien, qu’elle eut la permission d’y employer d’abord les cinq mille florins, et ensuite deux mille chaque année, jusqu’à ce que le château fut entièrement chevé.

ET ROSINE. 129
L’agrément obtenu, Rosine retourne dans sa terre, prit des ouvriers, débarassa l’emplacement de toutes les ruines, fit

mettre à part les matériaux, et manda un habile architecte, pour lui dessiner un château petit, mais élégant et commode. Elle croyoit déjà s'y voir, à vôté de son époux, environné d'une aimable famille. Au milieu de ces occupations, elle apprit par des lettres de Gottingue la prochaine arrivée des trois jeunes gens et de M. Rheinwald. Ils annonçoient le jour de leur départ, leur passage à Francfort, enfin la voiture dont ils devoient se servir. Aussitôt Adélaïde et Rosine résolurent d'aller les surprendre. En quatre jours elles furent à Francfort, à l'hôtel même qu'ils avoient indiqué.

Il faut s'être trouvé dans une pareille circonstance, pour se faire une idée de la joie que causa cette réunion inattendue. J'avois oublié de dire que M. et M^{me} de Beulenburg étoient du voyage. On prit ensemble la route de Theulingen. On écri-

130 FLORENTIN

vit à M. de Fink de venir au plus vite, parce qu'on ne pouvoit plus différer le double mariage. Ce seigneur arriva cinq jours après les jeunes gens. Enfin parut le jour des noces, ce jour tant désiré. Stahlman unit le comte Ernest avec Adélaïde, et M. de Fahlendorn avec l'amie de son enfance, l'unique amie de toute sa vie. Une semaine entière se passa dans les plaisirs. La fête dura trois jours à Theulingen, et autiant à Beulenburg.

Cependant la nouvelle dame de Fahlendorn avoit toujours quelque occupation dont elle faisoit mystère ; personne n'en devinoit le sujet. A chaque heure il partoit des exprès pour sa terre, il en arrivoit d'autres, et tous recevoient leurs ordres et rendoient leurs réponses en secret. Enfin, une après-dinée, Rosine invita les deux familles à venir chez elle. Chacun se regardoit ; en ne lui savoit ni logement, ni rien de ce qu'exige une nombreuse société. Florentin troublé, lui fit un léger signe de mécontentement. Elle n'y répondit qu'en

ET ROSINE. 131

sauriant, et réitéra ses instances. On accepta l'invitation. Rosine remercia la compagnie de sa bonté ; elle la pria de se trouver à Fahlendorn le lendemain de bon matin, parce qu'elle ne pouvoit la recevoir convenablement la nuit. Il fut aussi décidé qu'on en reviendrait le soir. ensuite elle pria son mari de l'y accompagner le jour même, pour faire les préparatifs nécessaires.

Florentin brûloit de se trouver enfin seul avec sa Rosine, et de voir ses établissemens. Le chemin leur sembloit jonché de roses ; il étoient heureux au-delà de toute expression.

Dès qu'ils furent au sommet et d'un côté, d'où l'on découvre Fahlendorn ; que Florentin entendit les chants des enfans, le bruit des métiers, des rouets, du moulin, de la brasserie ; qu'il vit les champs garnis de laboureurs et de bétail, l'affluence des gens allant et venant, les maçons, les tailleurs de pierre occupés au château ; il fit arrêter sa voiture. Son cœur bondissoit de

132 FLORENTIN

joie et de sensibilité ; ses yeux s'emplissoient de larmes ; il fixoit son épouse, il ne pouvoit proférer un seul mot. Elle lui sourioit ; il sanglottoit, regardoit, écoutoit ; et rien de tout cela n'étoit une illusion ... ! c'étoit la plus douce réalité.

Fouette, cocher, s'écria-t-il. On arrêta devant l'auberge. Kothbeck vint le premier baiser la main de son cher maître. Rosine le conduisit à son appartement, qui'elle avoit rendu très-joli. Il faut, il faut, dit-il, que je vois tout, à l'instant même. Il visita la maison de charité, qui renfermoit déjà quatre-vingt orphelins. La propreté, le bon ordre l'enchantèrent. Quand il vit les enfans s'assembler autour de leur protectrice, la caresser, il ne put y tenir. Roseine le ramena chez elle. Eh bien, tout est-il à ton gré, dit-elle.

– Au-dessus de ce que j'aurois pu désirer. Mais mais, mon enfant, pourvu

que tu n'aies pas mis à la gêne ... ?

– La gêne ... des dettes ... ! Je serois

ET ROSINE. 133

blâmable. (Elle ouvrit ses registres.) Voir, mon très-cher ami, la recette et la dépense. J'ai fait avec mes gens des marchés, tels qu'ils ne peuvent pas me tromper. Leur intérêt est si fort lié au mien, qu'ils se feroient tort à eux-mêmes en diminuant mes profits. Voilà comme j'ai presque doublé mes revenus.

Elle lui raconta l'aventure de Charlotte, et le bien que cette infortunée faisoit à la maison des orphelins. Il ne savoit quelle caress faire à son épouse. Jamais deux amans qui montent à l'autel, ne ressentirent une joie semblable à celle qu'éprouvèrent ce soir M. et M^{me} de Fahlendorn. Aux premiers jours de leur ménage, au milieu des biens de leurs ayeux, de leur propres biens, quelle douceur pour des ames honnêtes, qui n'avoient jusquelà vécu que parmi des étrangers ! M^{me} de Fahlendorn donnant à souper à son époux, lui rapelloit le petit goûter, que jadis Rosine avoit partagé de si bon cœur avec le pauvre Flor.

Elle l'instruisit de la fête qu'elle avoit

II 12

134 FLORENTIN

préparée ; il en approuva l'idée et les dispositions. Tous deux se levèrent avant le jour, et s'habillèrent simplement.

Sur les sept heures, les carrosses parurent. Aussi-tôt la forêt, la prairie, le château rententirent de hautbois, de tambourins et de cors. La compagnie s'arrêta ; pour lors s'avancèrent deux à deux les orphelins, tous vêtus à neuf, de la même couleur et de leur propre quivrage. A leur tête marchoit une troupe de musiciens ; les enfans chantoient de petits airs, de la manière la plus touchante. Après eux venoient Maasheim et la gouvernante.

Quand on descendit de voiture, le soleil sortoit de derrière les montagnes, et ses

premiers rayons doroiert les murs naissans du château. Tout étoit anime, la musique, le chant des enfans, la majesté de la nature ! M. de Fink baisoit un enfant, puis un autre ; il sautoit, il chantoit ; il se livroit tout entier à l'impression de cet intéressant spectacle.

Ce fut au milieu de cet aimable cortège, que la compagnie s'achemina vers la prai-

ET ROSINE. 135

rie. Là Florentin et Rosine vinrent les recevoir. Ils étoient suivis de Lorenz, Nicolas, Claire et Marthe, de leurs anciens amis, de leurs camarades d'école, tous dans leurs plus beaux habits, tous rayonnans de la joie la plus sincère.

O mes respectables amis, dit Fahlendorn à ses hôtes, dans cette fête, nous cherchons à rappeler les jours d'innocence et de paix, que nous avons passés avec ces chers camarades de notre enfance. Vos excellences nous ont comblés de bienfaits. Je n'étois que le pauvre Flor, vivant du pain du généreux Lorenz, et vos bontés m'ont mis ein possession de l'héritage et du rang de mes ayeux. Daignez embellir et partager nos champêtres plaisirs. Nous ne pouvens maintenant vous donner une plus forte preuve de reconnoissance ; mais notre vie entière sera consacrée à remplir cet aimable devoir.

Mon cher Fahlendorn, répondit M. Gunther, il me semble revoir Pilgersheim. Oublions l*étiquette et les titres ; donnons ce jour à la franche et joyeuse amitié.

136 FLORENTIN

La fête fut charmante. M. de Fink n'oublia pas son ami orenz. Ils fumèrent ensemble la pipe fraternelle. Le soir M. de Fink et les familles de Theulingen et de Beulenbourg se retirèrent au château de Theulingen, où M. et M^{me} de Fahlendorn les rejoignirent après quelques jourd de repos. Ils y fixèrent leur principale demeure ; et les cœurs d'Adélaïde et de Rosine se réunirent pour ne se séparer jamais.

Florentin, dans l'emploi de conseiller intime, fut pour le comte ce que se Rosine avoit été pour lui Sa vue seule répandoit la joie sur les habitans du comté de Theulingen ; tous ses pas, toutes ses démarches étoient une source de bénédiction pour les pauvres et les malheureux. M. Gunther le chérissoit comme son propre frère.

Il me faudroit un volume pour décrire le bien qu'il a fait à sa patrie. Il vit encore ; je voudrois prononcer son véritable nom ; mais je craina d'offenser la modestie de cet illustre viellard.¹⁵

FIN.

137

TABLE DES CHAPITRES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. *Relation du voyage de Florentin*, Page 3 [89]

CHAP. II. *Suite*, 17 [97]

CHAP. III. *Les remords*, 30 [105]

CHAP. IV. *Le Seigneur allemand*, 36 [108]

CHAP. V. *Confidences*, 43 [112]

CHAP. VI. *Le consentement*, 50 [116]

CHAP. VII. *Le tyran converti*, 60 [121]

CHAP. VIII. *Suite de la relation de Florentin*, 65 [125]

CHAP. IX. *Continuation*, 72 [128]

CHAP. X. *Conclusion*, 79 [132]

CHAP. XI. *Le retour*, 86 [137]

CHAP. XII. *L'échange des pipes*, 92 [140]

CHAP. XIII. *Lorenz*, 98 [143]

CHAP. XIV. *La restitution*, 104 [147]

¹⁵ Vielleicht handelt es sich hier um den Landesherrn von Johann Friedrich Oberlin?

CHAP. XV. *La terre*, 110 [150]

CHAP. XVI. *Visite au village*, 116 [153]

138 TABLE.

CHAP. XVII. *Charlotte Steinfeld*, 119 [155]

CHAP. XVIII. *Les fruits du rapentir*, 124 [158]

CHAP. XIX. *La réunion*, 128 [160]

Fin de la table de la deuxième partie.

CATALOGUE des livres reliés

et broché qui se trouvent chez

LEPETIT.

16

[...]

144

[...]

A VERSAILLES,
De l'Imprimerie de M.-D. COSSON.

¹⁶ Es folgen auf sechs Seiten (paginiert S. (139)-140-144) die Titel usw. des Verlagsprogramms.

Hinweise

In einem « EXTRAIT / De catalogue du cit[oyen]. Lepetit, Libraire, / palais du Tribunal , n°. 223 des Galeries / de bois. » findet sich neben anderen Werken dieser Librairie auch dieser Roman angezeigt mit dem Hinweis :

« Il ya beaucoup d'interêt et des situations attachantes dans ce roman. »¹⁷

Über die Buchhandlung heißt es 1802 :

« LEPETIT (J.-J.), Libraire à Paris, quai des Augustins, n° 39 ; sa boutique au Palais du Tribunal, galeries de bois, n° 223.

Il ne fait la *Commission* qu'à cette condition, qu'on lui prenne à chaque demande au moins pour 100 fr. de ses livres.

Son *Fonds* est spécialement composé de Romans et de Voyages. On y trouve les articles suivans : OEuvres de Florian, en 15 vol. in-18. – OEuvres de d'Arnaud, en 14 vol. in-18. – Bibliothèque portative des Voyages, en 13 vol. in-18, y compris 2 vol. d'atlas.

Son *Assortiment*, qui se borne à la Librairie française moderne, s'étend principalement sur les Romans nouveaux, et sur les anciens, en réimpressions ; les Voyages, les Livres élémentaires et de piété. »¹⁸

So wird für seinen Verlag u. a. genannt:

« Marianne & Charlotte, ou l'Apparence est trompeuse, traduit de l'allemand, de J. F. Junger, trois parties in-12. ornées de figures. Paris, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n°. 32 «¹⁹

« Adelson & Salvini, Anecdote Anglaise, ornée de deux figures; par M. d'Arnaud. Hambourg (Paris) 1792. 175 pages in-12. »²⁰ und

« Lucie & Mélanie, suivie de Clary histoire Anglaise, ornées de quatre Gravures ; par M. d'Arnaud. Hambourg (PARIS) 1792. 162 pages petit in-12. »²¹

„Eléonore de Rosalba, ou le Confessiones des pénitens noirs. – Roman traduit de l'anglais d'Anne Radcliffe [...] par Mary Gay, 7 vol. avec figures de Quéverdo. Paris, chez le Petit [...] & à Genève, chez J. J. Paschoud. »²²

« La Belle Indienne, ou les Aventures de la petite fille du Grand-Mogul ; trad. de l'anglais par Cornélie de Vasse ; ornée de jolies figures. De l'imprimerie de Conort. Deux volumes in-12. Prix, 3

¹⁷ S. 4 des Katalogs. Dieser angebunden an : « Les Proscrits. – Par Charles Nodier. – A Paris, Chez [sic] Lepetit et Gérard, [...] – An X. – 1802. »

¹⁸ Annuaire de la Librairie. Par Guillaume Fleischer. Première Année. De l'imprimerie de Baudouin. A Paris, Vhez Levrault [...]. An X. – 1802, S. XXXVI.

¹⁹ L'Esprit des Journaux, françois et étrangers. Bd. 1, Paris: Valade u. Brüssel:Tutot, Jan. u. Febr. 1796, Nivose und Peuvrose IV, darin « Bibliographie de l'Europe. », hier S. 335 ff. – Johann Friedrich Jüner, 1759-1797

²⁰ Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d' (1718-1805): Adelson und Salvini, eine englische Geschichte. Breslau und Leipzig: Gutsch 1773, 164 S., 8°.

²¹ „Feuille de Correspondance du Libraire, Année 1792. XIIe. Cahier.“ Paris : Aubry, S. 540, Nr. 3703, 3704. – Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d' : Clary Ou Le Retour A La Vertu Récomposé. Histoire Anglaise. Par M. D'Arnaud. A Paris, Chez L'Esclapart, Librairie, Quai de Gèvres. Chez La Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, 1767. [3] Bl., 54 S. : 1 Ill. (Kupferst.), Ill. (Kupferst.); 8°.

²² L'Esprit des Journaux, françois et étrangers. Bd. 4, Juli u. Aug./Messidor & Thermidor, S. 72 ff. – Ann(e) Radcliffe 1764-1823 ; = The Italien, or the confessional of the black penitents. – Mary Gay [-Allard], geb. Lyon um 1750, gest. Paris 1821 (Tochter: Hortense Allard).

liv. et 4 liv. franc de port. Paris, au Magasin des Romans nouveaux, chez Lepetit, quai des Augustins, n°. 82. »²³

« Les epoux malheureux, ou l’Histoire de M. & Mme. de ***. Nouvelle édition [...] avec figures ; par M. d’Arnaud. Quatre parties, petit in-12. A Paris, chez Lepetit ».²⁴

Zeitgenössische Bibliographien führen dieses Werk im Format des Einbands von 80 x 132 mm (Satzspiegel 53 x 94 mm; Kupfer 59 x 97 x 18 mm) von Jung-Stilling auf, jedoch ist es nur in wenigen öffentlichen Bibliotheken (und in Privatbesitz) erhalten. Nur eine (lobende) Rezension (in französischer Sprache) konnte bisher aufgefunden werden.

Fälschlich wird das Werk einmal im 19. Jahrhundert als ein Werk von Friedrich Gustav Schilling (1766-1839) aus dem Jahr 1795 genannt.

In seiner Lebensgeschichte²⁵ und auch in seinen Briefe und anderen Dokumenten erwähnt Jung-Stilling diese Ausgabe nicht; vielleicht hat er auch nie davon erfahren, dass es eine solche Übersetzung gab.

Der Roman erschien ursprünglich in drei Teilen – Bd. 1 und 2 im Jahr 1781, Band 3 im Jahre 1783 – mit zusammen 656 Seiten Umfang.²⁶ Man sieht, wie sehr gekürzt wurde, was jedoch in der Übersetzung nicht schadet. Und so meint auch die Rezension:

« Ce joli petit Roman mérite une place dans la bibliothèque des enfans à qui les pères & mères veulent faire aimer & pratiquer les vertus de leur âge, pour les conduire aux vertus sociales, & par elles au bonheur. Il est bien écrit ; le style en est simple & pur comme le sujet. l’intérêt commence à la première page & se soutient jusqu’à la dernière. Tous les personnages y sont ce qu’ils doivent être, & ce qu’on désire qu’ils soient. »²⁷

²³ P[jierre]. Roux: Journal typographique et bibliographique. Jg. 1. 1. Vendemaire, au 30 Fructidore an VI, 22.09.1797-21.09.1798, S. 189. – La belle Indienne, ou les Aventure de la petite fille du Grand Mogol. Trad. de l’Angl. Cornélie de Vasse (1737-180).

²⁴ L’Esprit des Journaux, françois et étrangers. Bd. 3, März 1794, S. 153 ff. – Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d’: Les epoux malheureux, ou histoire de Monsieur & Madame de la Bedoyere, écrit par un ami ; Tl. 1-2.

²⁵ Gustav Adolf Benrath (Hrsg.): Johann Heinrich Jung-Stilling Lebensgeschichte. Vollständige Ausgabe, mit Anmerkungen. Darmstadt: Wiss. Buchges. (3., durchges. u. verb. Aufl. 1992. ISBN 3-534-07476-9. Best.-Nr. 07476-9. – 1. Aufl. 1976, 2., unv. Aufl. 1984. Im folgenden Text = LG

²⁶ Auch als Mikrofiche Frey, Axel (Bearb.): Bibliothek der Deutschen Literatur. Bibliographie und Register. Mikrofiche Ausgabe nach Angaben des Taschengoedeke. Eine Edition der Kultur-Stiftung der Länder im K. G. Saur Verlag, München usw.: Saur 1995. ISBN 3-598-50100-5 bzw. 3-598-53763-8 = BDL, ISBN 3-598-51363-1, enthält einen Text auf Mikrofiche: Box 29, Fiche 13489-13490.

²⁷ L’esprit des journeaux, françois et étrangers. Par une société de gens-de-lettres. Vingt-quatrième Année. Tome V. Septembre & Octobre, 1795. Fructidor & Vendémiaire, l’an 4me de la République Francaise, S. 88-91.

Register

Personenverzeichnis

Arbogast	8
Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d'	167, 168
Benrath, Gustav Adolf.....	168
Dagobert.....	8
Erwin von Steinbach	8
Fleischer, Guillaume	167
Florens, Sankt.....	8
Florentin, Sankt.....	8
Frey, Axel.....	168
Gault de Saint-Germain, Pierre-Marie.....	8
Grellmann, Hans	41
Hercule.....	99
Klopstock, Friedrich Gottlieb.....	107
Mertens, Erich.....	41

Müller[-Lindenberg], Ruth E.	41
Nodier, Charles	167
Oberlin, Johann Friedrich	165
Quéverdo, François Marie Isidore.....	8
Quéverdo, Louis Mariy Yves.....	8
Raphaël	140
Richardson, Samuel	80
Roux, Pierre	168
Schilling, Friedrich Gustav	168
St Florentin, Selma	<i>Siehe</i> St. George
St. George, Maria Salome (Selma)	8
Stöber, August	8
Vasse, Cornélie Petronille Bénédicte Wouters de.....	168

Sachverzeichnis

café.....	95
Caraïbes.....	94, 95, 97, 98, 100, 101, 102, 126
compagnie des Indes occidentales.....	54
compagnie Hollandoise	96
creutzers	51
esclaves	95

Européens	95
manufacture	155
nègres.....	91, 95
sauvages.....	91, 98, 101, 102, 103
Solitude.....	37
sucre.....	95

Ortsverzeichnis

Allemagne	131, 133
Alsace.....	51, 66, 78
Amérique.....	46, 54, 59, 65, 69, 71, 84, 91, 98, 111, 124, 134, 138, 144, 149
Amsterdam.....	9, 47, 49, 52, 58, 59, 65, 83, 125, 136
Angleterre.....	90, 149
Barr	9, 50
Bergzabern	9
Beulenbourg	9
Beulenburg	<i>Siehe</i> Beulenbourg
Birkenstein	122
Blenz	66
Delaware	136
Deutschland.....	<i>Siehe</i> Allemagne
Dudeldorf	9, 51
Eichenborn	9, <i>Siehe</i> Theulingen
Elsass.....	<i>Siehe</i> Alsace
Europe.....	95, 96, 97, 110, 133, 136
Ezenheim.....	9, 153
France.....	65, 130
Francort.....	161
Frise.....	137
Gottingue.....	66, 84, 119, 121, 148, 161
Heizenheim	9, <i>Siehe</i> Ezenheim
Hollande.....	90, 93, 110, 124, 129, 144, 149
Kaiserslautern.....	50
Kirchheim.....	8
Königshoven	8
La Haie.....	121
Londres	135, 136
Lorraine.....	66
Lothringen.....	<i>Siehe</i> Lorraine

Marburg	68
Markick.....	73
Markirch	9
Markirk	66, 68
Marmoutier	9
Marony.....	94, 95, 97, 125, 127, 128, 130
Maurmünster	<i>Siehe</i> Marmoutier
Nassau-Siegen.....	69
Nouveau Monde.....	71
Obernai	9
Pampus.....	54
Paris	78, 82
Pensylvanie.....	69, 149
Philadelphie	84, 134, 135
Pilgersheim	95, 96, 150
Pilgersheim II.....	134
Portsmouth.....	136
Prum.....	51
Rosheim	9
Saarlouis	9, 50
Sainte-Marie-aux-Mines	<i>Siehe</i> Markirk Markick
Sarlouis	<i>Siehe</i> Saarlouis
Straßburg	8, 50
Surinam.....	46, 54, 84, 91, 93, 94, 96, 104, 126, 129, 130, 131, 134, 145
Texel.....	54
Theulingen	9, 133
Trèves	51, 76
Trier	9, <i>Siehe</i> Trèves
Veidenau.....	69
Vogesen	<i>Siehe</i> Vosges
Vosges	9

Nicht kopieren

Weidenau	<i>Siehe</i> Weidenau
Weissenbourg	51
Westhoffen	9

Westphalie	92, 151
Wirtemberg	54
Wissembourg	9, <i>Siehe</i> Weissenbourg

Verzeichnis der genannte Werke Jung-Stillings

Gedichte	41
Lebensgeschichte	74, 168
LG	<i>Siehe</i> Lebensgeschichte

sämmlische Schriften XIII.....	41
sämmlische Schriften IX	8

Verzeichnis der von Jung-Stilling benutzten bzw. zeitgenössischer Literatur

Annuaire de la Librairie	167
Banise d'Asie	74
Esprit des Journaux, L'.....	167, 168

Feuille de Correspondance du Libraire	167
Journal typographique et bibliographique.....	168
Paméla	80

Verzeichnis der benutzten Literatur

BDL.....	168
Gault de Saint-Germain, Pierre-Marie	
Les trois siècles de la peinture en France.....	8
Grellmann, Hans	
Die Technik der empfindsamen Erziehungsromane.....	41

Müller[-Lindenberg], Ruth E.	
Erzählte Töne.....	41
Stöber, August	
Oberheinisches Sagenbuch.....	8

Verzeichnis der EAN, ISBN, ISSN usw.

3-598-50100-5.....	168
3-598-51363-1.....	168

3-598-53763-8	168
3-925498-46-X.....	41

O. A. M. D. G.

Nicht kopieren